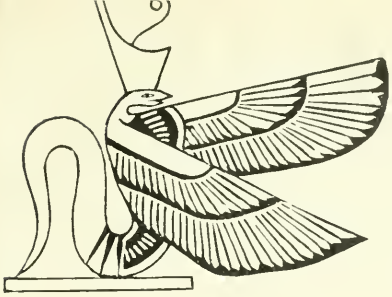
3 1761 07473637 2

PJ
1003
R3
V.13
c.1
ROBARTS



Ex libris

Dr B. Pœrtner

Ad notam:

Geliehene Bücher zurückzugeben wird gern vergessen von Jungen und Alten,

Denn leichter ist es, die Bücher selber, als was darin steht, zu behalten!

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/recueildetravaux00masp

RECUEIL

DE

TRAVAUX RELATIFS

A LA

PHILOLOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE

ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

POUR SERVIR DE BULLETIN A LA MISSION FRANÇAISE DU CAIRE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE, DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

NOUVELLE SÉRIE

TOME TREIZIÈME

PARIS (VI)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

MDCCCCVII

Tous droits réservés.

RECUEIL

DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

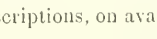
1908 Fascicules I et II

CONTENU : 1) La Stèle de la fille de Chéops, par G. DARESSY. — 2) Stèle funéraire d'un taureau d'Hermonthis, par G. DARESSY. — 3) Sur une stèle de Senousrit IV, par Georges LEGRAIN. — 4) Un dossier sur Horoudja, fils de Haroua, par Georges LEGRAIN. — 5) Un Égyptologue du XVIIe siècle : le Père Kircher, par P. MARESTAING. — 6) Notes et remarques, par J. JÉQUIER. — 7) Les Constructions rurales de la Chaldée et de l'Assyrie, par Max RINGELMANN, professeur à l'Institut national agronomique. — 8) Sinouhît, l. 246-247, par G. MASPERO. — 9) Textes religieux, par Pierre LACAU. — 10) Le dossier de la famille Nibnoutirou, par Georges LEGRAIN. — 11) Wanderung eines demotischen Zeichens vom Wort-Anfang an das Ende, von Dr Nathaniel REICH. — 12) Amuletic scarabs, etc., for the deceased, by A. GRENFELL.

LA STÈLE DE LA FILLE DE CHÉOPS

PAR

G. DARESSY

En juin 1858, Mariette découvrit, dans les ruines d'un temple situé au pied de la plus méridionale des trois petites pyramides qui avoisinent à l'est la tombe de Chéops, une stèle[1] qui acquit rapidement une grande célébrité dans l'archéologie, car, à la suite de la lecture de ses inscriptions, on avait cru pouvoir affirmer que le grand Sphinx de Gizéh était antérieur de beaucoup au règne de Chéops. La mention que ce roi avait construit la pyramide de la princesse  à côté du temple où le monument a été trouvé rappela le passage d'Hérodote (II, 126) contant de quelle étrange façon la fille aînée de Chéops avait bâti son tombeau[2] et valut à cette stèle le nom sous lequel elle est connue. L'aspect du monument, la manière dont il est gravé, montraient évidemment qu'on n'avait pas là une œuvre de l'Ancien Empire et qu'il fallait y reconnaître le faire soit de la XXIe dynastie[3], soit des Saïtes; mais, à la suite de M. E. de Rougé et de Mariette, on admettait qu'on n'avait fait que regraver la stèle primitive effacée à la suite des siècles, et qu'on pouvait rapporter à la IVe dynastie les indications qu'elle nous fournissait[4]. A la longue, cette opinion trouva des contradicteurs, et M. Flinders Petrie, en 1883, pensait que l'inscription avait été créée de toutes pièces sous la XXIe dynastie[5]. Une étude plus minutieuse des textes m'a conduit à des conclusions différentes de celles de mes devanciers.

Le monument, en calcaire assez fin, haut de 0^m 70, large de 0^m 42, se présente sous la forme d'une stèle rectangulaire précédée d'une table d'offrande, ou mieux sous celle

1. N° d'entrée au Musée de Boulaq 2091; n° 581 du *Catalogue Mariette*; n° 882 du *Catalogue Maspero* (page 207); n° 51 du *Catalogue de Gizéh*. La stèle est reproduite dans MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 53; *Album du Musée de Boulaq*, pl. 27, etc.; cf. MASPERO, *Histoire*, t. I, p. 364.

2. Il est à noter toutefois qu'Hérodote parle de la petite pyramide qui est au milieu des trois, tandis que le temple est devant la dernière au sud.

3. Le temple a été orné par les rois Amen-m-ap et Pa-seb-khâ-nut.

4. E. DE ROUGÉ, *Recherches sur les Monuments*, p. 46.

5. Flinders PETRIE, *Pyramids of Gizeh*, p. 134, etc.

d'un naos dont on aurait détruit la majeure partie de la niche; il comprend, en effet, un socle de 0m175 de hauteur et 0m30 de largeur, surmonté d'une partie verticale en retrait de 0m10, dont le milieu est encore évidé de deux centimètres, ne laissant en saillie qu'un encadrement de 0m04 de largeur dans le haut et sur les côtés. L'encadrement et le dessus du socle portent des inscriptions; d'autres légendes dans le fond accompagnent des représentations de statues et d'emblèmes sacrés. Le tout est à peine incisé dans la pierre, en traits filiformes.

Les figures du fond sont réparties entre quatre registres.

Premier registre. — 1° Le dieu Min, dans son attitude habituelle, debout sur un brancard. « Min, bois d'acacia. Hauteur, 1 coudée 1 palme » (0m60)[1].

2° Chacal, debout sur un support, précédé d'un uræus et d'un enroulement. « Ap-uat, bois d'acacia[2] doré ».

3° Mêmes figure et légende que l'enseigne précédente.

4° Faucon coiffé du disque et de deux plumes droites, posé sur un support papyriforme auquel est attaché un ménat. « bois doré ».

5° Ibis sur un support. « bois doré ».

Deuxième registre. — 1° Barque portative d'Isis dont la tête surmonte les égides placées à la proue et à la poupe; au milieu, est un naos voilé. « Support des splendeurs d'Isis (qui porte le siège?), bois doré, » incrusté de pierres ».

2° Isis, coiffée du disque et des cornes, assise dans un naos. « Isis, la grande mère divine, » régente de la pyramide, Hathor dans sa barque. — Schiste[4] plaqué d'or, uræus[5] et » cornes en argent. Hauteur, 3 palmes 2 doigts » (0m264).

3° Nephthys, assise. « Nephthys, schiste doré, coif- » fure en or. Hauteur, 3 palmes » (0m056).

4° Isis, assise, allaitant Horus. « Isis mère, » schiste, cornes en bronze noir. Hauteur, 2 palmes 2 doigts » (0m19).

5° Selk, assise, coiffée d'un scorpion. « Isis-Selk, » schiste, scorpion en or. Hauteur, 2 palmes 2 doigts » (0m19).

Troisième registre. — 1° Harpocrate, assis. « Horus saluant son père; en ébène, yeux en pierres incrustées. Hauteur, 2 palmes » 2 doigts » (0m19).

2° Harpocrate, assis sans siège. « Harpocrate, bois » doré, yeux en pierres incrustées. Hauteur, 4 palmes 1 doigt » (0m32).

---

1. J'indique en mesures métriques les dimensions approximatives données en coudées de 0m528, palmes de 0m075 et doigts de 0m019.

2. Pour cette enseigne et la suivante, le ressemble plutôt à .

3. Le haut de est mutilé, on croirait voir .

4. Je ne connais pas d'autres exemples de ce mot . Il est probable qu'il désigne le schiste ou la pierre saponaire, si usités pour les statuettes de divinités.

5. Je prends pour , la couronne d'uræus qui supporte généralement les cornes d'Isis.

3° Ptah, debout dans un naos. « Ptah, bois doré ».

4° Sekhemt, debout, un papyrus à la main, coiffée du disque solaire. « Sekhemt, bronze noir. Hauteur, 3 palmes 2 doigts » (0^m264).

5° Osiris, debout dans le coffre. « Osiris, bois doré, yeux in-
» crustés en pierre ».

6° Isis, assise, allaitant Horus. « Isis, supérieure de la grande
» place, bronze noir. Hauteur, 3 palmes » (0^m226).

7° Isis, allaitant Horus. « Isis de la demeure de la naissance,
» bois doré. Hauteur, 5 palmes » (0^m377).

8° Horus, coiffé du pchent, assis sans siège. « Horus
» prenant les deux terres, bois doré, yeux incrustés en pierre. Hauteur, 3 palmes
» 1 doigt » (0^m245).

Quatrième registre. — 1° A droite, le taureau Apis, debout, le disque entre les cornes; le contour des taches est indiqué sur le corps. « Apis ».

2° Au-dessous, l'emblème de Nefertoum, deux plumes sortant d'un lotus, est couché sur un socle. « Nefertoum, bois doré. Hauteur, 3 coudées » (1^m58).

3° A la suite, occupant toute la hauteur du registre, un uræus à tête de femme, coiffé, comme Hathor, du disque entre deux longues cornes et de deux plumes. « Uræus, bois doré. Hauteur, 1 coudée » (0^m528).

4° A gauche, un sphinx est couché sur un socle élevé, orné d'une corniche, la légende est et , ces deux groupes n'étant pas à la même hauteur. Le premier signe a été pris pour une déformation de , et on a lu « image d'Harmakhis ». Je ne vois rien d'autre à proposer.

En laissant de côté le sphinx, toutes les autres figures sont celles d'objets assez pauvres, de dimensions restreintes : une feuille d'or appliquée sur le bois ou le schiste donne, seule, une apparence de richesse à la plupart d'entre eux; rares sont ceux qui ont une partie en métal précieux. Ce ne peuvent être là les pièces essentielles du mobilier du temple, mais plutôt des cadeaux, des ex-voto gardés dans le trésor de la chapelle et dont la stèle dresse une liste servant aux donateurs de certificat de réception[1]. La quantité est loin de compenser la qualité, et je ne puis croire que nous ayons sous les yeux la reproduction de statues données par le roi Chéops; ce faux luxe de dorure rappelle bien plutôt la basse époque et nous ramène vers les Saïtes.

D'autre part, en admettant que le fondateur de la grande pyramide ait légué ces statuettes, y a-t-il probabilité qu'elles aient encore existé au moment où la stèle actuelle a été gravée? Et, dès lors, quel intérêt y aurait-il eu à commémorer un si piètre cadeau dont il ne restait pas de traces? Je pense donc qu'il faut renoncer à voir dans ces images une figuration d'attributs sacrés de l'Ancien Empire, et que cette partie de la stèle est entièrement de basse époque.

1. Le nom est effacé, le seul est bien visible sur la pierre.

2. Sur les parois du naos de Saft el-Henneh (du temps de Nectanébo II), sont figurées des statues d'un grand nombre de divinités; certaines sont également accompagnées de l'indication de matière et de dimension, mais du moins celles qui n'ont que 3 palmes 2 doigts, 5 palmes, 1 coudée même, sont notées comme en or.

Au milieu du dernier registre, deux inscriptions sont gravées en colonnes. La première (D) est immédiatement derrière l'uræus : .

La seconde (E), séparée par une colonne vide, est devant le sphinx et se termine au-dessus de ses pattes : . Ces inscriptions diffèrent essentiellement des légendes explicatives qui accompagnent les autres figures; nous verrons plus loin à quoi elles se rattachent.

Sur la partie supérieure de l'encadrement de la stèle, est gravé en double le protocole de Chéops (A) :

Il est suivi immédiatement, de chaque côté, d'une inscription qui complète la ligne horizontale, puis descend verticalement sur les montants :

A gauche (B) : → (v.) (sic).

A droite (C) : ← (v.) .

Enfin, sur la partie horizontale du socle, étaient tracées quatre lignes d'hiéroglyphes (F). Elles sont en fort mauvais état, usées par le frottement du sable, et, sauf quelques caractères restés assez nets, on ne voit plus que des silhouettes de signes, sans contours définis; de plus, une brèche a enlevé près du quart de la troisième ligne, presque le tiers de la dernière, compliquant ainsi le travail de rétablissement du sens. Je suis parvenu à déchiffrer une partie du texte et à établir une lecture hypothétique du reste; je vais indiquer les lectures certaines et signaler ce que je crois débrouiller dans les passages douteux, laissant à de plus habiles la tâche de fixer le texte en son intégrité.

Ligne 1. . Pas d'hésitation.

. Les deux signes du haut me semblent certains, bien que mutilés par l'enlèvement d'une écaille de la pierre. Au-dessous est une ondulation horizontale surmontant un petit signe; il y avait peut-être .

. Ce qui est au-dessus du serpent est fort difficile à reconnaître; on croit lire , ou , et si la dépression du milieu fait partie d'un signe ou . Le meilleur sens serait .

. Sous , est un signe allongé rejoignant le serpent, qui

1. Ce groupe est peu distinct, la pierre étant usée et écaillée.

paraît être , mais il peut n'être que la queue de ce serpent ou se réduire à , ou . Le pourrait être pour : le a presque la forme ou . Le , bien que mutilé, me paraît certain.

Tout le reste de la ligne est fruste et doit être étudié groupe par groupe.

a. . Le haut peut avoir été ou deux petits signes, tels que , , .

b. Analogue à , , et mieux .

c. Il semble y avoir un rond dans le haut, deux lignes horizontales au-dessous et un trait vertical sur le côté, et encore un signe long dans le bas sous le tout, soit .

d. Le premier aspect est . Vu l'usure de la pierre, je pense qu'il n'est pas impossible de restituer .

e. Dans le haut, est presque sûr. Au-dessous, des traits enchevêtrés dans lesquels je crois distinguer .

f. est certain.

g. Trait ondulé dans le haut, ligne horizontale dans le bas, avec extrémités relevées, un ou deux petits signes entre eux : , . Vu d'une certaine façon, on croit lire .

h. Groupe très confus . Un ou deux signes en haut, un au milieu, ou dans le bas. Je suppose .

i. à la suite du précédent me semble compléter le mot .

j. Passage fort embrouillé qui prête à toutes les hypothèses : sans compter d'autres traits adventices.

Je proposerai sous toutes réserves de lire cette moitié de ligne : .

Ligne 2. . Le est peu net, on croirait voir ; pour , on pourrait lire ou .

Le groupe suivant est fruste, , et peut donner . A la suite, me semble devoir être .

. Le signe est incertain, mais appelé par le sens; la pierre donne plutôt .

qui suit est accompagné de deux dépressions qui me paraissent accidentelles.

. La partie fruste comprend un signe long horizontal dans le haut : on pourrait lire : .

. Pour les trois signes verticaux du bas, on peut penser au mot . Puis vient une lacune de cinq ou six groupes.

. Ce dernier mot est un peu fruste, et le doit être à changer en .

. Le déterminatif de est mutilé et ressemble à ; ce devait être ou . Le pluriel est peu distinct.

La fin de la ligne est floue par suite d'usure de la pierre. peut se compléter, .

Ligne 4. Le début est .

Dans le premier groupe on peut voir , dans le second , et chercher un sens comme « à l'exception de la cuisse ». Toutefois il y a possibilité de lire « corps rôti » : le second mot, très effacé, prend encore l'aspect de . A la suite de la lacune de cinq groupes, c'est à grand'peine qu'on distingue : .

. Ce passage n'offre pas de difficultés. La fin de la ligne est, malheureusement, fort mutilée. Un premier groupe est constitué par , avec, en dessous, un mot dans lequel semble entrer traversé par un autre signe; je transcris . A la suite, je crois reconnaître le début du texte *b*, , mais sans pouvoir affirmer cette lecture, tant les traces de signes sont peu distinctes.

En résumé, voici ce qui est certain dans le texte F :

et comment je crois pouvoir le rétablir :

Toute l'importance documentaire de la stèle résulte de la manière dont on combine ces inscriptions. Nous avons déjà vu qu'il est à peu près impossible de considérer les figures et inscriptions du fond comme une réfection; voyons jusqu'à quel point on peut rattacher au protocole de Chéops (A) les textes épars. En premier lieu, il faut prendre B, la partie gauche ayant la priorité selon l'usage égyptien. Si la stèle reproduit la teneur d'un ancien document, c'est dans cette colonne qu'on doit la retrouver, et, en fait, je ne vois aucun motif de douter que Chéops ait fait une donation au temple d'Isis-Hathor et réparé l'édifice. Mais, et c'est là que je me sépare des précédents traducteurs, je crois que ce passage est le seul qui puisse être, à la rigueur, attribué à la IVe dynastie[1]; tout le reste est l'œuvre du scribe saïte, auteur de la stèle. Le raccord des textes anciens et récents est au passage « renouvelant ce qu'il avait » trouvé ». La phrase suivante : , est le point délicat de l'inscription, qui fixe l'époque du monument. A première vue, on traduit : « L'approbation des dieux » est sur sa demeure », ou : « Que le choix des dieux soit sur sa demeure ! »; mais cette formule insignifiante ne se rencontre nulle part, et il faut, je pense, la prendre avec un tout autre sens. est le nom de d'Amasis, et je crois qu'on a voulu faire ici mention de ce roi d'une façon détournée : « Le Choisi des dieux étant en » sa demeure ». Soit que l'on ait eu l'intention d'induire en erreur le lecteur peu attentif et de lui laisser supposer que toute la stèle datait de Chéops, soit qu'on n'ait pas voulu mettre en vedette le nom d'Amasis, par esprit d'opposition, ou au moment où l'on commençait à marteler les cartouches de ce souverain, ce dernier ne fut désigné que par un de ses surnoms protocolaires[2].

Il semble que le monument ait été fait à la hâte, le graveur n'ayant même pas sous les yeux le brouillon de ce qu'il allait tracer et improvisant le texte. A peine avait-il commencé la phrase, qu'il a cru utile d'expliquer où est située cette chapelle d'Isis, en se servant de la topographie locale de son époque, et d'indiquer les édifices voisins comme points de repère. Il reporta cette explication de l'autre côté de la stèle, en C, et fit le rappel du passage pour marquer où l'on devait rattacher cette incidente. Puis, le scribe s'aperçut que dans sa glose il avait sauté un mot important, celui de après ; pour réparer son étourderie, il reprit en D, en la modifiant, la phrase explicative de la situation du temple, avant de continuer la seconde partie de l'inscription, celle où sont indiqués les motifs de la rédaction de la stèle et les circonstances qui l'ont accompagnée. La suite du texte se trouve sur le socle et la soudure se fait encore par la répétition : au commencement de F de la finale de D. Enfin, il n'est pas impossible de retrouver à la fin de ce texte F les mots par lesquels débute l'inscription E.

La traduction de l'ensemble s'établira donc ainsi :

1. Il est probable que le décret de Chéops était plus développé et que nous n'en avons là qu'un extrait, un résumé.

2. Le style du monument est bien d'accord avec l'époque ainsi assignée; on trouve des hiéroglyphes tout semblables sur certaines stèles négligées de la fin de la XXVIe dynastie, notamment sur quelques unes provenant du Sérapéum.

« (A) Vive l'Horus massacreur, le roi du Midi et du Nord, Khoufou, donnant la vie! (B) Il a fait pour sa mère Isis, la mère divine, Hathor, reine de l'Occident[1], une ordonnance consignée sur une stèle et lui a donné à nouveau des offrandes sacrées. Il a construit en pierre son temple, renouvelant ce qu'il avait trouvé. *(C) La demeure d'Isis, régente de la Pyramide, est voisine du sphinx de...[2], lequel est au nord-ouest de la demeure d'Osiris, seigneur de Ro-satu. Il a bâti sa pyramide près du temple de cette déesse, et il a bâti la pyramide de la fille royale *Hent-sen* à côté de ce temple. (D) La place du sphinx d'Harmakhis est au sud de la demeure d'Isis, régente de la Pyramide, et au nord d'Osiris (*sic*)[3], seigneur de Ro-satu. *Le Choisi des dieux étant en sa demeure, les dessins de l'image d'Harmakhis furent apportés pour la remise en état de (F) ce colosse, portrait du très (redoutable). Il a restauré la statue toute couverte de peinture (du gardien de l'atmosphère, qui guide les vents du regard[4]. Il a fait tailler l'arrière du *nemes* qui manquait) dans une pierre dorée qui a 7 coudées (3m 70) dans sa longueur. (Il vint faire un tour) pour voir « l'orage sur la place du sycomore », ainsi nommé à cause d'un grand sycomore au branchage foudroyé quand le maître du ciel (?) descendit sur la place d'Harmakhis, et aussi cette image retraçant l'embrasement (?)... de tous les animaux tués à Ro-satu. C'est une table pour les vases pleins des restes des animaux qui, (sauf la cuisse?), sont mangés près de ces sept dieux (?), demandant... (les rayonnements de sa face sur la stèle) tracée près de ce colosse à l'heure des ténèbres. La figure de ce dieu, étant (taillée en) pierre, (E) est solide et subsistera pour l'éternité, à toujours, la face regardant l'orient. »

Malgré les lacunes qui coupent le texte du socle, on voit que toutes les inscriptions ont été faites à l'occasion d'une réparation du Sphinx, consistant surtout en remise à neuf de la peinture et peut-être remplacement de la queue du *nemes*[5], endommagées à la suite d'un orage qui avait éclaté sur la région et pendant lequel un sycomore voisin avait été foudroyé[6]. Si l'on admet comme authentique la teneur de l'inscription B attribuée à Chéops, on remarquera qu'il n'y est question que d'une chapelle en pierre d'Isis-Hathor, reine de l'Occident, et d'aucun autre monument; ce sanctuaire était peut-être, alors, isolé sur cette partie de la montagne. La glose dit que la pyramide de Chéops et celle de sa fille ont été bâties près de ce temple, ce ne put être en effet qu'ultérieurement que l'Isis locale reçut le titre de reine de la Pyramide[7], qui, de fait, ne lui est pas attribué dans l'extrait du décret de Chéops.

---

1. ⊘⊘⊘ est une faute pour ⊘⊘ [hieroglyphs], la montagne funéraire, l'occident.

2. Le graveur a sauté le nom d'Harmakhis.

3. Le mot [hieroglyphs] a été sauté sur la stèle.

4. Du temps de Makrizi, on considérait le sphinx comme un talisman chargé d'empêcher l'envahissement des terrains de Gizéh par les sables.

5. On peut voir encore sur le Sphinx que l'arrière de la coiffure était fait d'une pierre séparée.

6. Il est évidemment question des sycomores qui se trouvent dans la vallée voisine du Sphinx, à 220 mètres au sud. Les rejetons de ces arbres se succèdent toujours et abritent actuellement des tombes de bédouins. Voici un bouquet de sycomores qui subsiste depuis plus de 2.400 ans et a une mention antérieure de plusieurs siècles à celle de l'arbre de la Vierge de Matarieh.

7. Au Musée du Louvre, salle historique n° 314, est conservée une stèle de l'an 34 de Darius (voir Chassinat, *Textes provenant du Sérapéum de Memphis*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XXII, p. 173, § CXI), où cette Isis est aussi mentionnée, en même temps que le culte des rois des pyramides voisines et du Sphinx.

Ce temple de la déesse occupait-il l'emplacement de celui dans lequel a été trouvée la stèle? Aucun document ne permet de l'affirmer et il ne peut y avoir que des présomptions pour qu'il en soit ainsi, car l'édifice est bien, en effet, au nord du Sphinx, mais à une distance de 300 mètres. Si l'on admet cela, vu l'importance que le sphinx occupe dans la stèle, il faut en inférer que cette image colossale d'Harmakhis était considérée comme dépendant du temple d'Isis, et alors il n'y aurait aucun lien entre le Sphinx et le temple de granit qui l'avoisine. D'autre part, la chapelle d'Osiris de Rosatu est apparemment la même dont parle la stèle de Thotmès IV en l'attribuant à Sokar : , et il y a peu de probabilités pour que ce soit le temple de granit, car cet édifice est relié par une voie dallée aux constructions placées à l'est de la seconde pyramide et fait partie des dépendances de la demeure éternelle de Chéfren. Il se peut que la mention de ce roi dans la stèle de Thotmès IV, l. 13, se réfère audit temple de granit.

Tout ce qui, dans la stèle, a rapport au Sphinx est donc de basse époque, une addition à la copie écourtée d'une inscription ancienne jugée bon de reproduire dans l'intérêt du temple. Cette constatation faite, s'évanouissent toutes les déductions sur l'antiquité prodigieuse du Sphinx, et l'on est ramené à interroger le monument lui-même sur son âge. Étant donné son état de dégradation et les réparations successives des parties inférieures, il ne nous reste comme objet de recherche que le visage et la coiffure, ainsi que l'a déjà fait M. Borchardt[1].

La coiffure est le qui, en effet, est en rapport avec le sphinx, suivant le *Livre des Morts*[2]. La partie avant qui encadre la figure et tombe sur la poitrine est ornée de rayures horizontales égales; au contraire, le capuchon d'arrière porte des bandes de largeur différente, une grande rayure étant accompagnée de deux autres plus étroites. Cette disposition n'a été trouvée jusqu'à présent que sur des statues de la XIIe dynastie. M. Borchardt n'avait pu la voir sur des monuments à date certaine que sur des images d'Amen-m-hât III; des découvertes plus récentes nous ont livré des portraits d'Usurtsen II , montrant que la mode est un peu plus ancienne, car son *nemes* et le tablier triangulaire offrent une disposition similaire des bandes. En même temps, les traits de sa figure rappellent ceux des deux colosses de Tanis, usurpés par Ramsès II, qui ont la même coiffure. J'attribuerai donc aussi le sphinx de Gizéh à la fin de la XIIe dynastie, à Usurtsen II ou Amen-m-hât III, plutôt au dernier de ces rois, car Usurtsen a la figure allongée, Amen-m-hât l'a élargie, et ce qu'on peut distinguer des traits du colosse rappelle assez bien le facies de la statue du créateur du Mœris, trouvée à Hawara[3].

---

ete. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ce Psamétik-menkh ou son père soit l'auteur de notre stèle.

1. Borchardt, *Über das Alter des Sphinx. Berliner Akademie*, 1897, p. 752.

2. Naville, *Le nom du sphinx dans le Livre des Morts*, dans *Sphinx*, vol. V, p. 193. C'est surtout le chapitre LXXVIII (l. 18, 21, 23) qui établit une relation entre le *nemes* et le sphinx nommé .

3. *Catalogue de Gizéh*, n° 1370; n° actuel 199.

Ce n'est pas que l'Ancien Empire n'ait jamais représenté le lion androcéphale. Le Musée du Caire a deux sphinx de la période memphite, mais qui apparemment figuraient des rois. L'un, provenant des fouilles de M. Chassinat à Abou-Roach, est probablement du temps de Dad-f-rà. Il n'a pas le *nemes*, ou plutôt sa coiffure n'a pas ce capuchon gonflé, suivi d'une queue étranglée qui le caractérise. De l'autre sphinx (nº 157 du *Guide*) il ne reste malheureusement que les pattes, entre lesquelles est gravé dans le basalte : . Mais ce n'est que sous le Moyen Empire que la mode des sphinx se développa et que le nombre s'en multiplia. Le colosse de Gizéh est bien une image du dieu Harmakhis, à laquelle on a, suivant l'usage, donné les traits du souverain régnant; les inscriptions le disent, et il n'y avait aucun motif de sculpter une statue de roi en plein désert, puisqu'elle n'est pas accompagnée d'un temple ou autre monument appelant une telle effigie. Les sphinx sont plutôt consacrés aux divinités héliopolitaines : Harmakhis, Khépra, Esprits de An, etc., il est donc naturel que, sous une dynastie qui a favorisé la ville du Soleil, en a rebâti le temple, l'a orné d'obélisques et d'une allée de sphinx, on ait sculpté en forme de l'animal sacré le rocher de Gizéh (auquel s'attachait déjà probablement une antique légende), alors que sous l'Ancien Empire les statues divines semblent avoir été plutôt rares.

Dépouillé de sa fabuleuse antiquité, le grand Sphinx n'en reste pas moins une des merveilles du monde. Considéré par les anciens comme une sorte d'Éole, d'après ce que je crois comprendre dans la stèle, passant au moyen âge pour un talisman écartant les sables du territoire de Gizéh, devenu simplement Abou-l'hol « le père de la frayeur », de sa face mutilée il fixe toujours l'orient et semble un vigilant gardien des grandes Pyramides, imperturbablement à son poste pour l'éternité.

STÈLE FUNÉRAIRE D'UN TAUREAU D'HERMONTHIS

PAR

G. Daressy

Le Musée du Caire possède une stèle d'un genre tout particulier, qui est, je crois, l'épitaphe d'un des taureaux sacrés d'Hermonthis, d'un de ces Bachis sur lesquels on a, jusqu'ici, bien peu de renseignements[1].

La stèle, qui porte le numéro d'entrée 31901, provient d'achat, et l'on n'a, par suite, aucun renseignement sur le lieu et les circonstances de la découverte. Haute de 0m 66, large de 0m 42, elle est en grès de la Haute Égypte, à grain assez fin. Au sommet du cintre, existe un trou carré de 0m 05 de profondeur, mais on ne peut dire s'il appartient au monument primitif ou a été fait plus tard, car la stèle a été remployée par les Coptes qui ont tracé en

1. Les Égyptiens le considéraient comme une incarnation de Rà : « Bachis, âme vivante de Rà » (*Grand Papyrus Harris*, pl. 22).

rouge cette inscription à la partie supérieure, en travers du tableau. Les signes et ornements du haut sont mutilés; les deux autres lignes ne donnent guère que l'abréviation du nom de Jésus-Christ.

La pierre est en bon état, sauf une brèche au sommet et une autre à l'angle inférieur de droite, qui a enlevé quelques signes des trois dernières lignes.

A première vue, le monument décèle la basse époque, le temps des derniers Ptolémées ou des empereurs romains. La gravure laisse beaucoup à désirer, les hiéroglyphes sont d'un très mauvais style, les oiseaux spécialement sont à peine reconnaissables, et l'on verra quelles difficultés on éprouve à établir une lecture certaine. L'orthographe incorrecte, l'emploi des caractères de basse époque, ne contribuent pas peu à compliquer l'étude de ce document.

Au sommet, figurait le disque ailé, avec deux uræus retombants; il était en relief dans le creux, ainsi qu'une série de treize étoiles qui surmonte le tableau. Ce dernier représente un taureau à courtes cornes en demi-cercle, comme celles d'Apis, entre lesquelles est fixée la coiffure. L'animal est momifié et couché sur un socle peu élevé, les pattes d'avant repliées sous le corps. Devant lui, est placé un bouquet de lotus, une fleur épanouie liée avec des boutons.

Au-dessus du bouquet, un rectangle vertical renferme deux colonnes d'inscriptions : « Tu vis, ton âme[1] existe, tu te rajeunis, tes chairs se renouvellent. »

Derrière le taureau, deux autres colonnes d'hiéroglyphes occupent toute la hauteur du tableau : .

On reconnaît dans une variante graphique de , qui se trouve dès la XXe dynastie. Le groupe suivant est difficile à lire sur le monument : on croirait voir suivi d'un signe vertical traversé par un autre, ou combiné avec , ou . Je ne crois pas qu'on puisse hésiter, malgré l'inhabileté du graveur, à lire Osiris-Bachis , parallèle à Osiris-Apis des stèles du Sérapéum. A la suite, on voit qui me semble devoir être le très grand.

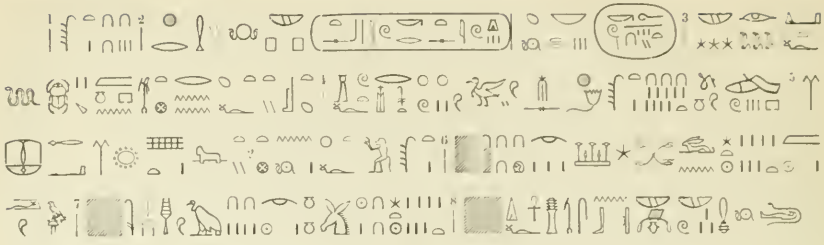
ne figure pas au Dictionnaire géographique de Brugsch; il n'y a aucune difficulté à appliquer ce nom à Hermonthis, temple ou nécropole, puisque Toum ou Atoum porte fréquemment le titre de « seigneur des *An* des deux terres », c'est-à-dire Héliopolis et Hermonthis.

A la seconde ligne, est embarrassant; le premier caractère peut être , , , , etc. Je crois qu'il faut lire et prendre l'autre signe pour ou plutôt mal formé : = .

Cette légende se traduirait donc : « O Osiris-Bachis, le très grand, seigneur de Hat-Atoum! il t'amène ton âme; pas d'obstacle sur son chemin vers toi. »

Le texte principal commence par une date gravée devant le socle du taureau et continue par sept lignes horizontales de la largeur de la stèle :

1. L'oiseau *bi* a une aigrette derrière la tête au lieu de l'avoir à la base du cou.



Réservons l'étude des cartouches de la seconde ligne.

Le mot de la ligne suivante offre quelque difficulté de traduction; il me paraît qu'il n'est pas, ici, question de nourrir, mais qu'on doit adopter un sens conforme aux conclusions de Mariette dans son *Mémoire sur la Mère d'Apis*. Le taureau sacré d'Hermonthis, pas plus que celui de Memphis, ne devait être engendré comme la foule des animaux; le maître des dieux s'incarnait dans le sein d'une génisse qui le mettait au monde tout en continuant à être vierge (écrit sur la stèle), et n'était pas mère . Le nom de cette génisse est , probablement pour .

L. 4. — L'oiseau qui suit est des plus mal gravés; il a l'aigrette au bas du cou comme , mais a une aile déployée; je pense toutefois que c'est le *bi*. Il m'a été impossible de deviner ce que représente le dernier groupe de cette ligne, après . Il y a en haut une ligne longue qui pourrait être un œil, et dans laquelle on peut aussi bien reconnaître un quadrupède couché, un lion, tenant devant lui un signe : , , etc.; au-dessous, le trait supérieur de est à peine marqué en sorte qu'on croirait lire ou 105. Le contexte indique qu'il s'agit de la demeure des animaux sacrés, où notre taureau est désormais interné, fixé, ; c'est l'intronisation que les stèles d'Apis désignent par .

L. 5. — L'équivalence = est bien connue. Le groupe qui suit est peu net. Le Dictionnaire géographique de Brugsch donne et comme noms de la ville d'Hermonthis ou de son temple; il devait y avoir ici une expression analogue.

L. 6. — La cassure a enlevé quelques signes au commencement de la ligne; en tenant compte de la place, la reconstitution est certaine. Le dernier caractère, un oiseau, n'a aucune forme précise; mais il a une aigrette derrière la tête et un trait sous les pattes, en sorte que c'est encore à qu'il ressemble le plus. Il manque deux ou trois groupes au début de la ligne 7, avant qu'il faut considérer, je crois, comme orthographe capricieuse de . Le possessif qu'il faut rétablir dans la lacune la comble entièrement; au plus pourrait-on admettre en plus un qualificatif de l'Amenti, comme , tout au début. Le temps passé sur terre par le taureau est considéré comme un règne dont on donne la durée . La lacune de la dernière ligne ne semble avoir enlevé aucun terme intéressant, ce devait être ou quelque phrase semblable.

Le texte se traduirait donc ainsi :

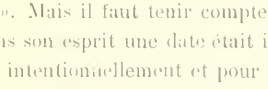
« L'an XXXIII, sous la Majesté du Soleil, maître des deux terres [ ], fils du Soleil, maître des diadèmes [ ], le maître des dieux, auteur des déesses, fut mis au monde dans l'intérieur de Thèbes par sa vierge-mère Ti-ast. On l'amena à Hermonthis, et qui le vit, son âme se réjouit; en l'an XXXIX, il fut installé dans les étables en grande cérémonie dans l'intérieur du territoire du (Trône) de Râ, sa bonne ville. L'an LVII, en Athyr, le 8, à la septième heure, au jour où il entra dans l'Amenti, sa royauté avait duré 24 ans, 0 mois, 20 jours, 7 heures. [Il l'a fait lui-même], donnant toute vie, stabilité, puissance, force et joie comme le soleil, à toujours. »

De l'an XXXIII à l'an LVII, il y a bien 24 ans, et la date de la naissance indiquée en tête de l'inscription pour être complète aurait dû porter le 18 Paophi.

A quel souverain faut-il rapporter les dates indiquées dans ce texte, souverain dont le nom présumé inscrit dans les cartouches est au premier abord illisible? Aucun Ptolémée n'a gouverné l'Égypte pendant cinquante-sept ans, aucun n'a même atteint quarante années de règne; force est donc de chercher du côté des empereurs romains. Là, les règnes sont encore plus courts : Tibère et Adrien ne dominèrent le monde que vingt-trois ans; il n'y a qu'Auguste à qui l'on puisse appliquer une telle série d'années. On a, en effet, quelques textes où ses années de règne sont calculées à partir de la mort de César[1], soit 44 av. J.-C., et, comme il mourut en 14 ap. J.-C., notre date de l'an LVII tomberait encore quelque peu avant sa fin. Mais ce comput semble avoir été peu usité, tandis qu'une autre manière de compter les années vers cette époque était plus employée; c'est celle qui prend la date de la soumission de l'Égypte, en 30 av. J.-C., comme point de départ d'une ère dont on se servit au moins jusque sous Claude[2]. Si l'on admet que nos dates ont été indiquées selon ce système, on trouverait les équivalences suivantes :

Naissance, le 18 Paophi,	an 33 =	an 3 ap. J.-C.;	
Intronisation,	an 36 =	an 9 —	
Mort, le 8 Athyr,	an 57	an 27 —	ce qui tombe en l'an 13 de Tibère.

La principale objection à présenter est que la date comptée selon l'ère d'Actium ne devrait pas être suivie du nom de l'empereur, pas plus que dans les dates romaines : « anno ab urbe condita... ». Mais il faut tenir compte que le monument a été gravé par un Égyptien et que dans son esprit une date était inséparable de l'indication d'un nom de roi. Ce serait alors intentionnellement et pour combiner les deux données que l'indication numérique aurait été séparée du protocole et reportée au-dessus du texte; il faudrait alors traduire, pour rester dans les idées du scribe : « l'an XXXIII d'Actium) et sous le règne de... », etc.

Restent à étudier les cartouches bizarres qui figurent dans le protocole. Le premier est bien gravé :  , sauf le troisième signe qui

1. Letronne, *Recueil des Inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, t. II, p. 125 : LKTKAIЄ.
2. Revillout, *Origines de l'empire Blemmye*, dans la *Revue égyptologique*, t. V, p. 110.

vient rejoindre le second et n'a pas une forme nette. La transcription donne TS(?)AUKRTSAUGIII.

Nous avons été amenés à attribuer la date initiale au temps d'Auguste; la salutation impériale de ce dernier est en latin : IMP. CAESAR AUG., et en grec : ΑΎΤΟ ΚΡΆΤΩΡ ΚΑΊCΑΡ CEBACTÓC. On reconnait dans le cartouche la plupart des éléments d'Autokrator Augustus. Autokrator occupe le milieu du cartouche, mais le premier T a été omis et R final remplacé par S. Pour Augustus, le commencement du mot est à la fin du cartouche (ı ı ı étant pour —•—, peut-être par régularisation du démotique), tandis que le TS initial représente la fin du nom. Le troisième signe reste incertain à moins qu'il n'ait dû être le ⌡ qui manque dans Autokrator. Notre scribe aurait donc fait un mélange des deux langues étrangères dont il n'avait probablement que de très vagues notions; pareil fait n'est pas unique : on trouve, par exemple, plusieurs fois dans les inscriptions du Nilomètre de Philæ, des mentions de ΑΎΓΟΎCTOY ΚΑΊCΑΡΟC qui présentent le même caractère hybride[1].

Je renonce à toute tentative d'explication du second cartouche. Le graveur, auquel la place manquait, a voulu quand même inscrire le nom dans la ligne, et il a pressé les signes les uns contre les autres dans un cercle à peine déformé : il en est résulté une quasi-impossibilité de déchiffrement, car non seulement les caractères ne sont pas nets, mais on ne sait dans quel ordre les lire. On distingue ( ), ce qui correspond aux hachures pouvant être , , , , , ou toute autre combinaison imprévue avec un signe rond en haut et un ou deux traits horizontaux au-dessous.

Il résulterait de cette inscription qu'en l'an 27 ap. J.-C., le culte des animaux sacrés florissait encore en Haute Égypte. Du reste, le papyrus de Tanis, qui semble avoir été un aide-mémoire de scribe et est attribué à l'époque romaine, cite trois taureaux divins[2] : Apis, qui est blanc et noir. Mnévis de . Héliopolis, qui est entièrement noir, et Bachis de . Hermonthis, blanc avec la tête et le poitrail noirs. Pourtant le Sérapéum ne nous a pas livré de monuments plus récents que les Ptolémées; l'envahissement des sables était tel, dès cette époque, qu'on dut renoncer à y conduire les momies des Apis, et, au temps de Strabon, les bœufs sacrés de Memphis devaient être déposés dans une autre place que les grands souterrains désormais désertés. Sous Néron, les faucons d'Akhmim étaient encore soigneusement momifiés et conservés dans des coffres ornés[3]; enfin, du temps de Clément d'Alexandrie, c'est-à-dire au commencement du IIIe siècle, les temples nourrissaient encore leurs animaux sacrés; il est donc probable que les Apis, Mnévis et Bachis ont été adorés jusqu'à la chute du paganisme, que le taureau, dont nous avons l'épitaphe, n'est pas le dernier devant lequel se sont prosternés les dévots.

Le lieu de sépulture des Bachis est inconnu; il est à supposer qu'il était voisin des nécropoles d'Hermonthis, lesquelles sont à la lisière du désert, à plus de deux heures de distance du Nil, et n'ont guère été explorées jusqu'ici. L'exemple de notre stèle, celui

1. L. Borchardt, *Nilmesser und Nilstandsmarken*, p. 20.
2. Petrie, *Two hieroglyphic Papyri from Tanis*, pl. X, frag. 16.
3. *Catalogue général du Musée du Caire*. Faune momifiée n° 29797.

de la stèle funéraire d'époque romaine employée à nouveau par les Coptes[1], nous avertit que les chrétiens durent saccager les anciennes tombes; on peut toutefois espérer que tout n'a pas été détruit et que des fouilles méthodiques dans ce site nous rendraient d'autres monuments dont les inscriptions jetteraient quelques lueurs sur cette période obscure durant laquelle la vieille Égypte agonisa.

SUR UNE STÈLE DE SENOUSRIT IV

PAR

GEORGES LEGRAIN

Les décombres de Karnak nous ont rendu un fragment de stèle, n° 767, qui vient s'ajouter au dossier encore assez pauvre de Senousrit IV Snofirabrî.

La stèle, de calcaire tendre, devait être, à l'origine, de grandes dimensions. Épaisse de 0m 25, elle mesurait au moins 0m 90 de large, ce qui, proportionnellement, indique une hauteur de 1m 20 environ, capable de recevoir (défalcation faite du cintre qui mesurait 0m 20 environ de flèche) vingt-huit lignes de texte hautes de 0m 035 chacune. Mais la destinée de ce monument fut telle que nous n'en possédons que l'angle supérieur droit, comprenant une partie du cintre et le début des sept premières lignes.

La longueur actuelle du texte de la première ligne n'est que 0m 25, c'est-à-dire qu'il en manque 0m 65. Les autres lignes sont plus courtes encore, et c'est grand'pitié, je l'avoue, qu'il nous reste si peu d'un monument semblable et que nous devions renoncer à l'espoir de tenter, aujourd'hui, une restitution du texte primitif.

La stèle, à l'origine, n'était pas cintrée à sa partie supérieure, de façon à ce que la courbe se raccordât avec les côtés verticaux. La courbe est surbaissée, mesurant, comme je l'ai déjà dit, 0m 20 de flèche sur une corde de 0m 90. Le raccord avec les côtés verticaux produit un angle assez vif.

Le disque de étendait ses ailes au-dessus des cartouches et des titres royaux. Il ne reste plus que la fin de celui de droite .

Nous essaierons, plus loin, de combler au moins cette lacune.

Nous n'avons du grand texte qui couvrait le monument que le début des sept premières lignes :

1. *Catalogue général du Musée du Caire*, n° 8546. C'est par erreur que M. Crum a indiqué Esneh comme provenance.

C'est bien peu, on le voit, mais cependant nous pourrons tirer encore de ces trop courtes lignes d'utiles renseignements.

Les noms de des trois premiers Senousrit sont : 1° , 2° , 3° . Celui de notre stèle est qui appartient au Senousrit IV, dont la statue n° 42026 du Caire nous a révélé l'existence[1]. Il résulte de ceci que le cartouche de Senousrit du cintre de la stèle n'appartient pas à l'un des trois premiers Senousrit, mais au quatrième, celui de la XIIIe ou XIVe dynastie, et que le texte du cintre peut être rétabli (sauf titres royaux supplémentaires) de la façon suivante :

Si la statue n° 42046 nous aide à compléter la stèle n° 767 de Karnak, la stèle, par réciproque, complétera une lacune importante de la statue du Caire. En effet, sur celle-ci, une cassure nous avait privé du nom d'Horus de Senousrit IV : la stèle nous le fournit; c'est qui, d'ailleurs, n'a rien de commun avec ceux des trois premiers Senousrit qui sont : 1° , 2° , 3° .

Il résulte de cela que nous possédons actuellement le protocole complet de Senousrit IV : , ce qui, une fois de plus, comble une lacune du *Livre des Rois*.

La stèle de Karnak a, en outre, l'avantage de nous montrer que Senousrit IV régna très réellement, si peu que ce fut, et ne fut point un ancêtre de convention, comme on est parfois sujet à le croire. Tous ces rois encore mal connus des XIIIe et XIVe dynasties ont bel et bien régné, et, en dépit des théories qui voudraient nier jusqu'à leur existence, nous devons nous habituer à eux et grouper peu à peu les monuments qu'ils nous ont laissés.

Les fragments du texte qui nous sont demeurés donnent comme contexte la louange de Senousrit IV au sujet de ses consécrations au dieu Amon. Je croirais assez volontiers que consécrations et louanges peuvent être datées du jour de l'intronisation royale qui, dans ce cas, aurait eu lieu le premier jour de Payni.

Karnak, 24 mai 1907.

1. Legrain, *Catalogue général des Antiquités égyptiennes, Statues et Statuettes de rois et de particuliers*, seconde partie, t. I, n° 42046, où la bibliographie de la statue est fournie.

STÈLE FUNÉRAIRE D'UN TAUREAU D'HERMONTHIS

UN DOSSIER SUR HOROUDJA, FILS DE HAROUA

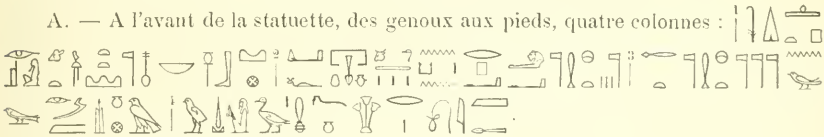
PAR

GEORGES LEGRAIN

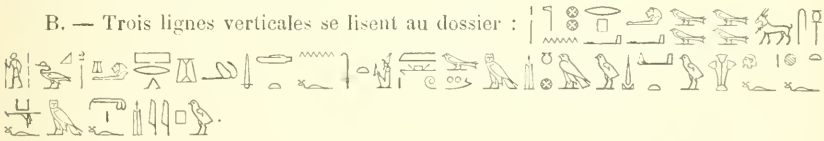
Il est parfois délicat ou difficile d'attribuer, d'après les textes, une origine certaine à un monument provenant d'un achat quelconque. Nous prendrons, comme exemple, une statuette encore inédite de la collection donnée par M. Rostovitz-Bey au Musée d'Athènes. Elle est en granit gris, haute de 0m45, et nous montre un personnage accroupi, les bras croisés, serrant dans la main droite un linge ∩ qui n'est autre qu'un mouchoir. La perruque est lisse, basse sur le front, sans oreillettes, dégageant les oreilles, tombant sur les épaules en s'arrondissant à la partie inférieure. Les sourcils sont rubanés. Tous ces caractères dénotent ce que j'appelle maintenant la fin de « l'époque de Montouemhaït » désignant ainsi la période de l'histoire d'Égypte qui va depuis la fin de la XXIIe dynastie jusqu'à la XXVIe, période pendant laquelle ce personnage joua, au moins à Thèbes, un rôle si considérable.

La technique paraît thébaine, la coiffure indique la fin du règne de Psamétique Ier, mais, quant à la provenance, il me semble, comme je le disais en commençant, très délicat de la préciser rien qu'avec les textes qui couvrent la statue. Les voici :

A. — A l'avant de la statuette, des genoux aux pieds, quatre colonnes :



B. — Trois lignes verticales se lisent au dossier :



C. — Ligne gravée sur la tranche du socle à droite :

D. — Ligne gravée sur la tranche du socle, à gauche :

Si nous prenons au pied de la lettre les renseignements fournis par cette statue, nous apprendrons que cet Horoudja, fils d'Haroua, était grand prêtre de Râ à Héliopolis (B) et prophète d'Horus d'Athribis (C). Nous ne ferons que remarquer, en passant, qu'Osiris d'Abydos, qu'Osiris de Mendès, ou Osiris-dans-la-tente-du-dieu, sont invoqués pour fournir à Horoudja les biens funéraires dont il pourrait avoir besoin.

De là, nous pouvons induire qu'Horoudja pontifia jadis à Héliopolis et à Athribis,

et que, peut-être, il envoya une statue à son image ou la commanda vaille que vaille à un artiste du cru pour qu'elle fût déposée auprès du temple d'Osiris à Abydos, ou à Mendès. Je sais bien que, entre Héliopolis et Athribis, il y avait près de 40 kilomètres en ligne droite, mais cela ne m'empêche pas de trouver singulier cet éclectisme pontifical que vient accroître encore ce titre de prophète de la *Paouït* des grands dieux et de prophète de la *Paouït* des petits dieux, et avoue, en fin de compte, que, quant à moi, je ne saurais assigner encore une provenance exacte à la statue d'Horoudja du Musée national d'Athènes.

M. Lieblein, dans son si précieux *Dictionnaire des noms hiéroglyphiques*, n° 2380, indique une statue de Vienne, où sont cités une et son fils, le , et ce grand prêtre d'Héliopolis Horoudja pourrait bien être le même personnage que celui dont nous publions plus haut la statue athénienne. Nous le prouverons plus loin.

Le Musée pontifical du Vatican[1] garde aussi un très beau fragment de statue agenouillée, où, sur la ceinture de la shenti, j'ai lu : , et je crois que les statues d'Athènes, de Vienne et de Rome appartiennent à un seul et même personnage, mais aucune des trois ne peut nous faire penser, d'après le texte, à une origine thébaine, bien que, je l'ai dit, la technique de la statuette d'Athènes semble l'indiquer.

Et nous en resterions là, sans apprendre que vaille, si la cachette de Karnak ne nous avait fourni, en mai 1904, deux documents qui ne prennent de valeur, en somme, qu'aujourd'hui que nous pouvons les comparer avec la statuette que j'ai copiée récemment à Athènes et celles de Vienne et de Rome.

Ce sont les statues n°s 340 et 350 (n^os^ d'entrée du Musée 37172 et 37043) que j'ai vues sortir de la boue de Karnak le 22 et le 23 mai 1904. Celles-ci, au moins, ont une provenance certaine, et ce sont, elles aussi, deux statues du même Horoudja.

Leurs fiches généalogiques que nous donnons plus loin suffiront à renseigner le lecteur. En y joignant celles d'Athènes, de Rome et de Vienne, nous aurons, pour ainsi dire, constitué le dossier de cette famille.

Les deux statues de Karnak rendent quelques services à leurs sœurs d'Europe. Elles leur assignent une date précise : le règne de Psamétique Ier; et la généalogie n° 350 prouve bien que la statue de Vienne appartient au même Horoudja que celles de Rome, d'Athènes et de Karnak. Leur provenance indéniable montre, je crois, la vérité de ce que je disais en débutant qu'il est parfois délicat ou difficile d'attribuer, rien qu'avec les textes, une origine certaine à un monument provenant d'un achat quelconque.

Devrions-nous conclure, d'après la provenance des statues n°s 340 et 350 de Karnak, que les statues actuellement en Europe ont, elles aussi, une origine thébaine, et, poussant même la conclusion plus loin et trop loin, devrions-nous penser que Horoudja

1. N° 23 du *Catalogo del Museo Egizio Vaticano* de M. O. Marucchi. Notre lecture diffère quelque peu de celle du savant conservateur du Musée pontifical.

était Thébain et passa sa vie à Thèbes? Je n'en crois rien du tout, et les statues elles-mêmes vont nous aider, peut-être, à mieux comprendre le rôle qu'elles jouaient dans les temples.

Il me semble que les fonctions d'Horoudja, comme celles de son père, celles de « grand prêtre d'Héliopolis », indiquent, pour la famille, une origine héliopolitaine ou, tout au moins, une résidence héliopolitaine, semblable à la residence épiscopale, obligatoire.

La statue d'Athènes a, peut-être, été consacrée soit dans le temple de Mendès ou d'Abydos dédié à Osiris, de même que les stèles déposées au pied de l'escalier du dieu grand, à Abydos, étaient ou apportées en pèlerinage ou plus simplement envoyées pour être déposées dans le temple, ce qui assurait au propriétaire de la statue ou plutôt au double qui y était inclus des privilèges particuliers. Mais cette consécration à Abydos ou à Mendès est douteuse, car les dieux de ces villes avaient des succursales un peu partout en Égypte, et beaucoup de statues de la cachette de Karnak portent les mêmes invocations aux Osiris que celles de la statue d'Athènes, et, par suite, nous ne pouvons rien conclure de cela, et, je le répète, la technique et le style me paraissent indiquer plutôt l'école thébaine : c'est-à-dire qu'elle aurait été commandée par Horoudja à un sculpteur thébain. Mais nous savons encore trop peu sur ces matières pour préciser davantage aujourd'hui.

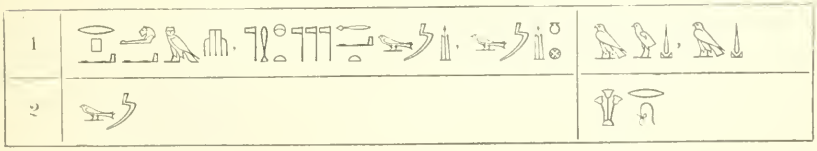
PIÈCES DU DOSSIER DE HOROUDJA

A

STATUE DE (FRAGMENT)

Quartz jaune. Haut., 0m60.

Provenance. — Incertaine. Musée du Vatican.
Époque. — Saïte.



Bibliographie. — N° 23 du *Catalogo del Museo Egizio Vaticano*, de M. O. MARUCCHI, p. 47 et 48. Texte revisé par Legrain en 1906.

B

STATUETTE DE , FILS DE

Granit gris. Haut., 0m 45.

Provenance. — Incertaine. Musée d'Athènes, collection Rostovitz, n° 1983.
Époque. — Saïte.

1		
2		

Bibliographie. — Inédit.

C

STATUE DE

Provenance. — Incertaine. Musée de Miramar.
Époque. — Saïte.

1		
2		
3		

Bibliographie. — Reinisch, *Ægyptische Denkmäler in Miramar.*
Bergmann, *Inschriften,* III.
Lieblein, *Dictionnaire des noms hiéroglyphiques,* n° 2380.

D

Statuette de , fils de
Granit. Haut., 0m 405.

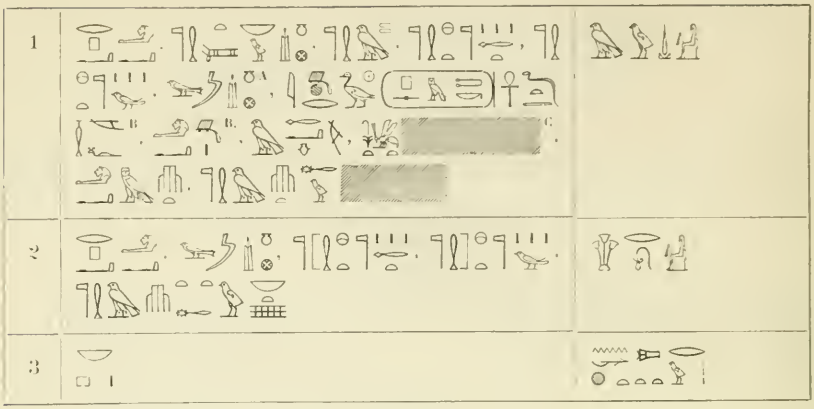
Provenance. — Cachette de Karnak, n° 340. Musée du Caire. Entrée n° 37172.
Époque. — Règne de Psamétique Ier.

1		
2		

E

Statuette de , fils de
Calcaire. Haut., 0m 60 (fragment).

Provenance. — Cachette de Karnak, n° 350. Musée du Caire. Entrée n° 37403.
Époque. — Règne de Psamétique Ier.



Peut-être d'autres musées conservent-ils d'autres pièces du dossier de cette famille. Il serait, je crois, intéressant de les publier.

UN ÉGYPTOLOGUE DU XVIIe SIÈCLE : LE PÈRE KIRCHER[1]

PAR

P. MARESTAING

I

SA VIE ET SON CARACTÈRE

Nous ne le contestons pas : le XVIIe siècle a vu se lever pour sa gloire des esprits supérieurs au P. Kircher. Toutefois, on nous concédera bien, après nos explications, que, si le P. Kircher n'a pas joué dans le monde le rôle qu'il a cru et aurait pu y jouer, il n'en reste pas moins un des cerveaux les plus curieux des temps modernes.

C'était, — et nous n'exagérons rien, — un homme extraordinaire au sens étymologique du mot. Comme Huet, presque son contemporain, il aimait tout, avait des dispositions pour tout, et semblait tout connaître. Sa science allait bien plus loin que celle de ces géants de la Renaissance qui ont nom Scaliger, Juste Lipse, R. et H. Estienne. Il avait exploré des régions que ces grands génies ne soupçonnaient même pas. Sciences théoriques et appliquées, mathématiques, philosophie, droit, grec, latin, syriaque, éthiopien, hébreu, copte, arabe, chinois, musique même, étaient de vieilles

1. Extrait d'une thèse en préparation pour l'École des Hautes Études.

connaissances avec lesquelles il conserva toute sa vie les plus cordiales relations. Faciles à entretenir, elles avaient été difficiles à nouer, car, rappelons-le, c'est à Kircher que nous devons les premiers travaux dignes de ce nom, sur le copte et sur la Chine. Aussi, quand nous feuilletons l'un quelconque de ses volumes, sommes-nous forcés d'admirer la ténacité vraiment digne d'éloges avec laquelle il réunit des documents ignorés, dispersés avant lui par toute l'Europe, et sut former des in-folios qui inspirent au premier abord le respect et une sorte de terreur.

Eh bien, malgré ses efforts persévérants, il n'est rien resté de son œuvre[1]. Toutefois, son nom ne doit point être oublié. Il mérite de vivre dans la mémoire des psychologues, si ce n'est dans celle des érudits. Dès qu'on le connaît, on ne peut s'empêcher de chercher pour quelle raison un esprit doué de sa curiosité et de sa puissance de travail, — toutes les deux prodigieuses, — n'a pas mieux réussi dans le chemin qu'il s'était tracé, et aurait pu heureusement parcourir. C'est là, on le voit, une question importante qui peut servir de méditations aux jeunes comme aux vieux savants.

Un mot sur sa vie[2] : elle fut laborieuse et banale, semblable en cela à celle de tous les travailleurs. Né à Fulda en 1601, Kircher entra chez les Jésuites en 1618, et professa, à tour de rôle, toutes les sciences connues de son temps. Les événements de sa carrière se réduisent à peu de choses : ce furent surtout les publications de ses livres et les émotions occasionnées par ses luttes, purement scientifiques. La gloire lui sourit de bonne heure : mais, s'il en connut, jeune, les délices, il en éprouva, vieux, les amertumes. Ses interprétations hiéroglyphiques ne furent pas universellement admises. On les contesta. On alla même jusqu'à s'en moquer. L'histoire veut, par exemple, qu'on lui présentât une inscription nouvellement écrite, à laquelle il parvint à donner un sens. Cette malice l'étonna plus qu'elle ne l'irrita. Il était tellement sûr d'avoir trouvé le secret des hiéroglyphes ! Épuisé par un travail excessif, découragé par des contradicteurs opiniâtres, il est certain que Kircher passa ses dernières années dans une retraite profonde. Il mourut enfin, à Rome, où il s'était retiré, le 27 novembre 1680, d'une longue et douloureuse maladie d'estomac, supportée avec une patience qui fit l'admiration de son entourage.

Malgré une misanthropie, venue sur le tard, l'homme paraît plutôt sympathique. Il ne fut point orgueilleux, comme certains l'ont insinué[3], mais naïf et enthousiaste.

---

1. N'exagérons pourtant pas. Kircher fit quelques observations et découvertes intéressantes. Il imagina, par exemple, la lanterne magique, et vit le premier, le 25 avril 1625, les taches du soleil. En 1671, il publia un traité sur les causes de la peste (*Medicinum Physico-Medicum contagiosae... quae pestis dicitur*), où l'on peut presque entrevoir une théorie microbienne. Voir *Revue médicale de Louvain*, 1881, *La théorie des microbes est-elle récente ?* par G. H. (le P. Guillaume Hahn). — Il réunit enfin à Rome un ensemble de machines et de curiosités scientifiques appelé le « Musée Kircher ».

2. De toutes les notices publiées sur Kircher, une seule doit être mentionnée. Elle est de Schwartz, dans l'*Allgemeine Encyclopädie* de Ersch et Gruber. — Pour une bibliographie complète, voir Sommervogel, *Bibliographie de la Compagnie de Jésus*, à l'article *Kircher*. — On a d'ailleurs fort peu écrit sur notre auteur et il nous a été impossible de nous procurer ces quelques brochures.

3. Quatremère, dans ses *Recherches sur l'Égypte*, Paris, 1808, parle de l'arrogance et de la mauvaise foi de notre auteur (p. 53). — Il se trompe et n'a certainement pas lu les *prefaces*, que sa « victime » mit en tête de ses ouvrages. Kircher était d'une loyauté à toute épreuve. Il nomme ses prédécesseurs, les personnes qui l'ont encouragé et auxquelles il doit quelque chose. — Son tort fut de croire qu'avec son labeur et ses nombreux aides il parviendrait à un résultat définitif.

C'est le refroidissement de cette ardeur, résultat fatal de l'écroulement de tout rêve, qui amena ce dégoût mêlé de lassitude[1], éprouvé fatalement après l'obsession d'un problème que l'on ne peut résoudre. Ce sentiment est trop commun, trop naturel, pour que Kircher ne l'ait pas ressenti. Expliquons et excusons donc ce besoin de solitude qui fut son dernier désir.

Pourtant cette misanthropie ne fut point exclusive. Sans doute, il élimina la plupart des relations indifférentes, dont il ne savait que faire, mais il conserva, jusqu'à la fin, les meilleurs rapports avec quelques amis de choix, témoins de ses labeurs et de ses souffrances, comme ce Langenmantel à qui il adressa sa dernière lettre.

La lecture de sa correspondance est naturellement fort instructive pour l'étude de son caractère[2]. Dans ses lettres, Kircher se montre toujours d'une politesse parfaite. Très courtois, il ne laisse jamais échapper un mot désagréable ou une allusion blessante à l'égard de ses contradicteurs. Il connaît l'art si difficile de rester maître de lui, même lorsqu'on discute les questions les plus irritantes. Rendons volontiers hommage à cette qualité indispensable au théoricien et à l'homme d'action.

Mais ce qui frappe le plus, ce qui reste la caractéristique de son œuvre, c'est la foi admirable dont il remercie souvent Dieu de l'avoir gratifié[3]. Disons-le tout de suite : cette foi très respectable, puisqu'elle semble sincère, n'a rien de commun avec celle d'un saint Thomas, d'un Pascal ou d'un Bossuet. Elle est aveugle. Saint Thomas a raisonné, Pascal a douté, Bossuet a discuté, Kircher n'a fait ni l'un ni l'autre. Il a admis la tradition sans critique, telle qu'elle se trouve chez les Pères; et, avec une inconscience qui étonne, il a prétendu tout y découvrir, même ce qui, — d'après l'Église, — n'y est peut-être pas[4].

Cette foi irréfléchie et naïve est l'explication la plus rationnelle de ses méthodes et de ses erreurs. Tout ce qui se trouve dans la Bible étant vrai (car il semble admettre l'inspiration verbale qui ne compte plus guère de partisans dans l'Église), Kircher accepte les fables les plus ridicules sans même essayer de les interpréter. Cette tendance d'esprit est très fâcheuse : il n'y a qu'un pas à faire pour user d'une pareille méthode à l'égard des auteurs profanes; et ce pas, Kircher le franchit vite, dans ses travaux sur l'antiquité gréco-égyptienne, par exemple, où les légendes les moins authentiques, formées à l'époque alexandrine, sont considérées comme pharaoniques.

---

1. Le 26 février 1678, il déclare qu'il ne veut plus commencer de travaux, mais revoir ceux qu'il a entrepris. Il dit encore (*Litterae*, p. 85) qu'ayant 77 ans et étant fatigué, il ne veut plus penser qu'à Dieu et qu'à comparaître devant lui.

2. Ces lettres ont été réunies en un petit fascicule (en 1681). Elles vont de l'année 1662 à la mort de Kircher. La plupart sont écrites en latin. On en trouve quelques-unes en italien et en allemand.

3. Le nom de Dieu se rencontre presque à chaque page, sinon de ses œuvres, du moins de sa correspondance; — le 17 février 1660, il approuve un livre contre l'athéisme; — le 29 mars 1676, il cite ses travaux et ajoute qu'ils n'ont eu d'autre but que de louer Dieu. — Il parle sans cesse de missions (par exemple, lettre du 29 septembre 1672) et de sermons.

4. Rappelons qu'il y eut au XVIIe siècle une théorie fort curieuse qui prétendait voir dans l'hébreu les sources de tous les idiomes. Cette théorie, dont le but secret était de tout ramener à la Bible, s'appuyait sur un fait intéressant : l'hébreu s'écrivant de droite à gauche, on croyait pouvoir faire remonter à l'hébreu les mots grecs en les lisant à rebours : le dieu phénicien ΗΡΑΚΛΕΜ (Mlkarth), lu à rebours, donne Héraclès. Bochart, mort en 1667, a dépensé beaucoup de sagacité pour trouver des étymologies hébraïques ridicules. — Cette tentative n'eut d'ailleurs aucun succès et Bochart aucun continuateur ou élève.

Telle fut une des causes principales qui altéra les qualités très réelles de Kircher.

Maintenant, après avoir donné une idée de sa personne, arrivons à son œuvre. Rappelons que nous n'avons en vue que le « déchiffreur » d'hiéroglyphes ; cela ne nous empêchera pas de faire quelques incursions à côté, afin de mieux mettre en relief la méthode de notre malheureux auteur.

Liste des travaux du P. Kircher se rapportant à l'Égypte
(d'après la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* de Sommervogel)

1° *Prodromus... ægyptiacus*, Rome, 1636. 1 vol. in-8.
2° *Lingua ægyptiaca restituta*, Rome, 1644. 1 vol. in 12.
3° *Elogium targumicum, dodeclasticum, samaritum, encomium, georgianum. Tristriphum coptum...*, pièces en langues orientales publiées dans le *Monumentum Romanum* de Peiresq, Rome, 1638, in-4.
4° *Tristichon tricolon* (en hébreu), deuxième des *testimonica*, en tête de l'ouvrage de Plantavit de la Pause, Plauta vitis, 1644.
5° *Rituale ecclesiæ ægyptiacæ, sive cophtitarum* (traduit du copte et de l'arabe), dans les *Leonis Allati* σύμμικτα, de Inchofer, 1647.
6° *Obeliscus Pamphilus*, Rome, 1650. 1 vol. in-folio.
7° *Œdipus ægyptiacus*, Rome, 1652-1654. 4 vol. in-folio
8° *Ad Alexandrum VII, Obelisci Ægyptiaci nuper inter Isæi romani rudera effosi interpretatio hieroglyphica*, Rome, 1667. 1 vol. in-folio.
9° *Sphynx mystagora*, Rome, 1676. 1 vol. in-folio.

Kircher promettait encore un *ars veterum ægyptiorum hieroglyphicorum*, ouvrage général sur les hiéroglyphes. Nous ignorons s'il l'a commencé.

II

PREMIERS TRAVAUX : *PRODROMUS ÆGYPTIACUS, LINGUA ÆGYPTIACA RESTITUTA*

Les premiers travaux de Kircher sont les plus remarquables. Son intelligence, à l'origine vive et curieuse, semble s'être obscurcie et fatiguée de très bonne heure, puisqu'il existe un abime entre le *Prodromus* et l'*Œdipus*. Nous trouvons dans le premier certaines qualités complètement absentes du second. Le *Prodromus* expose, à côté de quelques remarques judicieuses, certains problèmes intéressants, quoique mal résolus. Il offre un plan rationnel et une tendance philosophique à généraliser les faits que nous louons volontiers. Mais arrêtons-nous. Ne pénétrons pas dans la critique des erreurs de détails, dans l'examen sérieux de certaines solutions : nous n'en sortirions pas ; car, rappelons-le, ce n'est qu'une idée générale du *Prodromus*[1] que nous voulons donner dans ces quelques pages.

1. Titre exact : *Prodromus coptus sive ægyptiacus*, Imprimerie de la Sacrée Congrégation de la Prop-

Nous ne ferons pas l'histoire des travaux sur l'Égypte antérieurs à Kircher : Quatremère l'a écrite avec toute la science désirable[1]. Nous rappellerons seulement que, malgré les efforts de Mgr Abela (mort à Rome en 1606) et de Remondi, malgré les voyages de Pietro de la Vallée et les instances de Peiresq, il n'existait pas en Europe de vulgarisateur de la langue et littérature copte. Ce rôle devait appartenir à Kircher : voici dans quelles circonstances :

Pietro de la Vallée[2] avait rapporté de ses voyages un lexique copto-arabe, accompagné de notes grammaticales, dont un orientaliste fort distingué, le P. Obicini, devait mener à bien la publication. La mort d'Obicini vint tout interrompre. En vain, Peiresq[3], qui avait entendu parler du lexique, pria P. de la Vallée de le lui communiquer pour le faire traduire par Saumaise[4]. P. de la Vallée, sur le conseil de Gassendi, préféra Kircher[5]. Le jeune jésuite, déjà célèbre, était sous sa main. Il pouvait le surveiller et l'encourager.

Kircher se mit à l'œuvre avec enthousiasme, mais conscient des difficultés qu'il allait avoir à vaincre. Il en a noté quelques-unes avec précision dans le *prœmium* de son ouvrage. Il se plaint d'abord de la pénurie de documents : la bibliothèque du Vatican renferme quelques manuscrits coptes, mais ils sont bien obscurs. Ils seraient inintelligibles sans le lexique communiqué. A cet obstacle s'en joint un autre : le sujet à traiter est si vieux qu'il est bien imprudent de prétendre trouver la vraie méthode, car, peut-on dire qu'un texte saïdique s'interprète comme une phrase grecque ?

Après avoir énuméré ces difficultés, Kircher reprend vite courage. Il n'est pas seul : les amis ne lui manquent pas. Il en trouve partout. En dehors de Peiresq et P. de la Vallée, nous nommerons le cardinal Barberini[6] auquel l'ouvrage est dédié, et les félicitations des « docteurs orientaux[7] ». Kircher en est très flatté et les reçoit avec cette demi-modestie qui approche de l'orgueil.

---

gande, Rome, 1636. — Cet ouvrage, sans être très rare, n'étant pas toujours facile à trouver, nous donnons la cote de la Bibliothèque nationale, Inventaire, X 1858. — Quoique peu courant chez les anciens, le mot « Prodromus » est d'une latinité classique (voy. Cicéron, *Ad. Att.*, 16, 6). Du Cange l'ignore. Il signifie avant-coureur et exprime l'idée de « précéder » — (grec πρόδρομος = προ-δρέμειν). — Voir le même mot employé comme titre par Képler : *Prodromus dissertationum cosmographicarum...*, 1596.

1. *Recherches sur l'Égypte*, Paris, 1808, p. 45.

2. Né à Rome en 1586, mort à Rome en 1652 ; parcourut l'Orient, se mêlant aux Arabes, vivant de leur vie, se familiarisant avec leurs mœurs. Il recueillit une multitude de notes, communiquées à ses amis, dès son retour dans la ville natale, en 1626, et publiées de 1650 à 1658 (*Viaggi in Turchia, India...* : plusieurs traductions françaises : une en 1663). Il rapporta deux momies aujourd'hui à Dresde.

3. Peiresq (1580-1637), célèbre humaniste, s'occupa beaucoup d'orientalisme et entretint avec le P. Morin une correspondance sur les sujets les plus varies, se rapportant aux langues hébraïques, syriaques, samaritaines... La vie et les œuvres de Peiresq ont été racontées et examinées plusieurs fois. Citons *Vita Peireskii*, par Gassendi, en 1655, et l'excellente brochure de M. Delisle, lue à la séance annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1898.

4. Saumaise (1588-1653), linguiste presque universel, mérite une place dans l'histoire de l'Egyptologie. Il apprit le copte, et essaya à plusieurs reprises d'interpréter par cette langue des mots de l'ancien égyptien. Il reste de lui une correspondance fort intéressante, mais d'une latinité obscure. Citons surtout une lettre à Golius (Salmasii, *Ep.*, p. 168).

5. Voir, au début du *Prodromus*, la manière dont Kircher parle de P. de la Vallée. De tous ses protecteurs, c'est celui envers lequel il montre le plus de reconnaissance.

6. Le cardinal François Barberini, neveu d'Urbain VIII, était un esprit très éclairé et ami des arts. Il fut même un savant orientaliste, ce qui ne l'empêcha pas de jouer un rôle politique important. Il mourut à Rome en 1679.

7. En tête du *Prodromus* se trouvent des lettres d'Isaac Sciadrensi, archevêque maronite de la Syrie tri-

C'est donc sous le regard bienveillant du monde savant que Kircher commence son ouvrage. Il débute[1] d'une façon claire et vraiment scientifique, en délimitant son sujet. Il ne veut, pour le moment, que préparer une voie large et commode dans laquelle il s'élancera plus tard à la conquête de l'ancienne Égypte. Il estime que la connaissance du copte est indispensable pour quiconque veut attaquer avec quelques chances de succès le problème si captivant des hiéroglyphes. Dès cette époque, Kircher pense au fameux *Œdipus*, qu'il considère comme la synthèse de ses travaux sur l'Orient[2].

On ne s'attend pas à ce que je fasse ici une étude et une critique détaillées du *Prodromus :* un in-folio n'y suffirait pas. Je me contenterai donc seulement d'exposer d'une façon aussi claire que possible les deux idées principales de l'ouvrage, idées que voici et qui présentent encore quelque intérêt :

a) Il faut étudier le copte.

b) Le copte est dérivé du grec.

On doit apprendre la langue copte : mais, avant de se lancer dans de longues discussions, Kircher discute l'origine du mot. Il ne vient pas, selon lui, du terme Khibt (Kobth), nom arabe d'un fils de Mesraïm, ancien roi d'Égypte, fils lui-même de Cham, mais de « Koptos », ville de la Thébaïde. Cette opinion, émise pour la première fois par Saumaise[3], rencontra un grand nombre de partisans, comme R. Simon[4]. Aujourd'hui, elle est totalement abandonnée, le mot copte datant au moins du VIe ou VIIe siècle après le christianisme[5], et la plus grande partie des égyptologues (entre autres M. Maspero) voyant dans le grec κοπτος une altération du mot Αἰγύπτιος[6].

Kircher, qui fut toujours un saint prêtre, insiste beaucoup sur l'utilité « théologique » du copte. Sa connaissance permet non seulement de réfuter les hérésies[7], qui, comme le gnosticisme, vinrent troubler l'Égypte chrétienne dès ses débuts, mais de connaître une partie encore ignorée de l'histoire : celle de l'Introduction du christianisme en Éthiopie, dans l'Inde, en Chine, au Japon[8]. Grâce au copte, la figure un peu vague de

politaine (lettre écrite en syriaque), d'Abraham Ecchellensi, professeur d'arabe à Rome, etc., etc. — Aucune de ces missives n'a de l'importance. Elles se contentent de répéter des éloges banals, mais dont la sincérité ne saurait être mise en doute.

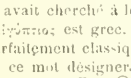
1. Voir l'*Epistola dedicatoria* au cardinal Barberini.

2. L'*Œdipus* est mentionné maintes fois : Voir *ad lectorem*, p. 147, 238, etc.

3. *Epistolae*, p. 190 et 178. — Les lettres de Saumaise n'ayant été publiées qu'après sa mort, en 1656, nous pouvons considérer Kircher, comme ayant émis le premier cette hypothèse.

4. *Histoire critique de l'A. T.*, p. 287.

5. Les chrétiens jacobites d'Égypte, maltraités par les Grecs, accueillirent avec joie la conquête musulmane et se soumirent volontiers à Amrou-ben-al-ass (mort en 663). Vers cette époque apparaît pour la première fois le mot arabe Kobth pour désigner les Jacobites. Mais il semble certain que Kobth n'a rien à voir avec Jacobites, comme on avait cherché à le prouver au XVIIIe siècle. Voir QUATREMÈRE, *Recherches...*, p. 31.

6. Le mot Αἰγύπτιος est grec. Quoique mystérieux, je crois qu'on peut le décomposer en deux parties : αἶα pour γαῖα, parfaitement classique (usité dans Homère, *Iliade*, II, 162, etc.), et γυπτος ou γύπτιος, dont l'origine est très obscure : ce mot désignerait seul l'Égypte. Ne serait-il pas une altération du copte ⲭⲏⲙⲓ (Chémi), dérivé lui-même de  Kem-t? Dans cette hypothèse, Αἰγύπτιος signifierait « terre de Khemt ». L'abbé Renaudot a fait remarquer le premier que γυπτος peut fort bien se transformer en κοπτος, puisque les coptes, n'ayant point de γ, remplacent cette lettre par un κ. On aurait ainsi l'origine du mot copte. Voir CHAMPOLLION, *Egypte sous les Pharaons*, t. I, p. 90.

7. Voir le *Prodromus*, chap. VIII.

8. Sur la collection des apocryphes coptes, voir HARNACK, *Die altchristliche Litteratur... die Überlieferung und der Bestand*, p. 918. Je n'ai pas le temps de discuter ici les sources auxquelles Kircher a puisé : elles paraissent d'authenticité douteuse et semblent n'avoir existé que dans son imagination.

saint Thomas se précise : on le suit dans son apostolat à travers le pays « d'Ophir » jusqu'à sa glorieuse mort[1] ; et ce qu'on dit de saint Thomas, on pourrait le répéter d'autres personnages, jadis inconnus, aujourd'hui célèbres, grâce à l'étude de documents égyptiens.

Enfin, — et c'est là pour nous une remarque intéressante, — l'étude du copte est nécessaire pour interpréter les hiéroglyphes. Cette idée, qui est nettement exprimée[2], semble presque de Champollion. Comment germa-t-elle dans le cerveau de notre auteur ? comment arriva-t-il à s'en défaire, puisqu'il ne l'appliqua jamais ? Voilà ce que nous voudrions chercher.

L'étude des monuments lui suggéra, à la fin du chapitre v (p. 141), une réflexion juste, mais très embrouillée : on peut toutefois en donner une « impression ». A propos d'une table des douze mois coptes, Kircher affirme que les noms de ces mois proviennent directement du vieil égyptien. Les ἱερογραμματεῖς, pour des motifs trop longs à exposer ici, représentaient l'année par un serpent se mordant la queue, et ce serpent est appelé « meisi » dans le lexique copto-arabe. Puisque nous avons la traduction d'un terme hiéroglyphique en copte, comment ne pas admettre qu'il en existe une pour chacun des autres mois, et, par suite, comment nier les rapports du copte et des hiéroglyphes, usités d'ailleurs tous les deux dans un même pays ?

Ce raisonnement est impeccable : mais la base en est si fragile que nous allons en faire la critique et donner ainsi un exemple de la « méthode » de Kircher.

D'abord le mot « meisi » ou « neisi » n'est pas copte. Aucun dictionnaire ne le cite, et l'un des « coptisants » les plus distingués de notre époque, M. Amélineau, ne le connaît pas. Kircher l'a-t-il créé de toutes pièces, comme on l'en a souvent accusé ? Non. Il l'a trouvé dans Horapollon (I, 59) ; et on n'a qu'à se reporter à la note de Leemans, pour voir les efforts infructueux de Saumaise, Jablonski et autres, afin d'expliquer ce terme obscur.

Tout à la fin du volume (chap. IX), Kircher revient sur la parenté des hiéroglyphes et du copte. Il développe ce sujet avec complaisance, et finit par déclarer que l'étude de ce dernier éclaircira le mystère des seconds. A l'appui de sa théorie, il fournit des exemples : de nombreux monuments nous montrent des lettres coptes mêlées aux hiéroglyphes. Sur une « tabula Bembina » donnée par Paul III, un scarabée est suivi de ψῆφι (?) : le mot ⲉⲩⲱϣⲓ se trouve souvent dans les inscriptions hiéroglyphiques. Suivent les interprétations de quelques signes[3]. Nous ne perdrons pas notre temps à les citer ; ils n'ont vécu que dans l'imagination du savant jésuite.

---

1. Rappelons en passant que les rapports entre le bouddhisme, légende de Khrisna, et le christianisme semblent incontestables. Qui donc a introduit le christianisme dans l'Inde ? M. S. Lévi, dans une conférence faite au Musée Guimet, le 23 février 1902, a rappelé la tradition attribuant à saint Thomas la conversion de l'Inde, et lui a donné ainsi une vitalité nouvelle.

2. ... *Proinde et [illegible] quam coptam. Ægyptiæ antiquæ non aliunde tantum, sed [illegible]*, p. 129.

3. Je crois n'en omettre aucun exacte l'idée générale que j'en donne. J'ai lu à plusieurs reprises le passage en question avec un soin minutieux.

4. Cet hiéroglyphe n'est pas classique. Il ne se rencontre qu'à l'époque ptolémaïque (Opinion de M. Amélineau.)

5. Il alla même jusqu'à tenter la traduction d'une inscription du Sinaï. Était-ce une de celles qu'il gravèrent

Toutefois, malgré des contresens inexcusables, et l'examen superficiel des documents, on découvre, au milieu de ce fatras, un fond de vérité qu'il faut mettre en lumière. Qui sait si ces inscriptions copto-hiéroglyphiques n'appartiennent pas à la classe de ces monuments bilingues, qui servirent à Champollion et qui l'éclairèrent? Peut-être que Kircher a considéré comme coptes des lettres grecques mal formées?

La seconde idée vraiment curieuse du *Prodromus* est la suivante : le grec et le copte ont une origine commune. Nous n'entrerons pas dans cette théorie, dont la discussion serait interminable. La similitude des lettres est le grand argument de Kircher. Il en a d'autres : étymologies fausses, comparaisons absurdes, etc., qui ne méritent pas d'être cités. Toutefois, à ce propos, il se livre à un essai de grammaire comparée assez intéressant : les langues orientales comprennent l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le samaritain, etc., plus le grec. Or, le copte n'a aucun rapport avec elles, sauf avec ce dernier[1].

Pour terminer, disons un mot de la *Lingua ægyptiaca restituta*, publiée à Rome en 1641, chez Hermann Setens. Cet ouvrage n'est que la reproduction du lexique copto-arabe de Pietro de la Vallée, accompagné de discussions philologiques sans grande importance. Il fourmille de fautes : Quatremère prétend même qu'il contient des mots forgés de toutes pièces par l'éditeur[2]. Quoi qu'il en soit de ces critiques, n'oublions pas que ce livre eut une influence très heureuse, car il contribua à propager l'étude du copte. Aussi, quoiqu'il connût une gloire très éphémère, ne devons-nous pas l'oublier.

Il a cependant, aujourd'hui encore, une très grande valeur : elle n'est malheureusement pas scientifique, mais commerciale. Il demeure l'un des ouvrages les plus rares du XVIIe siècle. Peyron[3] n'a pu se le procurer qu'au prix de difficultés sans nombre, et grâce à l'intermédiaire de Klaproth. Aussi, croyons-nous bien faire en le signalant aux bibliophiles, si ce n'est aux érudits.

Tels furent les deux principaux ouvrages de la jeunesse de Kircher. Nous les avons uniquement résumés au point de vue égypto-hiéroglyphique. Quelle conclusion pouvons-nous tirer?

Certes, nous aurions tort de trop médire de ces travaux, en général indigestes et obscurs, mais dénotant une réelle érudition et exposant parfois avec clarté de difficiles problèmes : qu'on le veuille ou non, ce sont eux qui ont créé l'égyptologie. Sans doute, le manque de sens critique, qui a égaré Kircher, semble impardonnable : pourtant, ne lui en voulons pas outre mesure : ses raisonnements sont justes, et, à son époque, l'histoire n'existait pas encore comme science. Il a édifié de magnifiques édifices, mais leur base n'était pas solide et ils sont tombés au premier vent.

---

les pharaons de l'ancien empire? Il est impossible de l'affirmer. Elle fut si malheureuse que dès le XVIIIe siècle, Wagenseil s'en moqua. Voir QUATREMÈRE, *op. cit.*, p. 53.

1. *Prodromus*, ch. v.
2. *Recherches...*, p. 53. Il prétend n'avoir pu retrouver, sur le manuscrit de Pietro, le mot ⲙⲉ ⲛⲁⲛⲉ, *Nirius*.
3. Voir la fin de la préface de son *Lexique*.

III

L'ŒDIPUS ÆGYPTIACUS[1] ET LE DÉCHIFFREMENT DES HIÉROGLYPHES

Nous arrivons maintenant à l'un des travaux les plus *considérables* des temps modernes, à ce fameux *Œdipus ægyptiacus*, qui produit les sentiments contradictoires, d'en imposer à première vue, et de laisser une indéfinissable impression de tristesse, dès la seconde lecture.

Au début même du premier volume, Kircher raconte dans quelles circonstances il commença cet ouvrage. Quand le pape Innocent X fit élever l'obélisque de Caracalla, il demanda à Kircher une traduction des hiéroglyphes. Kircher se mit à l'œuvre : l'Égypte le hantait depuis des années ; et il nous laisse entendre, avec une naïveté admirable, qu'il la connaissait parfaitement. Disons-le à son excuse, le monde savant en était peut-être plus persuadé que lui. Après de pénibles efforts, Kircher produisit une traduction « symbolique », laborieuse et absurde, qu'il estima excellente, et à laquelle l'Europe studieuse s'empressa d'applaudir.

Kircher triomphait donc, mais modestement, quand un exemplaire de sa traduction vint à tomber sous les yeux de Ferdinand III ; ce prince, brave homme, quoique esprit assez médiocre, s'intéressa beaucoup, paraît-il, non seulement à cette traduction, mais encore aux études égyptologiques. Bref, il encouragea Kircher à s'attaquer au problème égyptien, le convaincant qu'il pourrait le résoudre. Ce dernier, flatté, se laissa faire. Pouvait-il refuser quelque chose à l'un des grands souverains du monde ? Il se mit donc au travail, en ayant soin de placer en tête de son œuvre l'éloge de Ferdinand en vingt-cinq langues, mortes ou vivantes, depuis la plus banale, le latin, jusqu'à la plus extraordinaire, le chinois.

Kircher, — rendons-lui cette justice, — très conscient des difficultés à aborder, accepta, en plus de la protection impériale, les nombreux encouragements qui lui vinrent de partout. En honnête homme, — car il l'était sincèrement, — il ne manque pas de citer, avec un avis, un conseil, il est vrai, presque toujours à son éloge, le nom de ceux qui les lui donnaient. De cette manière, nous apprenons qu'un des cardinaux Barberini[2], qu'un certain Schottius et Suarez s'intéressèrent de près à ses recherches. Mais, de tous ses collaborateurs, celui qu'il célèbre le plus est Nicolas Peiresq, conseiller au parlement d'Aix, celui que M. L. Delisle a appelé « un grand amateur français du XVIIe siècle[3] ». Notons ce nom de Peiresq : il a pour nous de l'intérêt. Peiresq étant mort le 24 juin 1637 et l'*Œdipus ægyptiacus* ayant commencé à paraître en 1652, ce dernier ouvrage a donc occupé Kircher durant de longues années, peut-être bien durant vingt ans,

1. 4 volumes in-folio. Rome, 1652-1654. Cet ouvrage est rare dans le commerce. Il manque à la Bibliothèque de la Sorbonne, mais existe à la Bibliothèque nationale sous la cote suivante : Inventaire, Z 483.

2. C'était sûrement le cardinal François Barberini qui s'occupait d'orientalisme.

3. Sans vouloir m'étendre davantage sur Peiresq, je ne puis m'empêcher de citer l'intéressante brochure que lui a consacrée M. Delisle. Peiresq aimait l'orientalisme. Dans une lettre du 7 novembre 1629, nous voyons avec quelle impatience il attendait du Levant un envoi de manuscrits utiles aux travaux du P. Morin.

comme le disent certains biographes. Ajoutons, pour terminer, que Kircher nous déclare avoir reçu des encouragements du monde entier, même de l'Amérique ; ce qui veut dire qu'ainsi que *la Pucelle* de Chapelain, l'*Œdipus* était attendu comme devant bouleverser quelque chose des idées de l'époque.

Il est inutile de résumer ici dans sa totalité cette œuvre gigantesque, puisque, à part quelques très rares exceptions, tout y est erreur, sottise, folie même. Je maintiens ce mot « folie », l'incohérence la plus parfaite régnant depuis la première page du tome I jusqu'à la dernière du tome IV. Géographie, histoire, astrologie, mœurs, comparaisons avec les autres peuples, mythes grecs à côté de traditions syriaques ou hébraïques, tout cela se coudoie, se mélange avec un désordre tel qu'on se demande d'abord si ces apparences ne cachent point un plan génial. Après une étude attentive, on s'aperçoit enfin qu'un vain désir d'érudition et un étalage vraiment enfantin de science ont seuls guidé la plume de Kircher. Il a voulu montrer qu'il connaissait nombre de langues exotiques ; et le pauvre homme n'a même point su prouver qu'il savait à fond le latin ou le grec !

Aussi, ne parlerons-nous que du Kircher déchiffreur d'hiéroglyphes, puisque c'est là le seul côté de son œuvre que nous voulons étudier ; d'ailleurs, nous n'avons rien d'intéressant à glaner dans les œuvres du Kircher historien ou linguiste.

L'idée générale de l'*Œdipus*, celle que nous rencontrons mal exprimée au tome I, mais que nous trouvons mieux développée dans la suite, est que les hiéroglyphes sont des symboles. Cette théorie, nullement originale, peut être considérée comme l'âme même de l'ouvrage.

Qu'est-ce qu'un symbole ? A cette question, Kircher répond très clairement : « Un symbole est un signe représentant une chose matérielle et servant à désigner un concept. » (Tome II, Pars prima.) Voilà une définition excellente, mais Kircher l'obscurcit bien vite, en voulant la préciser. Il s'efforce de le distinguer de l'énigme, de la parabole, de l'emblème, etc., et perd un temps précieux en les caractérisant.

Pour notre auteur, les symboles, vieux comme le monde, connurent des emplois divers. Ils servirent d'abord à désigner des hommes illustres, et sur ce point il nous présente des exemples explicites, comme les suivants :

Le roi de Perse fut désigné par un cheval,
Le roi d'Arménie fut désigné par deux couronnes,
Alcibiade fut désigné par un serpent, plus[1].

Les signes correspondant à ces noms sont des symboles. Avec raison nous voyons en eux des espèces d'armoiries, puisqu'un cheval, dans certains cas, évoque aussitôt l'idée du roi de Perse.

Plus tard, ils caractérisèrent des choses immatérielles ou même des idées morales. Kircher cite encore des faits, toujours empruntés à des sources inconnues :

A, chez les Lacédémoniens, commencement de mot.

1. Que valent ces assertions de Kircher ? Je n'en sais rien. Je n'ai fait sur ce sujet que des recherches infructueuses.

T, chez les Hébreux, salut et prospérité.
2 aigles, chez les Romains, puissance.
un lion, chez les Ibères, la force.

Quoi qu'il en soit de la valeur historique de ces exemples, Kircher s'empresse d'en faire usage pour voir du « symbolisme » partout. Il en découvre en logique, en musique (où il remarque assez exactement que, pour un connaisseur, la musique écrite rappelle la musique jouée), en théologie, et même en morale. Ici, il apporte une preuve bizarre : l'idée d'ancienneté n'évoque-t-elle pas celle de temps ?

Les énigmes et les mythes se rencontrent donc dans tous les peuples. Pourquoi alors n'existeraient-ils pas chez les Égyptiens ? Pourquoi cette race, privilégiée entre toutes, n'aurait-elle pas usé de représentations « symboliques » ? Pourquoi enfin aller contre une opinion très répandue dans l'antiquité, et que nulle apparence ne contredit ? Ces diverses remarques si importantes confirment Kircher dans son idée.

Oui, affirme-t-il énergiquement, les hiéroglyphes sont des mythes. Ils forment une écriture sacrée, au moyen de laquelle les Égyptiens, jaloux de leur sagesse, cachaient les secrets de leur philosophie. (Tome II, 3e partie.) Mais cette écriture présente de plus un intérêt particulier, puisqu'on ne la rencontre qu'en Égypte ; à ce propos, Kircher s'engage dans une discussion vraiment digne d'intérêt.

Pour défendre sa théorie, il fit appel aux autres peuples. Il en connaissait qui usaient d'une écriture dont l'origine symbolique, quoique altérée, n'en reste pas moins incontestable, comme le chinois. La nature des caractères chinois est entièrement « mythique », ce qui les rapproche des signes égyptiens ; mais cette parenté est plus factice que réelle, parce que, — et sur ce point Kircher est très explicite, — les hiéroglyphes sont des symboles, tandis que les caractères chinois expriment des sons. (Tome III.)

Ainsi donc, l'idée des hiéroglyphes phonétiques s'est, une fois au moins, présentée au P. Kircher. Il l'a écartée sans même soupçonner ce qu'elle pouvait contenir de vrai, avec un sang-froid admirable. Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Il avait devant lui une tradition presque unanime pour attribuer aux hiéroglyphes une valeur symbolique ; et, cette tradition, il n'a pas eu la force de l'analyser, puis de la combattre[1]. Ce rôle devait appartenir à Champollion.

De la théorie, Kircher passa à la pratique. Nous venons d'exposer les raisons pour lesquelles il voyait des symboles dans l'écriture égyptienne. Il ne s'en tint pas là, et donna des exemples. Il hasarda même des traductions.

Avant d'arriver à ces dernières, disons qu'il divisa les écritures égyptiennes en deux parties : les hiéroglyphes (langue sacrée) et le copte (langue vulgaire)[2].

La présente classification n'a aucun rapport avec celle de Clément d'Alexandrie que Kircher connaissait bien, puisqu'il la cite. S'il n'en a fait aucun cas, c'est, sans conteste, parce qu'il ne soupçonnait point son importance. Excusons-le : les documents hiératiques

1. Kircher, très bien renseigné, parle même des hiéroglyphes mexicains.
2. Tome IV, *in initio*.

ou démotiques n'étaient guère répandus au XVIIe siècle, et les théories de Clément pouvaient passer, à juste droit, pour des énigmes.

Au moment de se lancer dans des traductions de textes, Kircher définit çà et là quelques catégories d'hiéroglyphes, lorsqu'il expose, par exemple, la cosmogonie égyptienne[1].

En se basant sur des théogonies arabes, grecques ou syriaques, il arrive à croire que les Égyptiens connurent quatre mondes, le *mundus idealis*, *genialis*, *sideralis* et *elementarii*. Le *mundus idealis* est représenté par le ☯, et le *mundus genialis* par des figures humaines assises ou debout.

Quand il parle de mathématiques, il s'étend longuement sur les *numeri hierogrammatici*. Par ces termes, il veut désigner certains hiéroglyphes qui ont, d'après lui, une valeur numérique déterminée :

le phénix	= 1.	△	= 3.
2 cailles	= 2.	▭	= 4.

Nous ne nous attarderons pas à critiquer ces enfantillages. Seuls les *numeri kyriologici* méritent vraiment d'être mentionnés : quand on veut exprimer le pluriel d'un objet, on reproduit cet objet à trois reprises. C'est bien là, en effet, la règle du pluriel hiéroglyphique.

Dans une digression de la fin du tome IV, il affirme qu'une plante passant pour guérir les poumons veut dire « poumons », et que la camomille, guérissant les yeux, signifie « œil », etc., etc.

Arrêtons-nous ; car, s'il fallait suivre Kircher dans ses incohérentes rêveries, nous risquerions de remplir ces pages de réflexions encore plus inutiles que monotones. Donnons enfin un exemple de ses traductions :

Soit le texte suivant, emprunté à je ne sais quelle source, et qui se trouve reproduit à la page 455 du tome III :

Il commence d'abord par faire un choix scrupuleux parmi les hiéroglyphes. Les signes numérotés ont seuls une valeur, car les autres peuvent être considérés comme des « ornements ».

Le n° 1, épervier, représente le Soleil.

Le n° 2, qui représente une chouette avec son fouet, est un symbole exprimant l'idée de « chasser le malheur ».

Le n° 3 représente un prêtre en prières devant un temple de dieu.

Le n° 4 offre des difficultés. Il se compose de deux hiéroglyphes qui ont chacun deux parties : une coupe, qui sert de base, puis une espèce de dôme très élevé. Que

1. Tome II, 6e partie.
2. Ce texte semble provenir d'une stèle où les hiéroglyphes étaient en colonnes.

veulent exprimer ces signes? Notre auteur s'empresse de le dire. Les coupes sont des sortes de bassins dans lesquels pénètre l'eau du Nil. Cette eau, qui jaillit ensuite en s'arrondissant en dôme, forme l'extrémité du hiéroglyphe.

Si ces interprétations sont ingénieuses, la traduction générale ne l'est pas moins. La voici :

Un prêtre prie devant le temple de Dieu, pour que le malheur disparaisse (ce malheur est l'inondation du Nil), et que le soleil luise à nouveau.

Nous devinons sans peine, à travers l'obscurité des phrases, l'effort de finesse et de patience que cette explication a coûté à Kircher. Vers la fin de ce pénible travail, il pousse un soupir de soulagement et de contentement qu'il lui est impossible de dissimuler, et nous sommes pris pour lui d'une pitié sympathique, semblable à celle que nous aurions pour un Don Quichotte de la science. Il a soin de finir en nous disant que si le texte n'était pas en mauvais état, il donnerait la traduction de la suite (nous ne l'avons pas reproduite, la jugeant inutile), et peut-être même des signes qualifiés d'ornements.

Telle est la méthode de déchiffrement que Kircher mit en honneur. Il l'a employée, sans lassitude, depuis le *Prodromus* jusqu'au *Sphynx mystagona* (1676), en passant par l'*Obeliscus Pamphilus* (1650) et les interprétations (à la fin de l'*Œdipus*) des obélisques érigés par Sixte V. Nous devrions, en historien consciencieux, multiplier les exemples de ces traductions incohérentes et folles. Mais à quoi bon répéter ce que nous avons déjà dit? Ce n'est d'ailleurs qu'une idée générale du Kircher « égyptien » que nous voulons donner. Les détails d'une théorie fausse n'ont d'intérêt que pour les psychologues, qui veulent pénétrer une âme, que pour les moralistes qui désirent tirer une leçon, mais non pour un auteur qui a la vérité comme seul objectif.

IV

LES CONTRADICTEURS DE KIRCHER. — LEIBNIZ. — CONCLUSION

Nous avons fait allusion, dès les premières pages de cette étude, aux contradicteurs de Kircher. Comme il en a eu de grands et d'illustres, nous nous étendrons un peu sur ce sujet.

Malgré de nombreux et puissants admirateurs, Kircher vécut assez pour voir fléchir ses théories sous les coups redoublés d'une critique intraitable. « Bochart et Ludolf, qui cependant, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, ne savait pas le copte, réfutèrent [son] assertion, [que la langue grecque dérive de la langue égyptienne]. Wagenseil analysa l'explication qu'il avait donnée d'une inscription gravée sur le mont Sinaï et prouva la fausseté de cette interprétation. Picques, dans une lettre adressée à Jacquelot, prétend que Kircher ne savait, outre sa langue maternelle, qu'un peu de latin et presque point de grec... L'abbé Renaudot, qui est entré dans des détails fort étendus sur les ouvrages de ce célèbre jésuite, en porte un jugement très sévère, confirmé par Wilkins, Blumberg, Lacroze, Jablonski, l'abbé Barthélemy, Tromler,

Schmidt[1], etc... » Plusieurs de ces savants étant des contemporains, Kircher put les connaître et les contredire. Il le fit, pour son malheur : car le désir ardent de solitude, qui entoura ses derniers jours, provient, à coup sûr, de la tristesse de se sentir vaincu dans un combat qu'il croyait enfin gagné. Il mourut donc désespéré, à peu près certain qu'il n'avait arraché aucun secret à la terre des Rhamsès. Vraiment, pour sa ténacité et son labeur opiniâtres, il méritait une mort plus douce.

Si les noms de ses adversaires sont aujourd'hui encore plus oubliés que le sien, ne croyons pas que ses travaux n'occupèrent seulement que des esprits médiocres ou pointilleux. Grâce à Kircher, nous possédons quelques observations philologiques de Leibniz, vraiment dignes d'être rappelées.

On ne se doute peut-être pas assez de l'universalité géniale de ce grand homme. Si son nom éveille aussitôt le souvenir des « monades », de « l'harmonie préétablie », du « calcul infinitésimal » et d'autres théories à juste titre immortelles, beaucoup ignorent que Leibniz se retourna vers quelques-uns des problèmes les plus ardus de la linguistique. A vrai dire, il n'écrivit que des lettres sur ce sujet et non de traité spécial. Félicitons-le de cette idée : car, quoique en latin, ces lettres sont d'une aisance charmante, et, par leur allure même, d'une lecture très facile.

Il échangea avec le P. Bonjour, qui lui avait promis le Pentateuque samaritain, quelques lettres dans lesquelles il se trouve amené à dire son opinion sur Kircher. Dans l'une[2], il déclare ses traductions d'arabe fausses, et absurde sa théorie de la parenté du grec et de l'égyptien. Dans une autre[3], il s'attaque à la personne même de notre auteur, et raconte, non sans une légère pointe de méchanceté, qu'il découvrit des caractères arabes, syriaques, etc., dans une tablette venue de Vienne ; or, un certain Holstein prouva, sans réplique, que c'étaient là des lettres grecques déformées[4].

Une autre fois[5], il critique vivement, mais sans grande logique, une des rares théories de Kircher, qui reste encore debout : celle qui veut que le copte dérive du vieil égyptien. A vrai dire, son argument n'est pas très fort. « Statuo autem, dit-il, linguam armeniam, quæ hodie vocatur, eamdem esse veterem ægyptiacam, tempore Pharaonum et Moysis... usurpatam. » Ce n'est là qu'une affirmation sans preuve, mais Leibniz semble y tenir ; car il la reproduit dans une lettre du 30 avril 1694, où il nous dit avoir enfin découvert le secret des hiéroglyphes.

Comme leurs pères les Égyptiens, les Arméniens usaient d'un système d'écriture hiéroglyphique, et exprimaient en particulier les lettres majuscules par la figure d'un homme ou d'un animal. Or (« malgré l'injure du temps et les altérations de Kircher »), Leibniz a reconnu les mêmes signes sur les obélisques qu'il a pu étudier. Ces signes ne

1. QUATREMÈRE, *Recherches*, p. 53.
2. Édition DUTENS, Genève, 1768, tome VI, p. 166, Francfort, avril 1700.
3. Édition DUTENS, Genève, 1768 tome VI, p. 296.
4. Tromler raconte une histoire du même genre. André Muller, gouverneur de Berlin, aurait présenté à Kircher des caractères factices, que celui-ci aurait qualifiés d'égyptiens (*Specimen bibliothecæ copto-jacobitæ*, p. 221).
5. Édition DUTENS, tome VI, 2e partie, p. 132 et 134 (30 avril 1694).

sont pas des symboles, mais des lettres[1]. Ainsi, il a lu dans Kircher[2] qu'un homme debout et entouré de bandelettes, portant le bras gauche tout droit, exprimait l'idée de « munificence ». C'est là une grave erreur, car ce signe est la lettre U. De plus, les obélisques rapportent des récits de victoires, et non des mystères théologiques. Kircher s'est trompé, parce qu'il croyait identique la nature des langues chinoise et égyptienne. Or, il existe entre elles un véritable abîme : le chinois connaît la flexion verbale, et non l'égyptien. Telle est la véritable explication de l'insuccès manifeste de l'*Œdipus*.

Cet exposé de Leibniz, malgré des assertions vraies, n'est pas encore toute la vérité : il constitue un ensemble d'affirmations sans preuves. Pourtant excusons-le. N'oublions pas qu'il écrit une lettre rapide et se contente d'indiquer à la hâte ses idées sur un sujet qui l'occupait très peu. Ne doutons pas aussi que ses opinions reposaient sur des bases quelconques, sans nul doute erronées et fausses, mais certainement très curieuses, car tout ce qui provient d'un génie de l'envergure de Leibniz est intéressant à étudier et mérite d'être respecté.

Quoi qu'il en soit, nous retiendrons de tout cela un fait important : dès la fin du XVIIe siècle, les savants d'Europe avaient une certaine connaissance de ces fameux hiéroglyphes hétéens[3], sur lesquels s'est exercée, jusqu'à présent, sans grand succès, la patience des érudits. Il me semble bien difficile de ne pas admettre que ce sont eux que Leibniz avait en vue, quand il parle des figures d'hommes et d'animaux, qui servaient d'écriture aux Arméniens de la « préhistoire ». Constatant que les mêmes signes ne se retrouvaient qu'en Égypte, il avait conclu à la parenté des deux peuples. C'était là un raisonnnement juste, mais fragile, que les découvertes modernes devaient ébranler. Félicitons néanmoins le grand philosophe d'avoir entrevu la valeur alphabétique des hiéroglyphes, et le caractère purement « triomphal » de ces obélisques fameux, auxquels on voulait faire dire tant de mystérieuses choses.

Avec Leibniz s'éteignit l'ardeur très réelle que manifesta le XVIIe siècle pour les questions d'archéologie égyptienne : l'échec de Kircher eut pour résultat de calmer l'enthousiasme des orientalistes durant de longues années. Néanmoins, nous trouvons au XVIIIe siècle quelques tentatives de déchiffrement qui méritent d'être étudiées. Nous en retracerons l'histoire afin de bien connaître le milieu où devait vivre et se développer le génie de Champollion.

---

1. Cela n'est point dit d'une façon aussi générale, mais est la conséquence naturelle de ce qui précède et de ce qui suit.

2. Il a soin de nous dire qu'il ne se souvient plus dans quel ouvrage, et qu'il ne répond pas de l'exactitude de son exemple. Il est pourtant juste. Nul doute qu'il ne s'agit du hieroglyphe .

3. On a découvert en Asie Mineure des hiéroglyphes très anciens que l'on a attribués aux Hittites ou Hèteens, peuple complètement disparu à l'époque perse. Voir la petite *Histoire des peuples de l'Orient*, de Maspero, p. 428. Sur les Hétéens, voir surtout Wright, *The Empire of Hittites*, London, 1884.

NOTES ET REMARQUES

PAR

G. JÉQUIER

V. — *Le Lasso et la Bola.*

L'usage du lasso dans l'ancienne Égypte est bien connu, ainsi que le mot qui caractérise ce genre de chasse, . Pour ce qui concerne l'engin analogue, la corde munie de boules, qui va s'enrouler autour d'un des membres de la bête visée, la *bola*, comme on l'appelle en Amérique, son emploi est beaucoup plus problématique. M. Maspero[1] l'avait reconnu dans une figure publiée par Wilkinson[2], et pensait trouver le mot ancien dans , employé dans un texte parlant de chasse à la gazelle. Dans la publication des tombeaux de Beni-Hassan par M. Newberry, on peut voir que, là où Wilkinson avait vu le bout de la corde muni d'une boule, il n'y a pas autre chose qu'une des flèches lancées par l'archer qui suit l'homme à la corde, et qu'ainsi cette corde, qui va s'accrocher aux cornes, est sans doute simplement un lasso[3].

Cet exemple de chasse à la bola étant donc écarté, il reste à en étudier un autre qui ne me paraît guère plus concluant et qui se trouve sur une des parois du tombeau de Khouthotep à Saqqarah[4] : on y voit représentée, au-dessus du sacrifice funéraire, la capture des bœufs qu'on va égorger, en deux scènes parallèles. D'un côté, un homme balance de la main droite le nœud coulant d'un lasso dont il tient l'autre extrémité enroulée dans sa main gauche, et arrive au pas de course derrière les bœufs dont il veut s'emparer; au-dessus court l'inscription . Sur la droite du tableau, un homme tire des deux mains sur une corde qu'il a en outre, pour se donner plus de force, passée autour de son épaule, et dont l'autre extrémité est accrochée à la jambe de derrière d'un taureau qui, se sentant pris, s'arc-boute de son mieux pour résister au choc. Ici la jambe seule est prise et non les cornes, comme c'est en général le cas quand on fait usage du lasso, et c'est ce fait qui pourrait faire croire à l'emploi d'un autre engin, ainsi que le mot dans l'inscription qui, à part cette différence dans le verbe, est absolument semblable à la précédente. Il n'est cependant pas possible de rien affirmer à ce sujet, puisque nous ne distinguons pas le bout de la corde qui peut aussi être un nœud coulant, jeté d'une manière différente de celle employée d'ordinaire. Quant au mot , il est difficile de lui donner un sens plus précis que celui de *lier*, *attacher*, admis généralement[5] ; s'il est parfois appliqué à la capture des bœufs sauvages, il est toujours en rapport avec , et indique simplement une des phases

1. *Proc. of Soc. Bibl. Arch.*, t. XIII, p. 127.
2. *Manners and Customs*, t. II, p. 87 (2e édition).
3. *Beni-Hassan*, t. II, pl. IV, reg. sup. C'est du moins ce que je puis y distinguer ; il est regrettable que cette publication, très soignée à d'autres égards, soit à une échelle tellement petite que tous les détails archéologiques si précieux de ces peintures sont parfois absolument perdus, le plus souvent presque méconnaissables.
4. N. DE G. DAVIES, *Ptahhetep and Akhethetep*, t. II, pl. XXII.
5. BRUGSCH, *Dict.*, p. 1438.

de la chasse, le moment sans doute où l'on serre la corde autour du membre atteint; c'est du moins ainsi que nous le rencontrons dans un des chapitres des textes des pyramides, celui où nous voyons Ounas dévorer les dieux, et dans lequel toutes les péripéties du sacrifice se suivent[1].

Dans les sarcophages du Moyen Empire, on voit souvent, rangé à côté des armes, poignards, arcs, massues, un instrument qui n'est autre que le signe ⲛ et qui est assez bien détaillé pour qu'on puisse y reconnaître une corde avec des boucles pouvant servir de nœuds coulants; je crois y reconnaître un modèle réduit et simplifié du lasso, et il me semble que si la corde à boules avait été employée en Égypte, nous la retrouverions là aussi. Cette preuve négative jointe aux autres, nous pouvons, sinon nier absolument l'existence de ce dernier engin, tout au moins dire que nous ne connaissons aucun exemple probant de son emploi en Égypte.

VI. — *Les bœufs* .

Nous venons de voir des bœufs portant le nom de , capturés au lasso pour le sacrifice; sur un autre tableau de la même tombe[2], nous retrouvons ces animaux rangés parmi le gros bétail qu'on vient présenter au maître, avec les richement ornés de colliers et de couvertures; eux sont nus et amenés en troupe, mais ils tiennent tout de même leur rang parmi le bétail, en opposition aux animaux du désert qui sont représentés sur un autre bas-relief, faisant pendant à celui-ci[3].

Le fait qu'on doit se servir du lasso quand on veut s'en emparer, montre qu'il s'agit de bêtes à demi sauvages, vivant sans doute en liberté dans des pâturages ou de grands enclos. Parfois on les poussait par troupes sur l'aire pour fouler le grain, et c'est une scène de ce genre, toujours dans le même tombeau[4], qui nous montre, en nous donnant la variante , que c'est une espèce assez connue, en général mise en parallèle avec les . L'identité des deux mots et est du reste prouvée d'une manière indiscutable dans certains chapitres des textes des pyramides, où les variantes donnent alternativement l'un ou l'autre[6], quoique la forme soit en somme la plus fréquente.

Nous sommes en présence ici, non sans doute d'une race bovine tout à fait distincte, mais tout au moins d'une catégorie fort nombreuse d'animaux analogues aux bœufs

1. *Ounas*, l. 510. Dans les textes de cette époque, nous trouvons le même mot employé dans bien des cas où on ne peut lui donner que son sens le plus général, par exemple quand il est question de fixer une échelle (*Pépi II*, l. 975).

2. Davies, *Ptahhetep*, t. II, pl. XXI.

3. *Ibid.*, pl. XIX.

4. *Ibid.*, pl. VIII.

5. Cf. L., *D.*, t. II, pl. 4, 14, 22, 24, 49, 50, etc.; à la pl. 60 nous retrouvons le sous la forme plurielle . — Brugsch, *Dict.*, p. 818; *Suppl.*, p. 702. — L'expression (L., *D. Ergänzungsband*, pl. 7) montre que ces bœufs étaient élevés non dans des étables, mais dans les pâturages marécageux en dehors des terrains de culture. — Il faut sans doute considérer comme une troisième variante le mot qui paraît dans les papyrus de Kahoun (éd. Griffith, pl. XVI, XVII).

6. (*Ounas*, l. 424) = (*Téti*, l. 243); (*Ounas*, l. 491) = (*Pépi I*, l. 192), et d'autres encore.

domestiques; comme la racine l'indique, c'étaient des bestiaux destinés spécialement à la boucherie et aux sacrifices, qu'on ne tirait guère de leurs pâturages que pour certains travaux agricoles ou pour les grandes inspections présidées par le propriétaire, jusqu'au moment où on les capturait individuellement pour les amener sous le couteau du boucher.

VII. — *Le signe* .

Les gardiens de ces bœufs à demi sauvages portent souvent un objet dont la nature n'a pas encore été définie jusqu'ici et qui, dans les tableaux de cette époque, ne se trouve jamais auprès de personnages d'une autre classe. C'est comme un long rouleau, dont les deux bouts sont attachés ensemble de manière à former une boucle d'une certaine rigidité, que les bouviers suspendent simplement à leur cou quand ils sont en train de surveiller les bestiaux pendant un travail quelconque (le foulage du grain par exemple), le tenant d'une main pour pouvoir s'en servir dès que le besoin s'en fait sentir. Quand ils accompagnent les troupeaux ou leur font traverser des canaux, ils le portent en sautoir ou parfois le suspendent au bout de leur long bâton[1].

N. DE G. DAVIES, *Ptahhetep*, II, pl. VIII.

Cet objet est coupé à intervalles réguliers de traits transversaux : tel quel, c'est exactement le signe tel qu'il paraît dans les inscriptions de l'Ancien Empire, où il est du reste fort rare[2]. L'amulette de cette forme ne paraît guère que plus tard, au Moyen Empire, à un moment où nous ne retrouvons plus la boucle en question entre les mains des pâtres, mais malgré cela il présente toujours les détails caractéristiques de l'objet tombé, semble-t-il, en désuétude. C'est cependant à cette époque que nous devons nous reporter, si nous voulons nous rendre compte de la destination de cet objet : dans les tombeaux de Bersheh, nous voyons souvent paraître des bouviers qui amènent des taureaux ou les font combattre l'un contre l'autre, et toujours ces hommes portent sur le bras gauche une grande pièce d'étoffe pliée en deux, qu'ils tiennent en avant de manière à se garer des coups de corne; les autres serviteurs n'en portent jamais. Cette coïncidence me porte à croire que l'objet de l'Ancien Empire était de nature analogue et que tout au moins son but était le même : les rayures régulières et les lignes transversales paraissent indiquer une natte semblable à celle que représente le signe , mais très souple et pouvant facilement se rouler. Cette sorte de nattes, nous pouvons en voir la fabrication dans un bas-relief de l'Ancien Empire, dont le sens est

CLARKE-TYLOR. *El-Kab*, pl. V.

J. DE MORGAN, *Dahchour*, II, pl. V.

1. DAVIES, *Ptahhetep*, t. II, pl. VIII, XIV, XVII; DE MORGAN, *Recherches sur les origines*, t. I, p. 175; LEPSIUS. *Denkm.*, II, pl. 105.

2. SETHE, dans *Mahasna and Bet-Khallaf*, p. 21; DAVIES, *Ptahhetep*, t. I, pl. XVI, n° 353; PETRIE, *History of Egypt*, t. I, p. 106. — Les oreillettes qui ornent ce signe à une époque postérieure ont pour origine l'amplification des petits liens à la partie la plus large; ce développement inutile montre bien que l'objet n'était plus employé à ce moment-là. La stèle publiée dans MARIETTE, *Mastabas*, p. 366, en serait l'exemple le plus ancien, mais il est difficile de tirer des conclusions d'un croquis aussi sommaire.

des plus clairs[1] : les bergers sont aux champs, se reposent ou cuisent leur repas; deux d'entre eux, accroupis l'un en face de l'autre de chaque côté d'un tas de roseaux (?), sont en train de les assembler et ont déjà achevé deux de ces objets qui, roulés et pliés, sont dressés derrière eux. Tels quels, ils sont exactement semblables à ceux que portent les autres bouviers de cette époque et au signe du plus ancien modèle.

Nous pouvons donc admettre que ce signe dérive directement, à l'origine, de la natte dont se servaient les gardiens de bœufs pour se protéger contre les coups de corne de leurs bêtes à demi sauvages, comme aussi pour s'asseoir ou se coucher dehors[2], dans les nuits passées aux champs. Un objet dont on a l'habitude de se servir pour se garder d'un danger toujours imminent est tout indiqué pour devenir le prototype d'une amulette, surtout d'une amulette ayant plus qu'aucune autre le sens de protection. Le fait même que l'objet primitif est tombé en désuétude et a été remplacé très tôt déjà par une couverture sans forme précise, plus pratique en réalité, explique bien les déformations successives du signe , dont les Égyptiens eux-mêmes avaient oublié le sens originel.

Perrot et Chipiez. *Histoire de l'Art*, I, p. 36.

Il faut encore ajouter que cet objet fait, avec la houlette, partie de l'équipement du personnage assis , qui, comme hiéroglyphe, est bien connu dans le sens de « gardien », mais qui, à l'origine, semble signifier plutôt « berger[3] ». La boucle qui est ici représentée très sommairement ne peut être autre chose que notre signe , et son emploi dans ce cas est parfaitement justifié.

VIII. — *Rôle protecteur de l'hippopotame.*

Une catégorie de monuments sur la signification desquels on n'est point encore fixé est celle de ces grands croissants plats en ivoire, qui sont couverts sur une ou parfois sur les deux faces de figurations magiques, et qu'on appelle castagnettes, bâtons magiques, phylactères ou même horoscopes[4]. Maintenant qu'on a réuni en une seule publication tous les exemplaires connus de ces curieux objets[5], l'étude en est considérablement simplifiée, et je voudrais ici aborder deux des côtés de la question.

La matière dans laquelle ils sont sculptés[6] n'a pas encore été identifiée par des naturalistes, mais, à considérer leur forme seule, il est difficile de s'y tromper et d'y voir

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. I, p. 36. — L'inscription doit se traduire « tressage de roseaux » ou « tressage des nattes de roseaux », le sens du mot ou m'étant inconnu.

2. Voir Lepsius, *Denkm.*, *Ergänzungsband*, pl. VII.

3. Voir une série d'exemples de l'Ancien Empire où ce mot est employé dans ce sens dans Maspero, *Études égyptiennes*, t. II, p. 106-108, ainsi que l'étude de M. Gardiner, *Z. Z.*, t. XLII, p. 116-123 ; cf. Erman, *Ägypten*, p. 585. — Une bonne reproduction de ce signe se trouve dans Griffith, *Beni-Hassan*, III, n° 74.

4. Miss Murray, *P. S. B. A.*, t. XXVIII, p. 33-43.

5. Legge, *P. S. B. A.*, t. XXVII, p. 130-152, 297-303 ; t. XXVIII, p. 159-170.

6. Je ne tiendrai pas compte ici de l'exemplaire sur bois d'ébène du Musée du Caire (Daressy, *Textes magiques*, p. 43), qui est l'unique exception dans toute la série.

autre chose que de l'ivoire d'hippopotame : les défenses d'éléphant, étant très allongées, ne pourraient donner des morceaux qui ont parfois la forme d'un demi-cercle complet; de plus, l'éléphant n'existait très probablement plus en Égypte au Moyen Empire, époque à laquelle remontent nos croissants, et l'ivoire était devenu une denrée très rare qu'on n'employait même plus, comme auparavant, pour des objets très soignés, statuettes ou pieds de meubles, à plus forte raison pour des objets qui sont généralement d'une facture assez grossière.

Les grandes canines de l'hippopotame, par contre, correspondent beaucoup mieux à la forme demandée : très incurvées, elles atteignent jusqu'à 0m75 de longueur, et forment en général un demi-cercle complet; elles sont percées longitudinalement par une cavité qui les divise en deux parties, dont une au moins est à peu près plate, et peut ainsi donner, presque sans être retaillée, des instruments comme ceux qui nous occupent. De plus l'hippopotame était alors fort commun dans le pays et on le chassait volontiers.

Si nous passons à un autre ordre d'idées, nous voyons que, parmi les représentations d'animaux plus ou moins étranges qui sont gravées sur ces objets, celui qui paraît le plus souvent, presque sur chaque exemplaire, est l'hippopotame femelle, dressée sur ses pattes de derrière et appuyant celles de devant sur le signe ; il semble qu'il y ait corrélation intime entre la matière même de l'objet et cette figure qui marche en général en tête de la théorie des êtres fantastiques : qu'elle porte comme ici le nom de , variante probable de , ou que nous l'appelions Thouéris ou Apet, la chose importe peu.

De tous temps on a employé comme fétiches ou porte-bonheur des dents ou des griffes d'animaux dangereux. Ici aussi, il s'agit d'un objet ayant des vertus protectrices magiques, dont j'avais déjà indiqué le rôle, d'après un exemplaire trouvé à Licht, étant donnés les mots , gravés au verso[2]; cette hypothèse est pleinement confirmée maintenant, puisque tous ceux de ces ivoires qui portent une inscription insistent sur cette formule. Le nom de donné à la série des animaux et le signe que tient l'hippopotame ne peuvent que corroborer le fait, et nous savons en outre que les Égyptiens considéraient ce monstre, à tort ou à raison, comme l'ennemi du crocodile qu'il saisit à pleine gueule et qu'il étouffe sans rémission, ainsi que nous le montrent quelques tableaux de pêche de l'Ancien Empire[3]; de plus, les représentations de la Stèle Metternich et des monuments analogues nous font toujours voir le même hippopotame assistant à la scène où Horus perce un crocodile de sa lance. Nous pouvons donc, sans trop nous hasarder, dire que ces croissants d'ivoire sont des dents d'hippopotame, destinées à protéger celui pour lequel elles ont été gravées, contre les crocodiles tout spécialement, et que très probablement les autres figures sont là pour le préserver aussi de la morsure d'autres bêtes, les serpents en particulier, rôle qui paraît ici dévolu au dieu Bes. On arrivera peut-être une fois à établir la fonction exacte de chacune de ces

1. *P. S. B. A.*, t. XXVII, p. 302.
2. Gautier-Jéquier, *Fouilles de Licht*, p. 59.
3. Voir, entre autres, von Bissing, *Mastaba des Gem-ni-kai*, t. I, pl. XVIII.

représentations, mais mon but pour le moment est seulement d'insister sur celle de l'hippopotame.

Une question plus difficile à résoudre est celle de l'emploi de ces objets bizarres : étaient-ils destinés aux vivants ou aux morts ? Pour la trancher définitivement, il faudrait en avoir trouvé en place ; c'est ce qui n'est pas le cas, et tout renseignement sur leur origine nous manque[1]. Nous devons donc, pour émettre des hypothèses à ce sujet, nous en tenir à l'étude des figurations. A première vue, certains animaux, comme le sphinx et le taureau à deux têtes, la lionne crachant du feu, les bêtes armées de couteaux, semblent nous reporter à une imagerie analogue à celle du Livre de l'Am-Douat et des compositions similaires, et alors, étant donnée la formule ...., nous aurions affaire à des objets destinés à être placés sous la tête de la momie, comme les hypocéphales à une époque très postérieure[2].

La chose est cependant assez peu probable, du moment que, comme l'a fait remarquer M. Legge[3], aucun des personnages cités n'est qualifié de ; il est par conséquent difficile d'y voir des morts, d'autant plus que l'hippopotame femelle et Bes ne sont en aucun cas des divinités funéraires, mais ont par contre un rôle important à jouer au moment des naissances. De plus, tous les individus mentionnés sont, ou bien des enfants, ou bien des femmes, des princesses, peut-être de toutes jeunes filles. Un de ces croissants magiques[4] porte à ce sujet une formule ou tout au moins la fin d'une formule très instructive : « ... pour qu'ils (ne) pénètrent (pas) dans la maison des enfants de... » Cette phrase me porte à croire que, comme plus tard les stèles dites d'Horus sur les crocodiles, ces petits objets n'étaient que des talismans destinés à protéger les enfants contre tous les animaux nuisibles, en particulier les crocodiles et les serpents. Comme ils ne portent aucun trou par où on pourrait les suspendre ou les coudre aux vêtements[5], que jamais sur les monuments nous ne voyons qui que ce soit porter à la main un objet semblable, trop fragile du reste pour pouvoir être confié à un petit enfant, il est des plus probable qu'on se bornait à les déposer auprès de leur couchette pendant la nuit, au moment où ils avaient le plus besoin d'être protégés, et que le charme souverain de l'amulette était suffisant pour écarter d'eux tout être nuisible[6].

IX. — *Origine du dieu Tanen.*

Les dieux autochtones de l'Égypte se sont, déjà à une époque très ancienne, fondus avec ceux qu'amenaient les envahisseurs étrangers, à moins qu'on ne les ait laissé

1. M. Quibell en a cependant trouvé quelques-uns dans une boite avec des fragments de papyrus, mais dans ce cas-ci, ce renseignement ne nous apprend pas grand'chose (Quibell, *Ramesseum*, p. 3).

2. Les représentations qui ornent les hypocéphales sont du reste absolument différentes de celles des objets dont nous nous occupons, et paraissent se rattacher au mythe solaire exclusivement.

3. *P. S. B. A.*, t. XXVII, p. 151, note 33.

4. N° 48, *P. S. B. A.*, t. XXVII, p. 302.

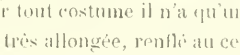
5. Le seul qui soit percé est celui de Lâcht ; il n'y a pas lieu de tenir compte de cette unique exception, me semble-t-il.

6. Au tombeau de Rekhmara (éd. Newberry, pl. XXII), parmi les objets qu'il dit avoir faits pour Thoutmès III, on voit sous un lit trois de ces bâtons courbés, aisément reconnaissables aux têtes de lion et de chacal qui en ornent les extrémités. Ces instruments, faits pour le roi vivant, n'ont aucun caractère funéraire, et, en plus de cela, cette représentation nous montre qu'on en faisait encore usage au commencement du Nouvel Empire, ce qui n'était pas connu jusqu'ici.

subsister en leur imposant un parèdre appartenant à la nouvelle race, comme quand on mit à côté de Sebek, au Fayoum et à Ombos, un Horus qui du reste ne parvint jamais à prendre la première place. D'autres enfin, comme c'est le cas pour Neit, paraissent avoir été peu à peu refoulés hors de leur patrie primitive avec les peuplades dites libyennes, pour ne revenir que plus tard s'installer sur un tout autre point de l'Égypte[1].

Pour arriver à nous rendre compte de l'origine de tous ces dieux, certains détails peuvent nous être d'une grande utilité, et je voudrais ici insister sur les particularités du costume, car les vêtements et les insignes des dieux sont peut-être ce qui, dans tous les pays, se conserve le plus longtemps, et, dans l'Égypte même, ils n'ont pour ainsi dire pas varié, de l'Ancien Empire à l'époque romaine.

C'est à sa coiffure qu'on reconnaît Tanen[2] : seul, je crois, de tous les dieux égyptiens, il porte sur une tête humaine deux plumes d'autruche adossées et ornées d'un petit disque solaire, supportées ou non par de longues cornes de bélier. Sebek, qui est, à n'en pas douter, un dieu bien indigène, porte exactement le même insigne sur sa tête de crocodile[3], et ce fait, rapproché de celui que sous le Nouvel Empire les guerriers libyens plantaient dans leur chevelure une ou deux plumes semblables, pourrait nous engager à attribuer à Tanen une origine libyenne. Ces observations ne sont toutefois pas suffisamment concluantes, et nous devrions tout au plus nous borner à les signaler, si un autre fait ne venait les confirmer très à propos.

Au vu de cette coiffure sans doute, M. Daressy a donné à une statue du Caire[4] le nom de Ptah Tanen, et je crois qu'en effet cette attribution est la seule acceptable. Dans la brève inscription gravée sur le socle, le dieu, car c'en est certainement un, ne porte que le nom de , épithète qui rappelle beaucoup celle qui lui est donnée sur certains monuments[5]. Pour tout costume il n'a qu'une ceinture nouée sur le devant et soutenant un objet de forme très allongée, renflé au centre et serré près des extrémités. Cet objet ne peut être autre chose que l'étui phallique en usage en Égypte à la période la plus ancienne, le  que les Libyens seuls conservèrent presque comme un insigne national[6]. Comment admettre que les Égyptiens aient pu donner à un de leurs dieux le costume caractéristique d'un peuple qu'ils considéraient comme vassal, sinon comme ennemi, et qu'ils représentaient volontiers foulé aux pieds par le roi ? Au contraire, la chose s'explique d'elle-même, si nous supposons que Tanen était un dieu purement égyptien, antérieur à l'arrivée des envahisseurs orientaux, et qu'englobé peu à peu par Ptah, il n'a plus conservé que son nom et ses insignes d'autrefois.

X. — *Khontamenti.*

Le dieu des morts d'Abydos était à l'origine, cela a été reconnu par M. Ed. Meyer

1. Voir Jéquier, dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archeolog e orientale*, t. VII.
2. Lanzone, *Dizionario de Mitologia*, p. 1256, pl. CCCI.
3. Lanzone, pl. CCCLIII-CCCLIV.
4. Catalogue général, n° 38968 : Daressy, *Statues de divinités*, p. 25, pl. VI.
5. Par exemple, sur la stèle d'Ibsamboul, Naville, *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. VII, p. 119-138.
6. Naville, *Rec. de Trav.*, t. XXII, p. 68-71.
7. *Zeitschrift*, t. XLI, p. 97. Peut-être pourrions-nous le retrouver encore sur un vase de pierre qui ne

un dieu loup (ou chien) qui portait le nom de . Sa disparition date d'une époque extrêmement reculée, et nous voyons se produire pour lui un phénomène tout à fait particulier, son absorption non par un seul, mais par deux dieux très différents l'un de l'autre, qui se sont partagé ses attributs. C'est probablement lorsque Thinis céda son rang de capitale de l'Égypte et de résidence royale que le fait s'accomplit : le dieu subit le contre-coup de cette déchéance, et les dieux qui commençaient à ce moment à supplanter tous les autres comme dieux des morts, s'installèrent à sa place. Osiris tout d'abord prit possession du nom même de l'ancien dieu qui, légèrement déformé, ne fut plus dès lors qu'une épithète du sien propre : Khontamenti ne rappelle plus que par le son le vieux Khontmen ou Khontmenti ; en même temps Osiris s'appropria le titre de maître d'Abydos.

C'est le même titre de (ou ou) qui est porté par une autre divinité, Apouaïtou, le dieu loup, qui s'implanta à Abydos d'autant plus facilement qu'il n'avait qu'à revêtir la dépouille matérielle du vieux dieu déjà privé de son nom, dépouille qui correspondait exactement à celle d'Apouaïtou lui-même. Il s'installe donc lui aussi définitivement sur place et devient l'Apouaïtou du pays méridional, ne différant guère de son prototype de Siout que parce qu'il est représenté le plus souvent couché et non debout sur son perchoir[1].

Le dieu primitif s'est-il absolument fondu dans ses deux successeurs, Osiris et Apouaïtou, ou bien pouvons-nous trouver encore sa trace dans des monuments postérieurs aux dynasties thinites? Il est assez difficile de le dire pour le moment, à moins de faire, dans ce seul but, une revue complète de tous les textes religieux. Je voudrais cependant attirer l'attention sur un passage du Livre des Pyramides où nous voyons un dieu nommé jouer le rôle de guide du mort[2] ; le même se retrouve ailleurs, et avec la variante [3]. Serait-ce vraiment l'ancien dieu d'Abydos qui se présenterait ici à nous sous sa forme de dieu loup (ou chien), dans un rôle très analogue à celui d'Apouaïtou ? Cela nous ferait mieux comprendre l'absorption de l'un par l'autre, mais il convient de n'être pas trop affirmatif dans un cas aussi peu précis.

Pour les périodes plus modernes, je ne vois guère qu'un fragment de statuette, trouvé et publié par Wilkinson[4], qui nous présente un homme accroupi dans la posture habituelle entre les pattes de devant et sous la tête d'un animal couché derrière lui. Les lambeaux de l'inscription ne nous donnent pas grand'chose de plus que les signes , nom qui ne peut guère être qu'une variante du dieu en question. Si ce petit monument existe encore, on pourrait peut-être déchiffrer quelques signes de plus ; tout ce qu'on peut dire d'après le croquis publié, c'est qu'il s'agit non d'un chacal

---

porte que l'animal sur son perchoir Petrie, *Royal Tombs*, t. II, pl. VIII *a*), sur un fragment de plaquette de Den (*ibid.*, t. I, pl. XIV), ou encore sur la stèle de Sabef, parmi les titres du défunt (*ibid.*, t. I, pl. XXX)

1. Voir, par exemple, Mariette, *Abydos*, t. II, p. 22, 25, 46, 49, 59 ; Petrie, *Abydos*, t. II, p. 25, 29.

2. *Téti*, l. 288.

3. *Téti*, l. 241 = *Ounas*, l. 422. Au ch. LXVII du *Livre des Morts*, le *Pap. de Nou* (l. 4., éd. Budge, pl. 29) donne un dieu (var. Naville, *Todtenbuch*, II, p. 143) qui est peut-être le même.

4. *Manners and Customs*, t. IV, pl. 13 (3e édition).

ni d'un loup, mais bien certainement d'un chien, d'un dieu chien prenant son fidèle adorateur sous sa protection immédiate[1].

Quant à Osiris Khontamenti lui-même, la seule trace qui reste de son origine canine est le fait que sur la châsse divine, représentée dans le temple de Sêti Ier à Abydos, aussi bien que sur sa barque[2], nous voyons deux chiens couchés, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière du petit naos, dans la pose habituelle à Anubis, regardant vers le symbole divin dressé entre eux deux. Aucune des autres barques ou châsses figurées dans le même temple n'est accompagnée de chiens, loups ou chacals, et cette circonstance mérite d'être signalée, quoiqu'elle puisse n'être que fortuite.

XI. — *Le roi* [ ].

J'ai cherché dans une précédente note à ranger le roi [ ] dans la catégorie des Zoser que nous connaissons et qui paraissaient jusqu'ici être au nombre de trois. Il semblerait cependant qu'il ait pu y avoir plus de rois de ce nom, car nous avons sur un monument du Musée du Caire un cartouche qui ne correspond ni à l'un ni à l'autre des noms hiéroglyphiques connus, pas plus qu'à leurs transcriptions grecques. C'est un fragment de bas-relief provenant de Saqqarah, de la tombe de [ ] (époque ramesside)[3] : sur la gauche, le dieu Ra Harmatchis est accroupi, suivi d'un autre dieu couronné du pschent, presque complètement disparu; on voit encore les traces d'une troisième divinité. Devant eux sont agenouillés trois rois, l'uræus au front, faisant un geste d'adoration de la main gauche et tenant de l'autre le [ ]. Les cartouches placés à côté de ces rois sont [ ] : les deux derniers sont bien connus, mais, quant au premier, il semble bien, d'après les premiers signes du nom, devoir être rangé dans la IIIe dynastie, avec les autres Zoser; je ne puis cependant me hasarder à le classer, surtout étant donné que le monument où il est nommé est très postérieur.

LES CONSTRUCTIONS RURALES DE LA CHALDÉE ET DE L'ASSYRIE

PAR

MAX RINGELMANN

Professeur à l'Institut National Agronomique

§ 5. — ANNEXES DES HABITATIONS HUMAINES; CUISINES; FOURS; LIEUX D'AISANCES.

Place a trouvé les cuisines et boulangeries dans les dépendances de Khorsabad; nous sommes surpris qu'il les indique comme devant desservir tout le palais, le sérail

1. Au Musée du Caire, une statue d'époque ramesside, trouvée dans la cachette de Karnak, représente un prêtre qui porte sur l'épaule droite le titre [ ]. Faut-il y voir le dieu Khontamenti ? Je n'oserais le dire d'une manière certaine.

2. GAUTHIER, *Temple of the kings*, pl. II et III.

3. Entrée 33258 (Saqqarah, 1898-99, n° Loret 200). Calcaire, longueur 0m68, largeur 0m22. (Renseignement fourni par M. Legrain.)

et le harem : cela est inadmissible, ne serait-ce que par leur position qui eût entraîné un long transport des aliments, incompatible avec la surveillance étroite due à la crainte des empoisonnements qui occupe une place si importante dans la vie orientale. Les cuisines qu'il nous décrit, communiquant presque directement avec la cour des écuries (XX, fig. 53), ne pouvaient servir qu'à préparer les aliments de la nombreuse domesticité des dépendances du palais. Les chambres 153, 154 et 155 (fig. 53) ouvrent sur la cour XVII, qui, par la pièce 152, débouche sur le couloir (150-151) desservant également la cour XX. « Les pièces (153-154-155), dit Place[1], contenaient un grand nombre de jarres en argile. Ces vases étaient placés à un mètre au-dessus du sol, à moitié enfoncés dans une construction en terre battue; ils contenaient des cendres et du charbon..... Les jarres avaient servi à préparer les aliments et à cuire le pain..... Tout le pain consommé dans la vallée du Tigre n'est autre chose qu'une pâte assez mal pétrie et sans levain. Les femmes qui la préparent (actuellement) se contentent de mélanger la farine avec de l'eau et du sel : elles découpent la pâte en galettes rondes, ayant l'épaisseur d'un travers de doigt, et dont le diamètre ne dépasse guère la longueur de la main. Ces galettes sont ensuite appliquées sur la paroi intérieure d'un vase en terre fortement chauffé à l'aide de broussailles; quelquefois même, dans le désert, avec du fumier de chameau : en quelques instants, ce prétendu pain est cuit.

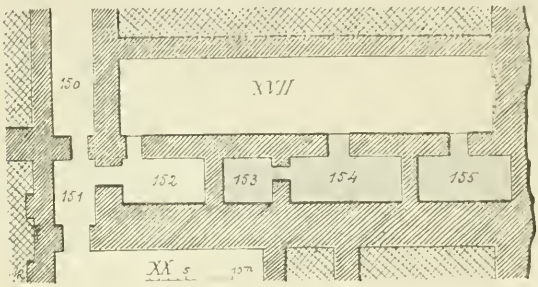


Fig. 53. — Plan des cuisines de Khorsabad (d'après V. Place).

Pour empêcher les jarres de se rompre sous l'action du feu, on les enfonce à moitié dans la terre, comme nous les avons vues dans nos excavations. L'emploi de ce moyen est d'ailleurs des plus faciles; souvent de pauvres Arabes, ne pouvant se procurer des vases complets, se contentent d'un fragment de poterie qu'ils enterrent dans le sol, et leur pâte n'en est ni mieux ni plus mal cuite que dans des jarres entières . . . Les singuliers fours de la boulangerie du palais de Khorsabad ont, pour ainsi dire, servi de modèles à ceux qu'emploient encore les habitants de ces contrées. »

La description précédente n'est pas bien nette : si l'on faisait le feu (de broussailles et d'excréments de chameaux) dans les jarres (qui contenaient des cendres), les galettes à cuire devaient être appliquées à l'extérieur; d'un autre côté, en brûlant le combustible dans les jarres à moitié enterrées, il fallait les tenir inclinées pour faciliter la rentrée de l'air indispensable à la combustion, de sorte que nous pouvons tenter de reconstituer, d'après le texte, le four assyrien, comme l'indique la figure 54; la jarre A est couchée et à moitié enfoncée dans le massif *m* en terre, d'un mètre de hauteur environ pour faci-

1. V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 99. Malheureusement pour nous, Place ne donne aucun dessin relatif à sa description.

liter les manutentions; le combustible F est brûlé à l'intérieur où l'air pénètre suivant la flèche *a*, alors que les produits de la combustion s'échappent en *f*, en chauffant la partie supérieure G de la jarre. Quant au mode d'emploi, deux procédés ont pu être suivis : l'un consistant à entretenir le feu F pendant la cuisson, les galettes étant appliquées en *g* sur la paroi extérieure; dans l'autre, la jarre a pu être utilisée comme un véritable *four*, c'est-à-dire qu'après avoir bien chauffé les parois, on retirait le combustible et les cendres, puis on enfournait les matières à cuire et on fermait l'orifice de la jarre. Étant donné le genre de pain (ou galettes) fabriqué, le premier procédé a dû être suivi, le second ayant pu être réservé pour certains aliments. Faisons remarquer que la coupe transversale *y'* (fig. 54), passant par le plan *y*, nous donne un four, tel que nous l'entendons aujourd'hui, et dont nous retrouverons le principe appliqué par d'autres populations qui ont emprunté beaucoup à la civilisation assyrienne.

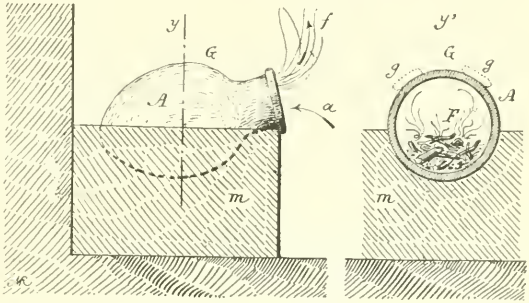


Fig. 54. — Four assyrien (essai de restauration).

Dans ses fouilles de Khorsabad, V. Place[1] a retrouvé les lieux d'aisances 135 et 136 (fig. 55) contenant une grande pierre *a* de $0^m 92 \times 0^m 92$ et de $0^m 32$ d'épaisseur, percée d'un trou rond de $0^m 10$ de diamètre, posée à terre au niveau du sol : au-dessous est une conduite verticale de $1^m 55$ de hauteur, formée de briques posées à plat, laissant entre elles une cheminée carrée de $0^m 28$ de côté, aboutissant à un canal *g* voûté en briques. Malheureusement, Place n'insiste presque pas sur ces constructions indispensables; cependant il aurait dû être surpris de ne trouver que trois[2] de ces *loca stercoraria* dans l'ensemble d'un palais comme celui de Khorsabad qui abritait une si nombreuse population : on a dû certainement faire usage de tinettes portatives assurant le service dans les diverses parties de l'agglomération, car trois seuls lieux d'aisances n'auraient jamais pu suffire, même en étant utilisés, presque sans arrêt, vingt-quatre heures par jour.

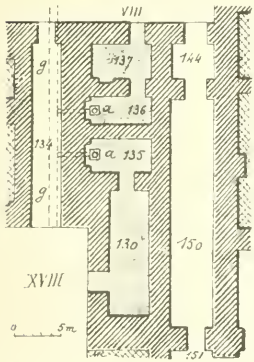


Fig. 55. — Plan des lieux d'aisances de Khorsabad (d'après V. Place).

1. V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 270.
2. Un pour le sérail, un pour le harem et un pour les dépendances.

§ 6. — Les maisons simples; les habitations complètes. — Le sérail, le harem, le khan et le trésor.

D'après les différents documents, on peut tenter de reconstituer quelques types de constructions rurales.

Les plus simples maisons devaient être très analogues aux tentes des Hébreux que le cantique de Deborah représente comme divisées en trois compartiments : l'entrée A (fig. 56) était destinée aux nouveau-nés des animaux (brebis et ânes); le compartiment central B était occupé par les hommes et les garçons, celui du fond C étant destiné aux femmes et aux filles.

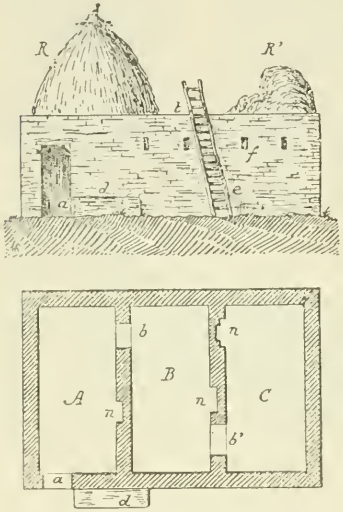


Fig. 56. — Élévation et plan d'une construction rurale (essai de restauration).

L'entrée principale *a* (fig. 56) de toutes les constructions, toujours figurée à une des extrémités de l'édifice, est orientée généralement au sud-est; enfin, le constructeur ne place jamais l'axe de plusieurs portes de communication *b*, *b'* sur la même ligne, afin que d'une pièce quelconque la vue ne dépasse pas une petite portion de la pièce voisine; nous avons représenté en *n* de ces retraites ou placards qu'on rencontre fréquemment ménagés dans l'épaisseur des murs.

Dans notre plan (fig. 56), la pièce A est éclairée par la porte *a* à côté de laquelle se trouve une banquette *d*; les pièces B et C sont sombres et probablement éclairées par quelques petites ouvertures *f* ménagées près du plafond, ainsi que nous l'avons représenté dans l'élévation de la façade. La terrasse *t*, à laquelle on accède avec une échelle *e*[1], ou par un escalier extérieur, supportait une partie des récoltes RR'; cette pratique est courante dans la Syrie, et nous la retrouverons bien spécifiée dans plusieurs documents relatifs aux Israélites[2].

Nous croyons que ce sont des meules R (fig. 56) qui sont représentées à Koyoundjik (fig. 69), alors qu'on a supposé qu'il s'agissait de coupoles[3]; nous pouvons ajouter que plus tard même, quand l'Assyrie fera partie de l'Empire des Perses, le doute sur l'existence de la coupole sera peut-être encore permis.

Les maisons plus importantes se divisaient en un certain nombre de parties dont chacune était plus ou moins étendue :

1. L'échelle est représentée en nombreux exemplaires comme utilisée par les troupes montant à l'assaut des remparts.
2. *Livre de Josué; Second Livre des Rois.*
3. Si la Chaldée et l'Assyrie avaient employé les coupoles, on en aurait plus que trois représentations sur les nombreux bas-reliefs qui représentent des villes et agglomérations.

1° L'appartement des hommes ou *sérail* (appelé actuellement *sélamlik* dans tout l'Orient); c'est dans le sérail seul qu'on introduit l'étranger avec lequel on est en relation d'affaires; le sérail est l'entrée principale pour le public et il abrite les domestiques mâles.

2° L'appartement des femmes, c'est-à-dire le *harem* ou le *bît-ridonti*. Ordinairement les femmes participaient aux travaux et avaient la même liberté que les hommes. Chez les riches, les femmes étant cachées dans une sorte de forteresse où elles n'ont rien à faire, le harem prend de l'importance; il abrite les femmes en nombre variable suivant la situation du propriétaire, les enfants, les servantes et les eunuques[1]; ces domestiques, assermentés involontairement, gardent les issues tortueuses qui donnent accès dans le logement des femmes complètement dérobé aux regards des étrangers; le harem communique avec un jardin bien clos comme celui d'une prison dont il est, en définitive, l'extension.

Chez les grands propriétaires, le harem soigneusement construit et décoré occupait une vaste étendue, et l'architecte était préoccupé de bien isoler les unes des autres ces rivales, oisives, passionnées, intrigantes, se détestant entre elles au point de trouver tout naturel de commettre des crimes. Les Orientaux de l'antiquité, comme ceux de nos jours, avaient reconnu que si l'homme pouvait vivre facilement avec d'autres représentants de son sexe et de même rang, il n'était pas possible d'exiger la même qualité de la part des femmes.

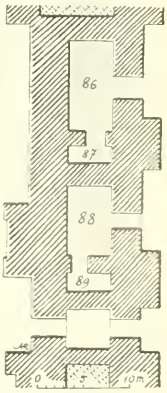


Fig. 57. — Plan partiel du *trésor* de Khorsabad (d'après Place).

3° Le *khan*, constituant les locaux destinés aux différents services; c'est l'équivalent de nos *dépendances* et de nos *communs* (cuisines, boulangeries dont l'examen a été fait précédemment, écuries, remises, logements des serviteurs, etc.).

4° Le *trésor* (appelé aujourd'hui *khazneh*), comprenant les magasins aux provisions et les richesses du propriétaire (d'après V. Scheil[2], le mot *trésor*, employé dans la famille, exprimait ce qui n'était ni jardin, ni champ, ni maison). — Le trésor devait toujours se trouver à côté du harem, cet autre trésor du maître; par cette position, il était ainsi à proximité du lieu où le propriétaire passait la plupart de ses nuits. Dans les logements importants, le trésor était réparti dans plusieurs locaux spécialement affectés à des denrées ou à des objets déterminés : le grain, le vin, l'huile, le fer, etc. Mais chaque pièce 87-89 (fig. 57), plus ou moins grande, n'est en relation qu'avec une chambre (86-88) destinée à son gardien[3].

1. L'Égypte de l'antiquité connaissait peu ou n'estimait guère les eunuques et ne les utilisait pas, bien qu'elle eût pu s'en procurer sur les marchés de Babylone.

2. V. Scheil, *La Loi de Hammourabi*, 1904, p. 2.

3. Place croit que les gardiens logeaient dans les réduits 87 et 89; au contraire, nous pensons que les gardiens sont plus à leur place en 86 et en 88 pour surveiller ce qui se trouvait dans leur chambre, et les choses de prix devaient être cachées dans les réduits 87 et 89 qu'il était alors plus difficile d'atteindre.

§ 7. — Logements des animaux. — Écuries. — Étables. — Parcs et abris pour les bœufs, les moutons, les chèvres et les porcs.

Nous avons malheureusement beaucoup moins de documents pour ce qui concerne les logements des animaux. On a retrouvé, dans ces locaux, des anneaux de bronze scellés dans des dalles et auxquels on attachait les chevaux, les dromadaires et les ânes. — Les animaux avaient des mangeoires *m* assez élevées, si on en juge par la figure 58 qui provient de Nimroud; au Musée du Louvre, il y a un bas-relief provenant de Koyoundjik (palais d'Assourbanipal), où nous voyons une halte de la troupe et un cheval (fig. 59) attaché par une longe *a* à un piquet *b* enfoncé en terre devant une sorte de mangeoire *m*, également en terre[1].

Fig. 58. — Écurie (Nimroud).

Fig. 59. — Mangeoire (Koyoundjik, Musée du Louvre).

Nous extrayons ce qui suit de V. Place[2] sur les écuries et remises de Khorsabad : « Les cours XVIII, XIX, XX, XXI, XXII (fig. 60 et 61), avec les pièces disposées alentour, étaient destinées au service des écuries et de leurs accessoires; les indications à l'appui de cette opinion, sans être très nombreuses, sont assez significatives. Sur l'aire de la cour XVIII (fig. 60) existaient plusieurs dalles *a*, profondément scellées au milieu du pavage en briques et terminées par un œil taillé en saillie, où passait un fort anneau de bronze servant à attacher les chevaux (très probablement comme nous le reconstituons dans la figure 62, dans laquelle on voit l'anneau *a*, la pierre *p* et le carrelage en briques *b*). Plusieurs de ces dalles présentaient encore des fragments de cet anneau très rongés par l'oxydation; les autres portaient des traces verdâtres du frottement que les anneaux avaient exercé... Nous en avons trouvé également au milieu des quatre chambres 126, 127, 128 et 129, séparées l'une de l'autre plutôt au moyen de

1. Nous croyons que la pièce *c* tenue par l'homme est un filet qu'on plaçait sur la tête des chevaux pour retenir leur toupet.
2. V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 95.

trois gros piliers *m* que de trois murs. La largeur de leurs ouvertures sur la cour XVIII ne permet pas d'y supposer des portes pour clôture... Peut-être ces quatre pièces étaient-elles destinées à recevoir les chevaux d'un plus grand prix et mis ainsi plus soigneusement à couvert. »

Place croit, à tort à notre avis, que les animaux étaient attachés par le pied, sous prétexte que cela se pratique actuellement en Orient. — Les figures 58 et 59 montrent, au contraire, que les animaux étaient attachés par une longe dont une extrémité semble bien fixée au sol; nous ne pouvons nous empêcher d'établir ainsi un certain rapport avec les habitudes égyptiennes, en nous appuyant sur un dessin de Tell-el-Amarna, que nous avons donné dans une autre Étude (*L'Égypte, Constructions rurales*), en expliquant que si, aujourd'hui, en Orient, les animaux sont attachés par une entrave, on peut supposer que les procédés anciens ont été, en partie, modifiés à la suite des diverses conquêtes des Arabes et des Tartares.

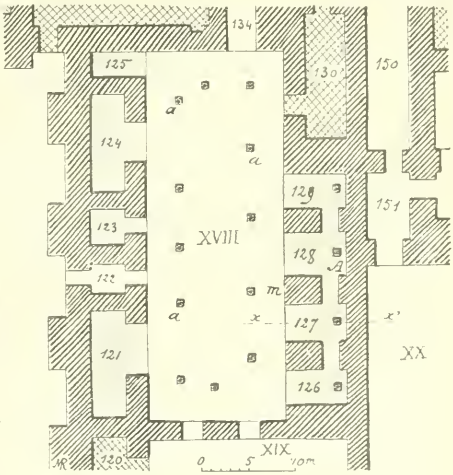


Fig. 60. — Plan des écuries de Khorsabad (d'après V. Place).

V. Place ajoute qu'« on est frappé de la grandeur des cours, surtout si on la rapproche de la petitesse relative de la plupart des pièces (121-123-124-125); cette disposition tient au régime spécial de la vie des chevaux en Orient. L'usage des écuries proprement dites, où les animaux sont enfermés, y est inconnu; sous ce climat, les rigueurs de l'hiver se font peu sentir; les chevaux sont toujours en plein air, et ils doivent une partie de leurs qualités à cette habitude; ils acquièrent ainsi une rusticité, une force de résistance aux intempéries des saisons, qui contribuent à en faire les premiers chevaux du monde... Le pavage en briques des aires des cours n'était point un obstacle; sur aucun bas-relief, on n'a aperçu l'indice des fers aux pieds des chevaux assyriens; la brique ninivite, rendue si dure par la cuisson, n'était donc pas en danger de se briser sous le choc de leurs sabots, et sa rugosité naturelle devait favoriser l'adhérence au sol de la corne nue des animaux, même lancés à une allure rapide. »

« Par contre, les pièces avoisinantes, où logeaient les palefreniers[1], ou bien celles où étaient entassés les fourrages (107 et 109, fig. 63) et les harnais (probablement en 121 ou en 124), ont été maintenues dans des dimensions relativement étroites... Le passage 134, qui va directement de la cour XVIII à l'esplanade VIII (fig. 55), mettait

1. Probablement les chambres 123 et 125, peut-être 121 ou 124 de la figure 60.

en relation cette partie des dépendances (écuries) avec le sérail; les chevaux et les chars pouvaient être ainsi amenés dans la principale cour... (bien que le passage soit un peu étroit; d'un autre côté, nous ne pouvons pas suivre Place, qui admet qu'on donnait (comme de nos jours) l'orge aux chevaux dans des sacs suspendus à leur tête: c'est une supposition que rien ne justifie et qui est contraire aux autres documents indiquant l'emploi de mangeoires, notamment les figures 58 et 59)... Si la première partie (écuries XVIII) avait une communication 134 avec le sérail, la seconde était desservie par un passage plus long et plus large encore, formé des trois sections 144, 150 (fig. 55) et 151 (fig. 61). Ne serions-nous pas admis à regarder cette seconde partie comme destinée d'un côté à remiser les chars, et de l'autre à recevoir les chameaux, les dromadaires et les bêtes de somme que les rois eux-mêmes, sur leurs inscriptions, placent dans les dépendances de leurs palais?... Or, en étudiant le plan, on est porté à les loger dans les chambres profondes et larges débouchant dans la cour XXII, sur le long corridor 156 (qui ne devait pas être couvert), et le passage 117. Là sont, à l'est, les chambres 157, 158, 159, 160 et 116, et au sud, les chambres 112, 113, 111 et 115... Ainsi rangées et formant entre elles un angle droit, on se croirait en présence de vastes cellules méthodiquement distribuées pour faciliter à la fois le service et la surveillance. Quelques-unes ont près de cent mètres de superficie, et pouvaient largement suffire à remiser de nombreux chariots et à loger des troupeaux de dromadaires. »

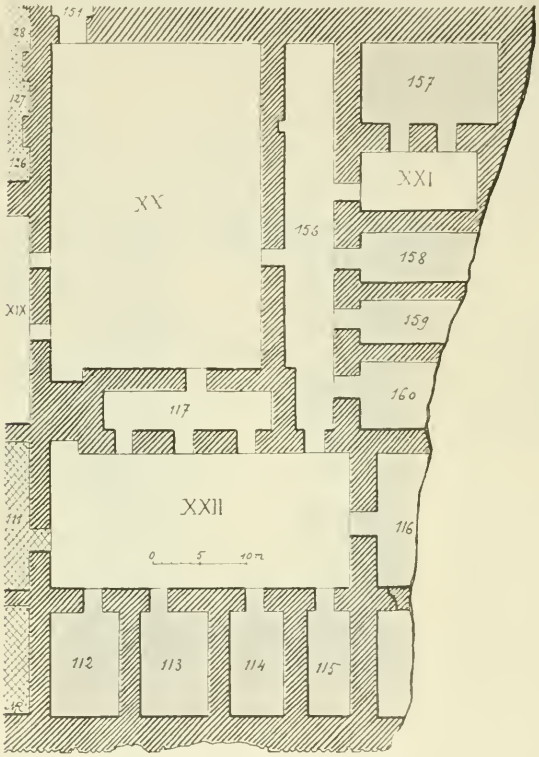


Fig. 61. — Plan des logements aux dromadaires et aux ânes et des remises de Khorsabad (d'après V. Place).

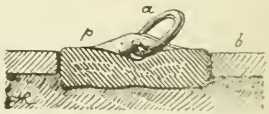


Fig. 62. — Anneau d'attache.

Place, à propos des écuries, semble toujours parler de chambres voûtées pour

abriter les animaux, sans nous spécifier sur quels faits il s'appuie; au contraire, nous serions tentés de croire qu'il y avait (suivant une coupe passant par le plan *xx'* de la figure 60) des toitures légères T (fig. 64), en bois et en roseaux, soutenues par les murs A et les pilastres *m* en briques crues, ces toitures pouvant d'ailleurs supporter, comme isolant, des meules de fourrages ou de paille destinées à l'alimentation et, au besoin, à la litière.

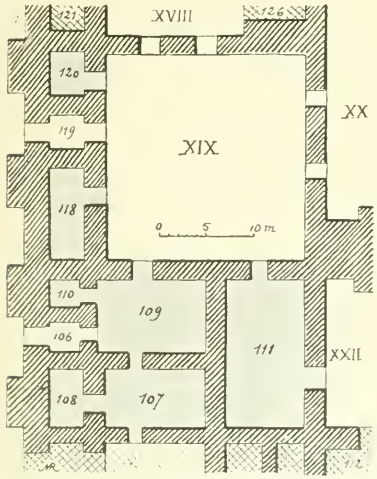


Fig. 63. — Pièces annexes des écuries de Khorsabad (d'après V. Place).

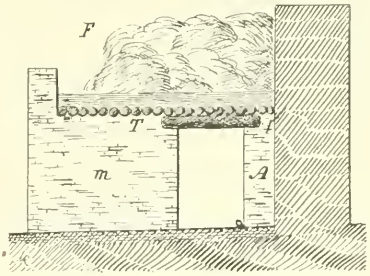


Fig. 64. — Coupe transversale d'une écurie (essai de restauration).

Les inscriptions des cylindres de Goudéa[1] mentionnent fréquemment la *maison des bœufs* (cyl. A, col. XXVIII, lig. 3), les demeures des moutons et des vaches (cyl. B, col. I, lig. 17); les parcs aux brebis et aux vaches (cyl. B, col. IV, lig. 7, 8 et 9); les étables et parcs (cyl. B, col. XV, lig. 5; col. XXII, lig. 17-18). — Le cylindre A (col. XXIX, lig. 7 et 8) parle du *Bad-si-an-na* où demeurent les colombes.

Fig. 65. — Bergerie (intaille chaldéenne).

Dans la loi de Khammourabi[2], il est fait aussi mention des logements aux bœufs et aux moutons : « 266, s'il s'est produit un dégât dans l'étable, par un accident, ou si le lion a tué, le berger se disculpera devant Dieu, et le maître de l'étable supportera la ruine de l'étable. — 267, si le pâtre est en faute, et si dans l'étable il a causé une brèche, le pâtre remettra en bon état et rendra à leur propriétaire le trou de la brèche (réparé), bœufs et moutons. »

Les bœufs, les moutons et les chèvres aux pâturages étaient renfermés la nuit dans des enclos. « La présence des lions[3] et des animaux féroces obligeaient les fellahs à

1. François Thureau-Dangin, *Les Cylindres de Goudéa*, 1905, p. 59, 65, 71, 89 et 99.
2. V. Scheil, *La Loi de Hammourabi*, 1904, p. 52-53.
3. G. Maspero, *Les Origines*, p. 766.

prendre des précautions minutieuses. Ils construisaient des parcs mobiles où leurs bêtes s'abritaient chaque soir, quand les pâturages étaient trop éloignés pour qu'elles pussent réintégrer la bergerie... Quelques monuments de vieux style, cylindres ou tablettes en argile, reproduisent assez grossièrement les scènes de la vie pastorale[1] (fig. 65[2] et fig. 66[3]). L'étable s'ouvre, et de ses portes les chèvres s'échappent en bande aux claquements du fouet : arrivées au pré, elles s'éparpillent et le berger les surveille tout en jouant de la flûte à son chien[4]. Cependant les gens de la ferme préparent consciencieusement le repas du soir; deux personnages, campés de chaque côté du foyer, surveillent la marmite qui bout entre eux, et une boulangère façonne sa pâte en galettes arrondies... »

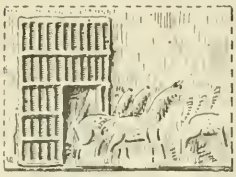


Fig. 66. — Bergerie (intaille chaldéenne).

Les porcs ont dû avoir des abris en roseaux; « les sculpteurs assyriens se sont amusés quelquefois à représenter dans leurs tableaux de longues truies maigres filant parmi les roseaux avec leur innombrable progéniture (fig. 67)[6] ».

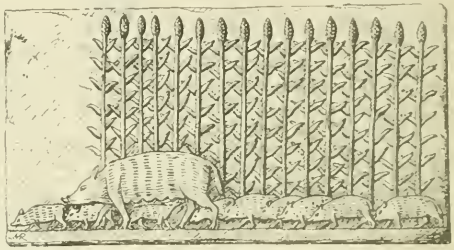


Fig. 67. — La truie et ses petits filant à travers les roseaux (Koyonndjik).

§ 8. — Logements des récoltes et des produits. — Meules de pailles et de fourrages. — Magasins à grains. — Amphores et poteries; celliers. — Auges et cuves.

Nous avons peu d'indications précises relatives aux logements des récoltes (pailles et grains), au sujet desquelles on ne peut faire que des suppositions. Nous avons déjà parlé des pailles, lesquelles, selon plusieurs documents israélites rédigés lors de la Captivité, étaient conservées sur le toit en terrasse des maisons, et si nous faisons une silhouette de la figure 56, nous obtenons le dessin représenté par la figure 68 dans laquelle les parties R et R' sont des récoltes mises en meules, posées sur la terrasse de la maison M.

1. Menant, *Recherches sur la Glyptique orientale*, t. I, p. 205-210.
2. D'après une portion de l'intaille chaldéenne donnée par Lajard, *Introduction à l'histoire du culte public et des mystères de Mithra en Orient et en Occident*, pl. XLI, n° 5; Menant, *Recherches sur la Glyptique orientale*, t. I, p. 205-206.
3. D'après Heuzey-Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, pl. 30 *bis*, n° 13.
4. C'étaient d'énormes chiens; Houghton, *On the Mammalia of the Assyrian Sculptures* (*Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. V, p. 52-62); ces chiens ont été étudiés récemment par le professeur H. Kraemer, de Berne (*Globus*, n° du 18 février 1904).
5. Maspero, *Les Origines*, p. 560.
6. Bas-relief de Koyoundjik; Layard, *The Monuments of Nineveh*.

Nous ne pouvons alors nous empêcher de rapprocher la figure 68 de la figure 69 donnée par Layard, selon un bas-relief de Koyoundjik, où on a voulu absolument y voir des édifices couverts de coupoles dont la section serait tantôt un demi-cercle *a*, tantôt une demi-ellipse *b*, ce qui permit de supposer, dit M. G. Perrot, que les constructeurs ninivites connaissaient déjà plusieurs espèces de dômes. De l'existence des coupoles, Victor Place, d'une façon toute naturelle, a conclu à celle des demi-coupoles construites avec les mêmes matériaux que les voûtes, alors qu'il nous déclare ne pas avoir trouvé de fragment véritablement documentaire dans ses fouilles de Khorsabad.

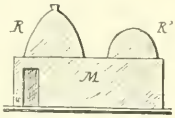


Fig. 68. — Silhouette d'une maison dont la terrasse supporte des récoltes en meules.

Comme nous ne cherchons pas à tout prix des documents architecturaux, des colonnes, des moulures, des ornements, etc., dans les représentations anciennes ou dans les matériaux découverts, nous pouvons encore rapprocher la figure 69 de plusieurs dessins analogues, que nous avons donnés à propos des *Constructions rurales de l'Égypte*, pour lesquels on est bien certain qu'il s'agit de greniers à grains, qu'indiquent nettement les inscriptions spécifiant, très souvent, la nature et la quantité des grains qui y sont emmagasinés. Pourquoi ces constructions, dont on ne conteste nullement le but dans la vallée du Nil, ne seraient-elles pas admises dans celles du Tigre et de l'Euphrate? Les réserves et les magasins à grains devaient être très importants dans ce pays, grand producteur de céréales[1], et, à notre avis, la figure 69 peut très bien être relative à des magasins à grains *a*, dans lesquels on introduisait la denrée par les ouvertures situées en *n*, la sortie de la marchandise s'effectuant, au fur et à mesure des besoins, par une porte inférieure *s*; ou bien ces magasins *a* sont placés dans une cour limitée par les murs *s*; en arrière des premières constructions *s a n*, l'artiste en a montré d'autres analogues *b n'*, à moins qu'il ait voulu représenter des fourrages ou des pailles mises en meules *b* et protégées des vents par une sorte de couverture ligaturée au sommet *n'*: pour garantir ces meules

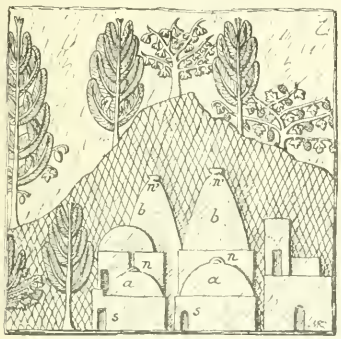


Fig. 69. — Portion d'un bas-relief de Koyoundjik.

1. Nous relevons dans la traduction des *Cylindres de Goudea* (2600), par M. François Thureau-Dangin (p. 59 et 83), cyl. A, col. XXVIII, 5 et 6 : « dans le *Kirmahhu* étaient (entassés) des (grains de) *guq-al* et de *si-gal*... »; cyl. B, col. XI, où Goudea mentionne les améliorations culturales du dieu *Nin-gir-su* (22-23) : « (afin qu'il... les greniers... de Lagash ». — La question de magasinage des grains fait aussi partie de la loi de Khammourabi (2000 ans avant notre ère), où, d'après V. Scheil (*La Loi de Hammourabi*, 1904, p. 21, 22), il est dit : « 120, si un homme a versé, pour emmagasinement, son blé dans la maison d'un autre, et si dans le grenier un déchet s'est produit, soit que le maître de la maison ait ouvert le magasin et ait pris le blé, ou soit qu'il conteste la quantité totale du blé qui a été versée chez lui, le propriétaire du blé poursuivra devant Dieu, et le propriétaire de la maison qui a pris le blé le doublera et le rendra au propriétaire du blé. — 121, si un homme a versé du blé dans la maison d'un autre, il donnera par an, comme loyer du magasin, 5 *qa* de blé par *gour*. » — Khammourabi fit « à Babylone un grenier à blé dont la vue seule réjouissait à jamais le cœur du dieu (Mardouk) » (Maspero, *Les premières Mêlées des peuples*, p. 42).

de fourrages et de pailles contre les pluies, on pouvait même revêtir leur aire latérale d'une mince couche de torchis; dans la figure 69, les magasins semblent adossés à une colline garnie d'arbres et d'arbustes.

Comment construisait-on ces magasins à grains? Très probablement comme en Égypte. On nous chargerait actuellement de faire ce travail avec les matériaux du pays, et suivant le plan rectangulaire adopté dans toutes les constructions de la région, que nous procéderions de la façon suivante : nous ferions élever, aux dimensions voulues, une carcasse en clayonnage, analogue à une tente en nous inspirant de la figure 3, dans laquelle nous avons tenté une restauration, les poteaux et leurs contreliches ne servant que pendant la construction, car, une fois en service, les parois doivent résister à des pressions dirigées de l'intérieur vers l'extérieur; c'est pour ce motif que nous consolideron la carcasse par une épaisseur de pisé ou avec des carreaux de terre crue posés à plat. Le clayonnage sera ensuite garni intérieurement de plusieurs couches successives de mortier de terre mélangée à de la paille hachée. Enfin, avec des matériaux voulus et des ouvriers de métier, nous pourrions nous dispenser de clayonnages en raccordant les murs de long pan du magasin par des voûtes en plein cintre *a* (fig. 69) ou en encorbellement *b*. Dans les deux cas, nous garnirions la clef d'une terrasse étroite *n* ou *n'* formant chemin de service et portant les ouvertures de remplissage; on y accéderait par des échelles ou des escaliers; en perspective, la restauration de ces magasins se présenterait alors comme l'indique la figure 70 dont les lettres sont correspondantes à celles de la figure 69. Il est plus que probable qu'on a dû procéder ainsi dans les pays qui nous occupent et où, comme en Égypte, la dessiccation naturelle des grains rendait leur conservation très facile.

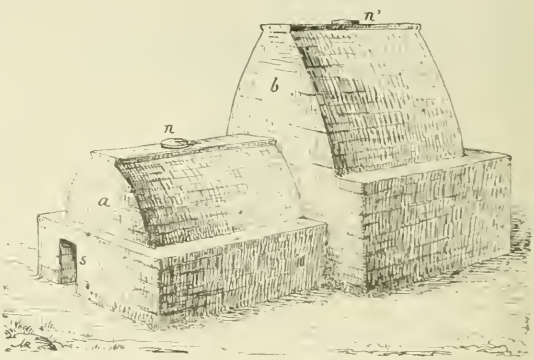


Fig. 70. — Magasins à grains (essai de restauration).

Ce qui précède n'empêche pas qu'on ait pu conserver les grains dans des amphores en terre plus ou moins cuite, comme dans des cavités naturelles ou artificielles, à l'abri des inondations, c'est-à-dire dans de véritables *silos*. La siccité certaine des grains, par suite de la température de l'été, permettait d'ailleurs de se passer de pelletages pour assurer la parfaite conservation de la denrée[1].

Les produits pulvérulents (farine) et les liquides (vin, huile) étaient, comme en Égypte, conservés dans des amphores, dont certaines avaient près de 1m 50 de

1. Voir nos études sur les *Silos à grains*, dans le *Journal d'Agriculture pratique*, 1901, t. II, p. 170, 210 et 310.

de hauteur et 0m 90 de diamètre. Les poteries étaient d'une fabrication courante; mais, d'une façon générale, on constate une certaine infériorité dans l'art de la céramique, comme on peut s'en rendre compte par l'examen des pièces tirées des magasins du palais de Khorsabad[1]; cela surprend de la part d'un peuple qui travaillait si admirablement l'argile et faisait des produits vernissés ou émaillés dont on peut voir de beaux spécimens dans les Musées du Louvre et de Londres.

Dans la couche préhistorique de Suse, contenant des silex taillés, on a trouvé des fragments de poterie qu'on suppose remonter au quatre-vingtième siècle avant notre ère[2]; cette poterie, très analogue aux anciennes pièces de l'Égypte, de la Syrie et de Cypre, prouve que « des liens étroits unissaient, dès la plus haute antiquité, les peuplades de ces divers pays ».

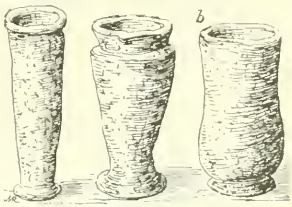


Fig. 71. — Poteries chaldéennes de la première période (British Museum).

Les plus anciennes poteries provenant de la Chaldée n'ont pas été faites au tour (fig. 71, British Museum), et il semble que la terre était mêlée de paille brisée qui disparaissait à la cuisson en laissant son empreinte dans la pièce. Plus tard, on employa le tour à potier et on perfectionna le travail (fig. 72, British Museum; fig. 73); on fit des tuyaux *d* (fig. 74), des amphores *a*, *a'*, qui devaient s'enfoncer en terre, des pots ou des jarres presque cylindriques[3] de 0m 60 de diamètre, des gobelets, des vases, des assiettes, etc. Le tout présente une très grande similitude avec les produits égyptiens.

Fig. 72. — Poteries chaldéennes de la seconde période (British Museum).

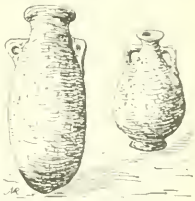


Fig. 73. — Poteries trouvées à Ourou.

Au Musée susien du Louvre, on voit, parmi des poteries classées du XIe au VIIIe siècle avant notre ère, des pièces à bec et à anse dont nous donnons les croquis en *c* et en *d* dans la figure 75.

Place[4] a retrouvé le cellier du palais de Khorsabad, dont nous reproduisons le plan dans la figure 76; « dans ce cellier, dit-il, les jarres étaient installées sur un petit mur *a*, ou plutôt sur un marchepied en pierres et chaux (?), de 0m 21 de hauteur. Bien rarement, les constructions assyriennes ont révélé, comme ici, l'emploi de mortier proprement dit; l'aire même de la chambre, contrairement à ce que nous avons observé dans le monument, est recouverte d'un lit de chaux d'excellente qualité[5]; on avait apporté

1. Voir notre observation à propos des materiaux de construction; il se peut que la composition de l'argile en soit la seule cause.

2. J. de Morgan, *La Délégation en Perse*, 1902, p. 81.

3. Des cercueils étaient confectionnés avec deux jarres cylindriques (*b*, fig. 71) lutées avec du bitume; on a trouvé également des tombes dont les parois étaient en panneaux de terre cuite.

4. V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 102.

5. On voit que Place ne parle pas de sable; ce n'est donc pas un *mortier* tel que nous l'entendons, et la

beaucoup de soins à la construction de cette salle et à l'arrangement des jarres. La forme bizarre des vases avait dicté la construction du petit mur d'appui (dont malheureusement Place ne donne aucun croquis explicatif); au lieu d'avoir un fond plat[1],

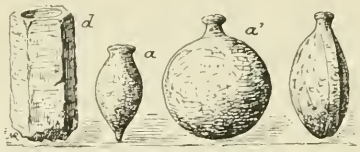


Fig. 74. — Poteries assyriennes (d'après Layard).

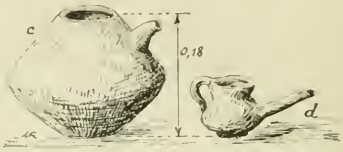


Fig. 75. — Poteries élamites (Musée du Louvre).

donnant la facilité de les poser sur le sol, les vases étaient terminés en une pointe assez aiguë qui ne leur permettait pas de rester en équilibre sans être appuyés[2]; aussi le marchepied en pierres était-il percé de trous, dans lesquels leur pied s'ajustait exactement. La forme pointue, quoique incommode pour les usages journaliers, se retrouve dans les amphores romaines; en Mésopotamie[3], cette forme est restée la même jusqu'à nos jours, en dépit des nombreux emplois auxquels les vases en terre sont consacrés. Pour conserver le vin, l'huile, la farine, les seuls ustensiles usités (actuellement) dans toute la province de Mossoul sont des jarres en argile, pointues par la base; il faut, pour les maintenir debout, des marchepieds percés de trous et semblables à ceux que nous avons découverts dans le Palais. Nous nous servions d'ustensiles du même genre pour approvisionner d'eau les ouvriers, et la forme incommode de la base amenait des chutes continuelles dans les tranchées. J'ai demandé alors au potier d'en fabriquer d'autres qui eussent une forme plus stable; mais il m'a répondu que ce n'était pas l'usage, et qu'on n'avait jamais employé d'autres vases dans le pays. »

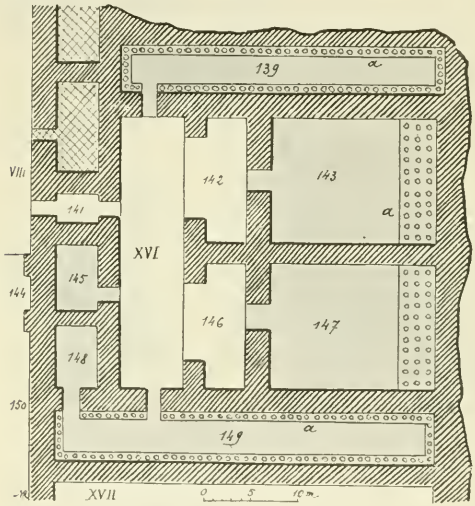


Fig. 76. — Plan du cellier de Khorsabad (d'après V. Place).

chaux a dû surtout être employée en badigeon, pour un motif de propreté et comme antiseptique, afin d'assurer la conservation des produits.

1. Remarquons qu'au point de vue de la cuisson, il est plus difficile de faire des grandes pièces à fond plat présentant un angle fragile que de cuire des pièces sphériques ou coniques; ce n'est que quand l'art de la céramique fut perfectionné qu'on put aborder la fabrication en grand des pièces à fond plat.

2. Nous avons vu le même principe employé chez les Égyptiens, dans notre étude sur les *Constructions rurales de l'Égypte*.

3. Comme en Tunisie, en Algérie, au Maroc, etc.

Le fond des jarres de la chambre 139 (fig. 76) contenait encore de la lie d'un vin vieux de 2.500 ans! Dans les chambres 143 et 147, les jarres étaient plus petites et devaient servir pour l'huile et pour la farine; enfin, les jarres étaient encore plus petites dans la chambre 149. — En 148 et 145, sont les locaux des gardiens; les pièces 143 et 147 sont pourvues d'une sorte de vérandah 142-146, ouvrant sur la cour XVI qui, par le passage 141, communiquait avec la cour VIII du sérail.

Si nous essayons de reconstituer la coupe verticale (fig. 77), nous trouvons le mur *m* de 0m 24 de hauteur, mentionné par Place, percé de trous à bords arrondis pour recevoir la jarre A et lui permettre de prendre la position A', lors de la vidange du récipient; comme il fallait précisément faire *rouler* la jarre de A en A' sur la pièce *m*, il était obligatoire que cette dernière soit résistante: la brique crue ou même cuite n'aurait pas eu assez de durée, ce qui explique l'emploi de pierres.

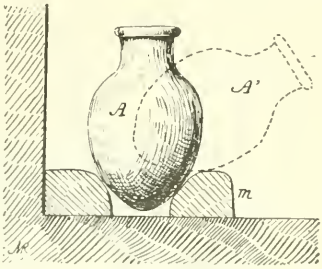


Fig. 77. — Support des jarres dans un cellier (essai de restauration).

On utilisait des auges taillées dans des pierres, dont plusieurs spécimens se trouvent au Musée susien du Louvre : la figure 78 donne le plan d'une grande cuve d'Idadou Chouchinak (vers 2800 avant notre ère), ayant de 1m 20 à 1m 30 de longueur; la figure 79 est la coupe d'un fragment de cuve A, en calcaire, dont la paroi verticale externe est garnie de sculptures; on suppose que cette cuve est de l'époque kassite, c'est-à-dire qu'elle remonterait au XIIe siècle avant notre ère: en *a*, est un rebord intérieur destiné à amortir le clapotis de l'eau; enfin, un petit ex-voto, en bronze, du roi Chilkhak in Chouchinak (vers 1100 avant notre ère), représente une scène avec deux personnages, des autels et deux cuves rectangulaires. Ajoutons que, dans le même Musée, on voit des tuyaux en cuivre, de l'époque élamite, dont certains pouvaient bien servir à l'amenée des eaux.

Fig. 78. — Plan d'une cuve en pierre (Musée du Louvre).

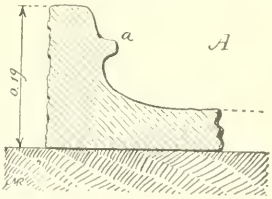


Fig. 79. — Coupe verticale d'une cuve en pierre (Musée du Louvre).

§ 9. — Ensemble des constructions d'une villa rurale: moyennes et grandes exploitations. — Murs de clôtures et Portes.

Nous pouvons tenter maintenant les reconstitutions d'ensemble d'une moyenne et d'une grande exploitation. En *a* (fig. 80) est l'entrée principale et en *b* l'entrée de service; le sérail comprend les pièces A et B; en C est une cour intérieure; en H, le harem ouvrant sur le jardin J; en T, le trésor précédé de la pièce *t* affectée à l'esclave

chargé de sa surveillance. En DD' se trouve le khan, la partie D étant la cuisine et la partie D' les écuries et les étables, dont l'entrée est en *c*, ouvrant sur la cour E dans laquelle est une auge *e*, qu'on remplit d'eau chaque jour pour les besoins des habitants (hommes et animaux).

Dans les petites comme dans les moyennes exploitations, les deux ou trois femmes devaient surveiller les travaux de la maison; elles étaient très occupées et sortaient librement, aussi ne cherchait-on pas à les isoler les unes des autres; elles vivaient pour ainsi dire en commun, n'ayant guère le temps de songer aux intrigues[1] comme les femmes oisives, cachées et prisonnières des riches Chaldéens.

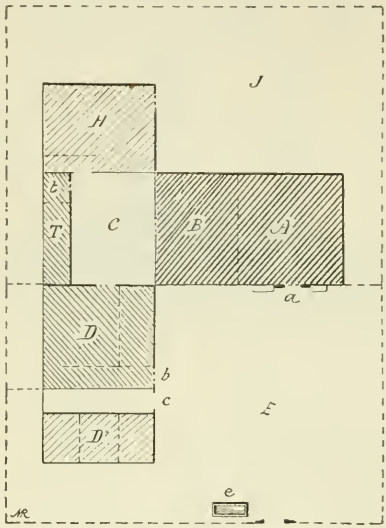


Fig. 80. — Plan des bâtiments d'une moyenne exploitation (essai de restauration).

En dernier lieu, nous pouvons nous risquer de reconstituer les constructions rurales d'un grand domaine, dont voici la légende (fig. 81) :

R, rampe d'accès partant du niveau du sol extérieur *x* pour aboutir à la terrasse *x'*, *x''*, *x'''*, *x''''*; un escalier de service est placé sur le côté *x''*, en face la porte T des magasins.

La porte d'entrée principale A est précédée de l'avant-cour *a*, et la cour C est limitée par les murs *m*; dans le pylône d'entrée A sont les loges des gardiens; en *c'*, *c''* et *c'''*, sont des bassins et abreuvoirs; en B, la grande entrée du sérail donnant dans la pièce principale S de réception; F, cour intérieure qui, par un passage *c*, communique avec la cour K du khan; G, cour d'arrière du sérail limitée par les murs *n n'*.

H, première cour du harem, à laquelle on arrive soit de la terrasse *x''* par le couloir *b*, soit du sérail par le passage *n''*, *f*, soit de la cour du khan par *b'*. Toutes ces entrées se recourbent à angle droit et sont accompagnées d'une petite loge où se tient un surveillant.

Les cours H et *h* sont bordées des dépendances et des logements du personnel.

Le harem est supposé ici pour trois femmes principales, dont une est isolée en H', les deux autres, logées en H'' et en H''', ont leur domicile en communication avec la cour I.

Le logis de chaque femme comprend : une salle d'entrée, une cour intérieure, une chambre à coucher, des locaux pour les serviteurs et des dépendances; dans le harem,

1. Dans le palais du roi Goudéa, à Lagasch (2600 ans avant notre ère), remanié par un de ses successeurs, le harem comprenait : un préau, une demi-douzaine de cellules inégales, une cuisine, un puits et une porte par laquelle la domesticité passait sans être obligée de traverser le logis des hommes.

et ouvrant sur la cour I, se trouve une pièce isolée servant de chambre au seigneur et maître, qui pouvait ainsi facilement remplacer temporairement une de ses favorites par une servante.

En arrière du harem s'étend son jardin J, limité par de hautes murailles *m'*.

Contre le harem, on remarque le trésor et les magasins occupant deux côtés *e*, *e'* de la cour K pourvue d'une entrée T; dans chaque division des bâtiments *e* et *e'*, on a un magasin proprement dit, dans lequel on ne pénètre qu'après avoir passé par le logis de son gardien; en *t*, se trouve la loge du concierge de la porte T.

En K', sont les cuisines du personnel, les boulangeries, les laveries, et le passage *d* communiquant avec les cours E et E' des écuries et des remises, qui possèdent également en D une sortie sur la cour principale C.

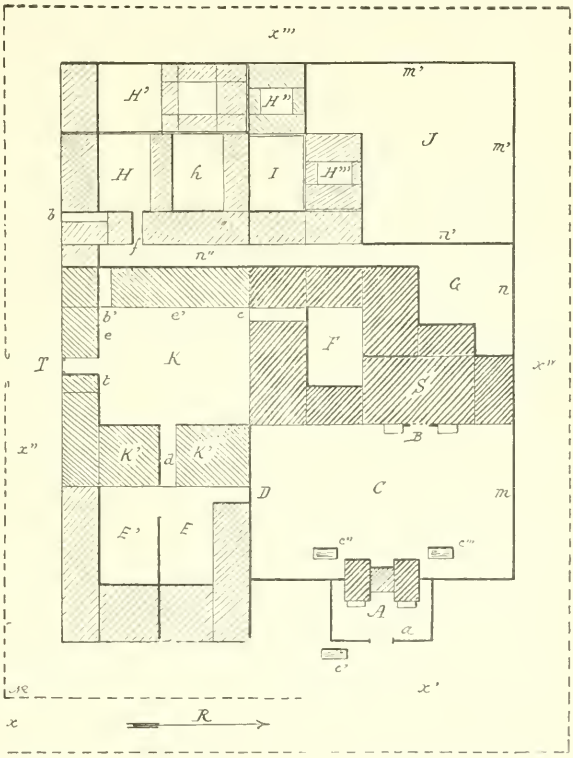


Fig. 81. — Plan des bâtiments d'un grand domaine (essai de restauration).

En nous basant sur les proportions relevées à Khorsabad par Victor Place[1] et en établissant des rapports centésimaux, nous trouvons la répartition suivante des surfaces des différentes parties consacrées à un ensemble de bâtiments représentant une grande exploitation :

1. V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II; à la page 21, on trouve les répartitions suivantes :

Sérail	27.410 m²	Chambres	15.077 m²
Dépendances	23.874 —	Portes (couloirs)	3.048 —
Harem	14.339 —	Cours et chemin de ronde	47.528
Temple	1.560 —	Temple	1.560 —
Total	67.213	Total	67.213

Sérail	43
Harem	21
Dépendances	36
	100

et selon les portions de constructions :

Cours et chemin extérieur	72
Portes et couloirs	5
Chambres	23
	100

Les murs de clôture, en briques crues, avaient leur couronnement rectiligne ou garni de créneaux *c* (fig. 82) établis comme ceux dont nous avons parlé à propos des terrasses (fig. 22). Dans beaucoup de cas, ces murs étaient assez épais pour que leur sommet puisse constituer une sorte de chemin de ronde.

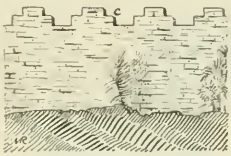


Fig. 82. — Mur de clôture.

Les cours des grands domaines étaient pourvues d'une *Porte* d'entrée, construction massive, comprenant deux sortes de tours prismatiques B et B' (fig. 83) entre lesquelles s'ouvrait le passage voûté A; intérieurement, se trouvaient des chambres *a*, *a'*, destinées aux gardiens; la partie supérieure comprenait également des chambres d'observation *b* et *b'*, situées en dessous des terrasses. Quelquefois un mur de clôture *n*, relativement bas, venait s'appuyer contre les grands murs et formait une sorte d'avant-cour C qui précédait la porte B B' contre laquelle s'adossaient des bancs *d* appelés *divans*.

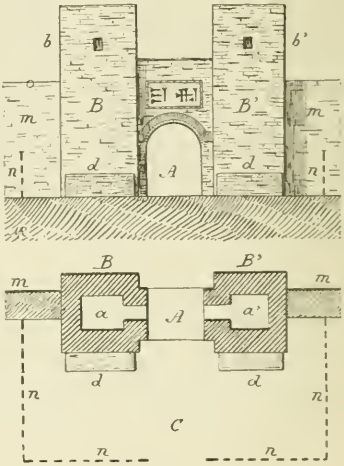


Fig. 83. — Élévation et plan d'une Porte d'entrée.

Ces portes des grands domaines étaient considérées comme des lieux publics accessibles aux premiers venus; elles jouaient un rôle important chez les peuples de l'Orient. Alors que plus tard les Grecs se réuniront à l'*Agora* et les Romains au *Forum*, les Asiatiques se rassemblaient aux *Portes* pour régler leurs affaires, recevoir la justice, etc.; nous retrouvons la même habitude chez les Israélites, et elle a été conservée par toutes les populations musulmanes[1]. D'ailleurs, Babylone ou Bab-Ili voulait dire, littéralement, « la Porte de Dieu » et, plus proprement, « le temple, la demeure de Dieu ».

1. Rappelons qu'actuellement les actes officiels de l'empire Ottoman sont lus à la *Porte* et possèdent la mention : « donné à notre *Sublime Porte* »; les bâtiments de l'Administration turque ont le nom de *Porte* ou de *Porte Ottomane*.

Les portes des villes étaient, les unes, affectées au passage des piétons, les autres, plus simples, destinées aux attelages; ce sont celles de la première catégorie qui avaient leurs pieds-droits occupés par ces énormes taureaux ailés, à cinq jambes, à la tête humaine coiffée de la tiare à deux ou à trois rangs de cornes superposés; lors de la Captivité, l'ensemble de cette décoration impressionnait vivement les Hébreux qui en conservèrent le souvenir dans les *Visions d'Ézéchiel* et dans l'*Apocalypse*. Le Musée du Louvre possède de beaux spécimens de ces taureaux, découverts par V. Place.

§ 10. — Routes et chemins. — Les prétendus jardins suspendus.

L'utilité des routes carrossables, permettant surtout de transporter rapidement l'armée avec son matériel, était connue des Assyriens. Place[1] a déblayé une route à Khorsabad et, sans croquis, nous donne la description suivante de l'ancienne voie assyrienne qui reliait la ville au Tigre : « Cette voie était, du reste, peu remarquable par sa construction. Les pierres, irrégulièrement taillées et de dimension médiocre, sont posées sur un seul rang, avec un bombement presque insensible. Les accotements proprement dits n'existent pas; les pierres de bordure sont seulement d'un échantillon un peu plus fort et sont un peu mieux taillées que celles de la chaussée. Dans les unes et dans les autres, la qualité de la matière est tout à fait inférieure; le calcaire est des plus ordinaires, moins dur même que le dallage habituel (des cours des maisons). Les voies dont Sémiramis parle avec tant d'orgueil, lorsqu'elle énumère celles dont elle a sillonné son empire, étaient sans doute établies avec plus de luxe et de solidité, car ce n'est pas sur des chemins aussi médiocrement construits qu'elle aurait pu traverser les marais et franchir les montagnes. » Malgré Place, nous pensons que la description de la route de Khorsabad au Tigre indique déjà un ouvrage présentant un important perfectionnement sur la piste en terre battue : on avait la notion d'une voie solide, et, suivant le trafic, il suffira de l'améliorer par le choix et la taille des matériaux.

A propos des chemins et du pavage des rues de la ville, le même auteur nous donne (pages 304 et 305) les renseignements suivants : « Les chemins ne se composent que d'un blocage d'une seule couche de moellons juxtaposés, sans bordure et sans accotements. C'est bien l'origine de la voie empierrée, mais encore à l'état rudimentaire. En revanche, ces routes sont remarquables par leur largeur; elles ont douze mètres[2]... Les rues de Khorsabad sont également pavées, mais on ne voit pas de trottoirs. »

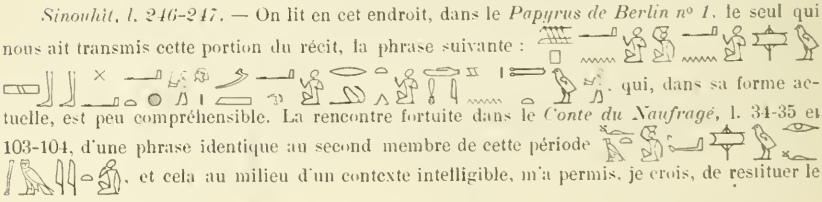
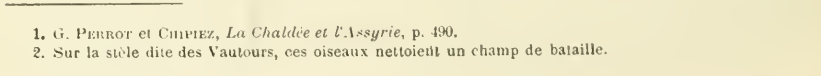
Comme dans les cités actuelles des États-Unis, Babylone avait ses rues tracées suivant deux coordonnées rectangulaires, les unes perpendiculaires à l'Euphrate, les autres parallèles au fleuve; les ingénieurs d'un grand nombre de petites villes du pays ont dû copier ce tracé des voies de la capitale et les grands propriétaires fonciers ont dû adopter le même principe pour les agglomérations voisines de leurs villas, système qui cadrait d'ailleurs très bien avec le plan rectangulaire admis pour toutes les constructions.

1. V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 196.
2. C'est la largeur de nos routes départementales.

Les routes, pavées de simples moellons posés sur le sol, ont dû sillonner le royaume, sinon les Assyriens n'auraient pu faire un si grand emploi de véhicules et de machines militaires. Bien que Place trouve que ces voies soient médiocres, M. Perrot[1] dit qu'« aujourd'hui, pourtant, dans toute la Mésopotamie, on ne trouverait rien qui valût ces chaussées d'autrefois; partout les pieds des bêtes de somme et les roues des chariots enfoncent, suivant les lieux et suivant la saison, soit dans une épaisse couche de poussière, soit dans une boue profonde et tenace. Il en est de même dans les villes; quiconque, dans la saison pluvieuse, a traversé ces cloaques et ces fondrières qu'en Turquie on appelle des rues, n'aura pas de peine à reconnaître que l'outillage de la civilisation assyrienne était très supérieur, du temps de Sargon, à celui dont dispose aujourd'hui la population très clairsemée qui habite de Bagdad à Bassorah ».

Les services de la voirie ont dû être assurés en grande partie par des corbeaux, des vautours[2] et des bandes de chiens errants.

En terminant ce chapitre, nous devons dire un mot des fameux jardins suspendus, connus sous le nom générique de Sémiramis, ou jardins suspendus de Babylone. (On pense qu'il s'agit du palais bâti par Nabuchodonosor, c'est-à-dire bien après l'époque de la légendaire Sémiramis.) Diodore de Sicile dit, d'après ce qu'on lui avait raconté, que le jardin n'était pas l'œuvre de Sémiramis, mais celle d'un roi assyrien postérieur qui le fit construire pour complaire à sa maîtresse originaire de la montagneuse Perside: Diodore décrit avec luxe de détails les étages de terrasses soutenues par des voûtes: « chaque étage, garni d'un dallage en pierres, avait un parquetage de roseaux mêlés de beaucoup de bitume, ensuite une double couche de briques reliées avec du plâtre; cette troisième structure était garantie par une couverture en plomb, afin que l'humidité de la terre apportée ne pénétrât pas dans les profondeurs; sur cette base, on avait accumulé une masse de terre suffisante pour contenir les racines des plus grands arbres ». La construction, si toutefois elle a existé, devait se rapprocher des tours, ou *Zigurrat*, formant une sorte de pyramide qu'on a toujours trouvée pleine, et non voûtée, à étages superposés, en retraite les uns sur les autres; ajoutons que l'existence de ces prétendus jardins suspendus reste trop incertaine et trop conjecturale à M. Perrot pour qu'il leur fasse une place dans ses essais de restauration.

Sinouhit, l. 246-247. — On lit en cet endroit, dans le *Papyrus de Berlin n° 1*, le seul qui nous ait transmis cette portion du récit, la phrase suivante :  , qui, dans sa forme actuelle, est peu compréhensible. La rencontre fortuite dans le *Conte du Naufragé*, l. 34-35 et 103-104, d'une phrase identique au second membre de cette période  , et cela au milieu d'un contexte intelligible, m'a permis, je crois, de restituer le

1. G. Perrot et Chipiez, *La Chaldée et l'Assyrie*, p. 490.
2. Sur la stèle dite des Vautours, ces oiseaux nettoient un champ de bataille.

passage entier. Le Naufragé raconte en effet comment, tandis qu'il était sur mer, « avant qu'il » eût pu aborder, le vent chassant souleva par contre-coup une vague de sept coudées, litt. : « fit » réponse, *à savoir* une vague par lui de sept coudées. » La phrase de Sinouhît marque donc un incident de navigation, ici de navigation sur le Nil, et, comme le sens général empêche ici le pronom d'être sujet, il faut le considérer comme régime et lire « le vent me porta, le vent me chassa », la suppression de la flexion ou dans l'écriture étant admise dans l'écriture de cette époque (cf. PB., l. 25 = PR., l. 49). Il faut en conclure que les autres membres de phrase représentent également des incidents écrits en abrégé, et le du début sera, je crois, pour « je pris la route, » je me mis en route ». Les deux mots et sont plus difficiles à entendre, mais si l'on prend leur sens ordinaire, qui les met en relation le premier avec les provisions solides, le second avec la fabrication de la bière, on jugera qu'ils se rapportent probablement à l'entretien de Sinouhît pendant la durée du voyage; toutefois ils ne sont pas au temps en *ne* comme les mots précédents. L'ensemble signifiera donc : « Je me mis en route et le » vent me poussa, bien approvisionné et muni de bouzà fraîche (litt. : « approvisionner et » fabriquer ») jusqu'à ce que j'arrivasse à la ville de Tataouï. »

G. Maspero.

TEXTES RELIGIEUX

par

Pierre Lacau

XXVII

Sarcophage de . Assouan, XIIe dynastie. Musée du Caire. *Cat. gén.*, 28127. Côté 3, l. 52-75.

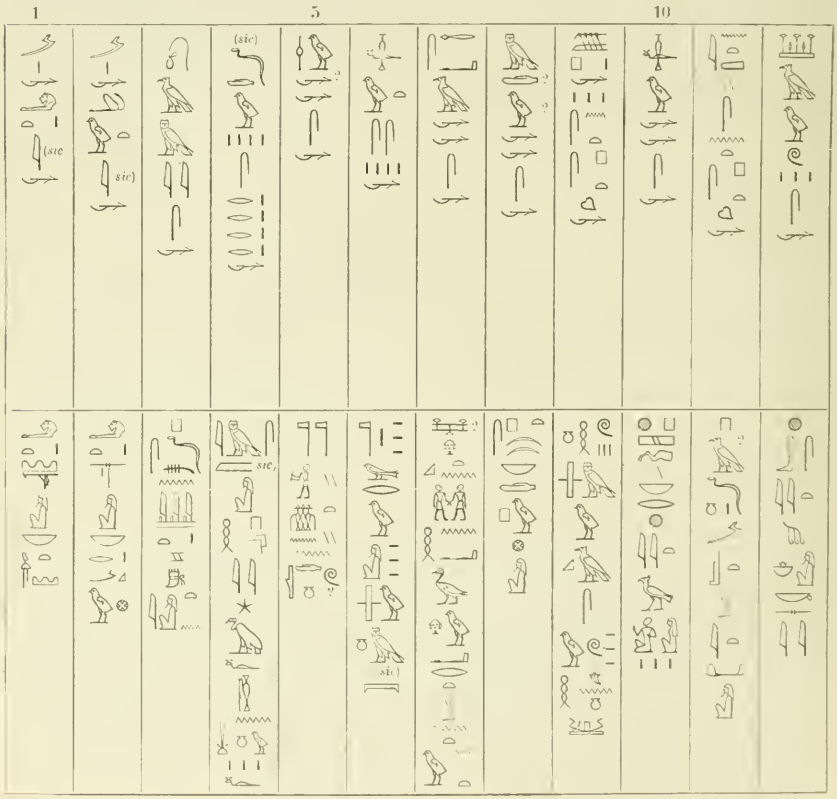
Ce texte rappelle le chapitre xcix du *Livre des Morts*. Mais, dans le *Livre des Morts*, la liste des parties de la barque est beaucoup plus courte (il y en a 19 au lieu de 18), et le but du chapitre est différent. Il doit faire connaître au défunt les noms magiques des parties de la barque. Ici, il s'agit d'identifier ces différentes parties à des dieux. C'est ainsi que, dans le chapitre xlii, les membres du corps humain sont identifiés à des divinités.

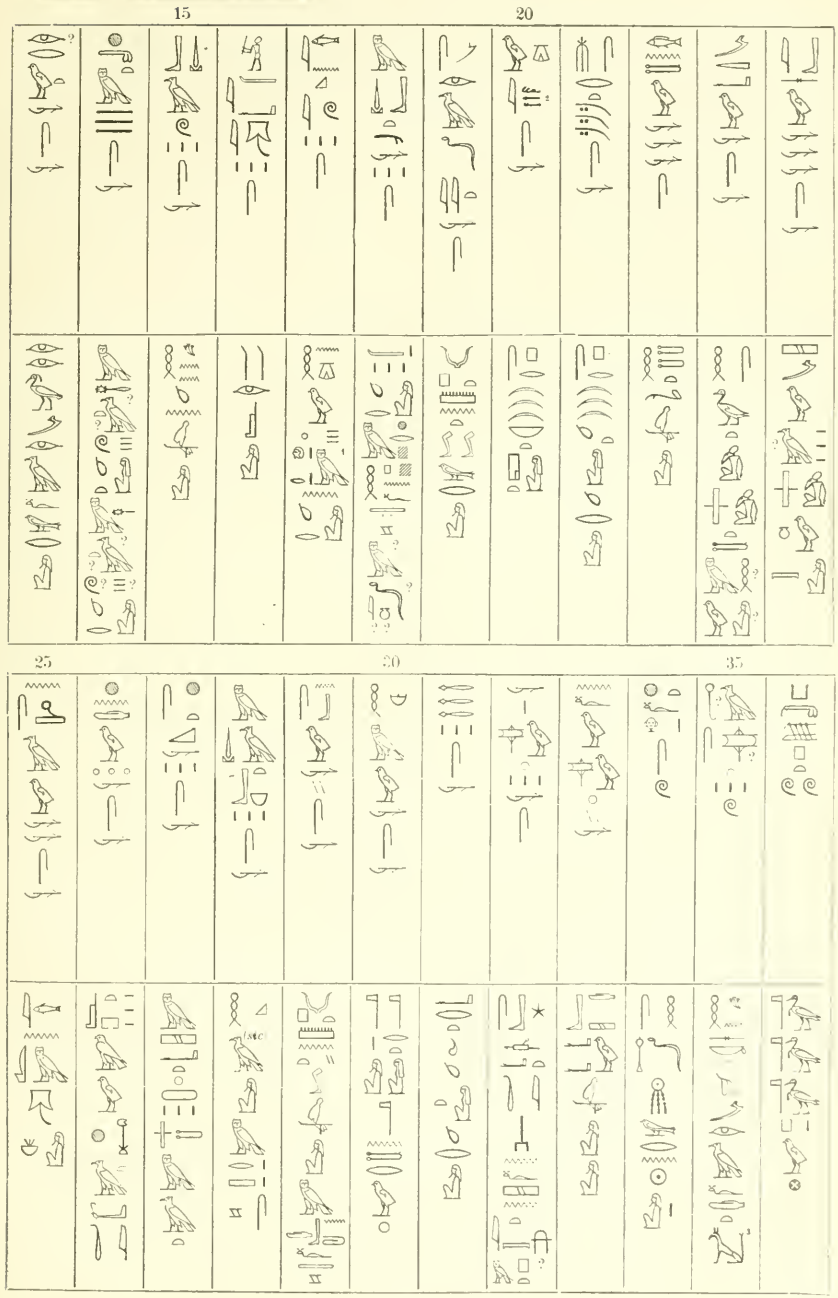
Je connais deux autres exemplaires de ce texte. Ils décorent le fond de deux sarcophages appartenant au Musée du Caire : *Cat. gén.*, n°s 28055 et 28056, et provenant de Meir, nécropole de Cousieh (Cusæ), capitale du XIVe nome. C'est certainement par un pur hasard que les nécropoles d'Assouan et de Meir ont été les seules à nous fournir ce chapitre; il devait être d'un usage général dans toute l'Égypte. Les deux textes de Meir sont, malheureusement, très mutilés et n'éclaircissent pas toutes les difficultés que présente celui d'Assouan. Ils sont disposés en tableau. Entre la case supérieure contenant le nom de la partie de la barque et la case inférieure contenant le nom de la divinité à laquelle elle est identifiée, il y a partout la préposition .

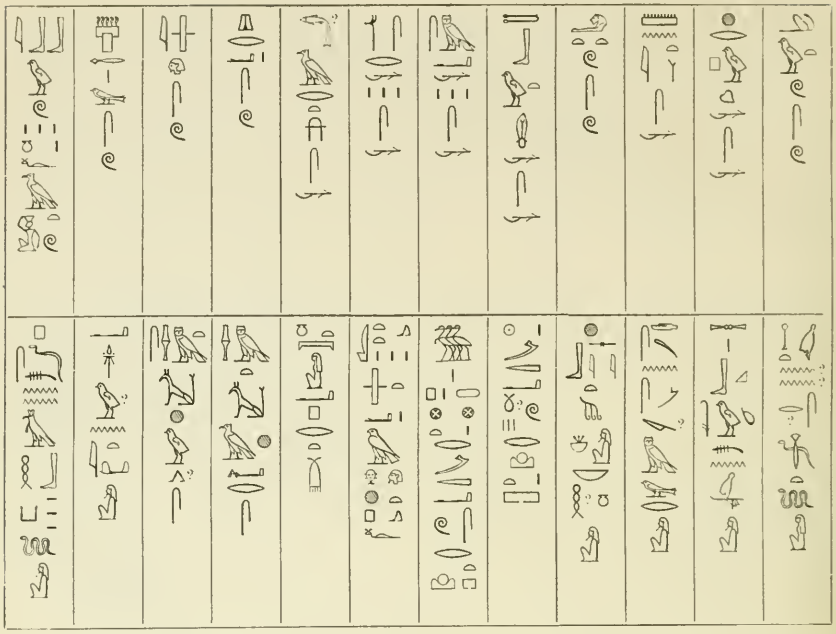
Le chapitre devait commencer par une introduction. A Meïr, un des sarcophages (28056) en a conservé quelques phrases, mais elles sont très incomplètes. A Assouan, on a supprimé ce début et copié simplement la partie du texte qui formait tableau. C'est ce qui est arrivé également pour le chapitre XLII dans certains exemplaires du *Livre des Morts*. Dans le Papyrus d'Ani, par exemple, nous n'avons que le tableau, le reste manque (cf. BUDGE, *The Book of the Dead,* texte, p. 116-117).

Pour les variantes que fournissent les textes de Meïr, on voudra bien se reporter au *Catalogue général* du Musée du Caire : « Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire », nos 28055 et 28056.

Un pareil chapitre sera précieux pour le vocabulaire. Il montre quelle pouvait être la richesse des termes techniques relatifs à la navigation, ce qui est tout naturel chez un peuple où elle tenait tant de place. Je donne ce texte tel quel sans le début et malgré tous les doutes que laisse la lecture de certains mots inconnus par ailleurs. D'autres exemplaires pourront seuls lever ces hésitations.







1 a été rajouté après coup à cette place.

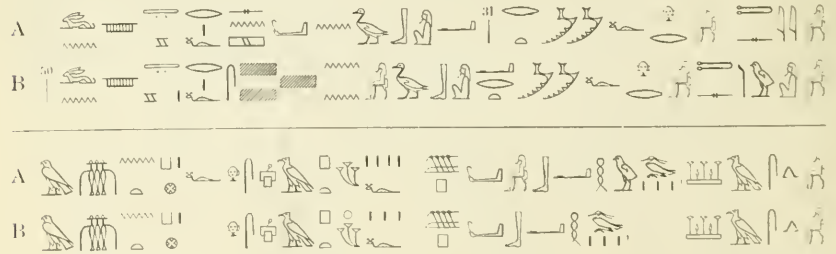
2. Je ne puis lire ces déterminatifs.

3. L'original porte un quadrupède assis, on ne peut distinguer à quelle espèce il appartient.

XXVIII

A = Sarcophage de . Beršeh, XIIe dynastie. Musée du Caire, *Cat. gén.*, 28091. Côté 3, l. 30-33.

B = Sarcophage de . Beršeh, XIIe dynastie. Musée du Caire, *Cat. gén.*, 28092. Côté 4, l. 50-51. C'est le sarcophage extérieur du précédent.



1. Je ne sais si les traces qui se trouvent sous l'oiseau représentent le pluriel ou le perchoir habituel.

XXIX

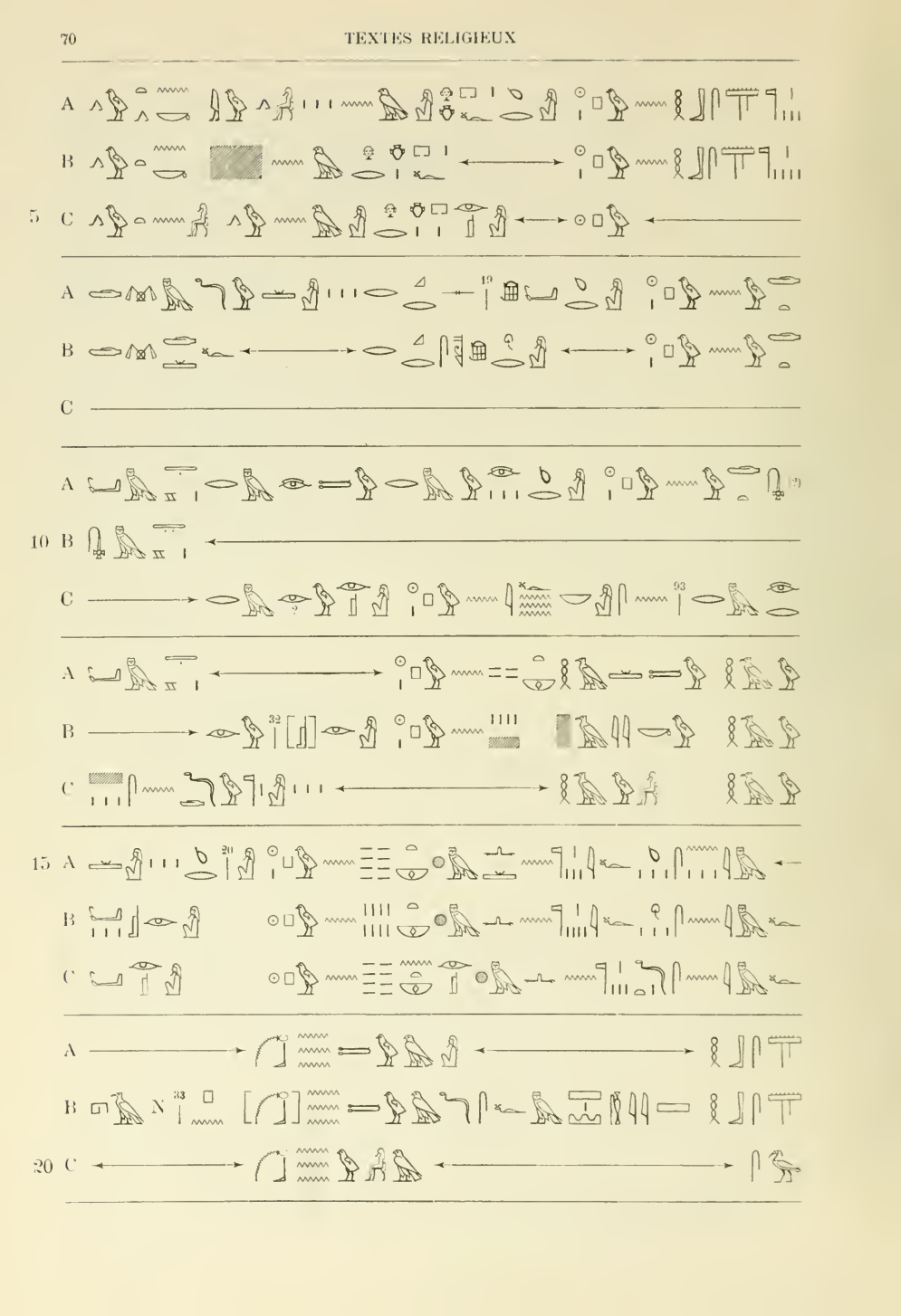
A = Sarcophage de . Berŝeh, XIIe dynastie. Musée du Caire, *Cat. gén.*, 28083. Couvercle, l. 17-22.

B = Sarcophage de . Berŝeh, XIIe dynastie. Musée du Caire, *Cat. gén.*, 28123. Couvercle, l. 31-35.

C = Sarcophage de . Berŝeh, XIIe dynastie. Musée du Caire, *Cat. gén.*, 28091. Côté 3, l. 92-93.

L'exemplaire B diffère beaucoup de A. C'est, en réalité, une rédaction nouvelle. J'ai donné à part toute la fin de cette rédaction, car elle n'est pas comparable au texte A.

Dans C, nous avons seulement quelques phrases qui correspondent au début de notre chapitre. Elles se trouvent placées sans séparation à la fin d'un chapitre qui rappelle lui-même de très près celui qui précède notre texte dans le sarcophage 28083 (= sarcophage de Amamu, pl. XXI, l. 1-14).


A
B
5 C
A
B
C
A
10 B
C
A
B
C
15 A
B
C
A
B
20 C

A

B

C

A

A 25

A

A

La fin de B[1]

N

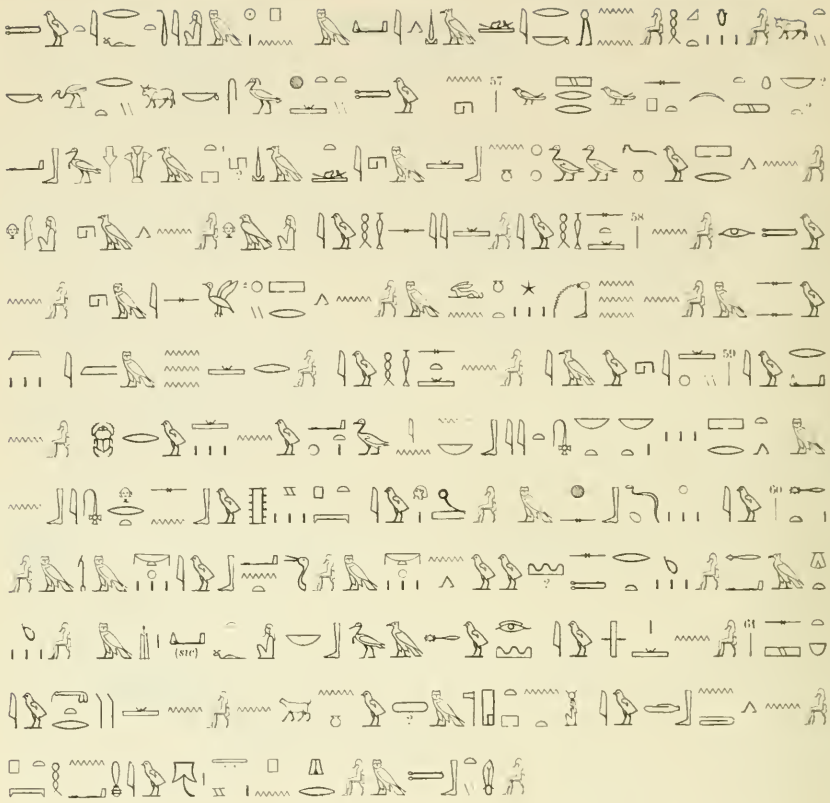
30

1. Je donne séparément la suite de ce texte qui, à partir d'ici, diffère presque entièrement de l'exemplaire A.

2. Le texte est terminé ici par une séparation de chapitre.

XXX

Sarcophage de . Beršeh, XIIe dynastie. Musée du Caire, *Cat. gén.*, 28083. Couvercle, l. 55-61.



1. Cette phrase depuis se retrouve dans le sarcophage 28118, côte 3. l. 113.
2. Je ne sais quel est cet oiseau.

XXXI

Sarcophage de . Berseh, XIIe dynastie. Musée du Caire, *Cat. gén.*, 28083. Couvercle, l. 61-64.

LE DOSSIER DE LA FAMILLE NIBNOUTIROU

PAR

GEORGES LEGRAIN

PREMIER ARTICLE

Voici près de deux ans que, dans le *Recueil de Travaux*, j'exposais, dans mes *Nouveaux Renseignements sur les dernières découvertes faites à Karnak*, les premiers résultats que m'avait fournis le groupement des généalogies des membres de la famille Nibnoutirou-Neseramon-Nsipakashouti.

Les recherches de 1906 ont porté le chiffre des statues retrouvées de 719 à 750, celles de 1907 à 779, et, parmi ces statues, quelques-unes sont venues se joindre au groupe si nombreux de la famille Nibnoutirou-Neseramon. Entre toutes, la plus importante est celle qui porte le n° 728 de fouille (25 mai 1906) et le n° 38581 du Musée du Caire. Elle appartient à un nommé Djotbastitefankh, fils de Hor.

Son étude, l'étude de documents nouveaux, m'ont obligé à modifier en certains points le tableau généalogique de 1905, et, en attendant que le catalogue que j'ai dressé des statues de Karnak paraisse, j'ai l'intention de rassembler dans ce travail le dossier de cette famille, de façon à ce que chacun puisse étudier les pièces à loisir et juger si, en définitive, j'avais raison, dès 1905, d'avancer à mon tour que les XXIIe et XXIIIe dynasties étaient collatérales et que le véritable Osorkon III n'était pas celui qui figure actuellement au *Livre des Rois*, mais celui du temple d'Osiris-hiq-djeto de Karnak, l'Osorkon Si-Isit-miri-amon Ousirmari.

La fin de notre travail montrera, croyons-nous, une fois de plus que, quoique bien des modifications aient été apportées au tableau généalogique de 1905, les résultats scientifiques qu'il nous avait fournis demeurent sensiblement les mêmes.

Ceci dit, nous étudierons chaque monument à part, ne gardant que les documents généalogiques qu'il nous fournira, renvoyant pour le surplus au *Catalogue général du Musée, Statues de rois et de particuliers*, que j'espère voir bientôt imprimé entièrement.

Pour nous repérer plus facilement ensuite, nous indiquerons par des chiffres romains l'ordre d'apparition dans nos tableaux généalogiques des personnages de même nom.

Document 1

Statuette de *Djotbastitefankh*, fils de *Hor*. Calcaire très fin. Hauteur, 0^m^ 335. (Karnak n° 728.)

Cette statuette, d'une merveilleuse finesse d'exécution, a été dédiée à Djotbastitefankh par son fils Neseramon III.

Les deux cartouches ci-contre sont finement gravés sur les épaules de l'image de Djotbastitefankh.

Cette statue, d'ailleurs, avait été accordée par faveur royale d'Osorkon pour le temple d'Amon dans les Apitou : , et faite par son fils pour faire vivre son nom , ce qui nous permet de penser que Neseramon, fils de Djotbastitefankh, vivait sous son règne. Les textes de la statue nous ont fourni le tableau généalogique suivant qui ne comporte pas moins de quinze générations et vingt personnages dont nous avons soigneusement relevé tous les titres avec leurs variantes.

Document 1. Tableau généalogique

STATUETTE DE DJOTBASTITEFANKH

Date : Règne de 1

2 III

3 18

1 V 5 VI 19

II 6 20

IV 7

8

III 9

I 10

II 11

12

(Voir page suivante)

(Voir page précédente)

1	B N	
2	E	
3	C A C D E G	C A D E G
4		
5	D E	

(à suivre)

5		*(suite)*
6		II
7	(?)	IV
8		
9		III
10		IV
11		II
12		
13		
14		
15		
16		IV
17		
18		

19		
20		

On peut constater déjà, dans ce tableau, la présence de six personnages nommés ou et de trois répondant au nom de .

C'est à ces personnages que nous attribuerons les premiers numéros de classement, afin de les retrouver ensuite dans le tableau d'ensemble définitif.

Document 2

Statuette de *Hor* V, fils de *Neseramon II* (Karnak n° 356). Calcaire très fin. Hauteur, 0m335. Cette jolie statuette a souffert de son séjour dans la boue, et les textes qui la couvraient jadis nous sont parvenus incomplets. Elle présente de grands points de ressemblance avec la statuette précédente n° 728. Elle fut, d'ailleurs, elle aussi, accordée par faveur royale, mais il ne reste du texte que : , et nous ne pouvons préciser exactement quel fut le roi qui l'accorda. Dédicace . Le tableau généalogique ci-joint nous montre que nous avons affaire au Djotbastitefankh de la statuette n° 728 et que le personnage de la statue n° 356 est Hor V, fils de Neseramon II de la généalogie n° 728.

La comparaison des titres du même personnage dans les deux tableaux nous montre déjà que l'énumération des dignités du personnage n'était pas toujours faite avec un soin scrupuleux. La variante du titre avec est bonne à noter. Nous retrouverons encore ce titre.

---

1. Dans les textes de cette époque, suit souvent le nom d'un individu comme déterminatif.

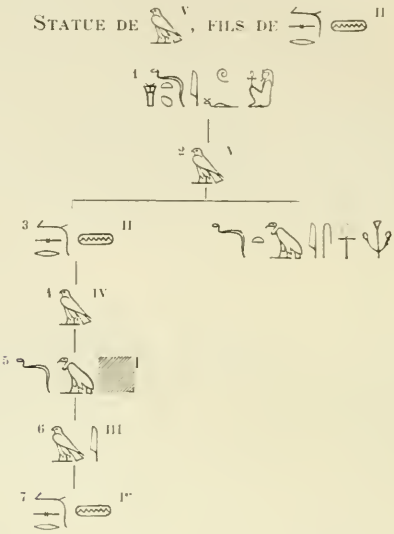
M. Maspero (*Rapport sur une mission en Italie*, p. 92, § XXVI) fait déjà cette remarque. (*sic*) pour .

Parfois remplace ou . Voir, par exemple, Maspero, *op. cit.*, p. 95, § XLIV, .

Les statues de Karnak fournissent des exemples abondants : n° 627, ; n° 441 où permute avec ; n° 104 où s'écrit aussi etc. Nous trouvons aussi, mais plus rarement, le signe derrière un nom propre. Exemples : Karnak n° 576, , comme aussi nous avons .

2. Nous observons souvent les variantes suivantes de ce nom sur le même monument : , .

Document 2. Tableau généalogique



1		
2	A [ ] etc. B C F	IV
3		II
4		IV

5		
6		III
7		I

Document 3

Autre statue de V, fils de III (Karnak n° 202). Albâtre. Hauteur, 0m45.

Cette jolie statuette a été accordée par la faveur royale d'Osorkon Si-Isit-miri-amon, à Hor V, fils de Neseramon III. Le texte ajoute : « Sa mère est Djotmaoutefankh, dite Tashesit ». Nous ignorions encore ce surnom qu'il nous sera utile de connaître au paragraphe suivant. Nous apprenons aussi que le père de cette femme était un nommé Horus, le scribe de l'archive.

Cette statue d'Horus V fut dédiée par son fils aîné, etc. Neseramon IV. Par suite, en consultant le tableau généalogique adjoint, nous apprendrons que Djotbastitefankh, fils d'Horus V, était seulement demi-frère de Neseramon IV. La mère de celui-ci s'appelait Tapiritou et celle de Djotbastitefankh s'appelait Nehesi. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de constater que la polygamie est fréquente à cette époque. Nous ferons observer que la statue 728 est datée du règne du , que la statue 356 semble indiquer encore un avec son déterminatif et que la statue 202 est donnée par le roi de la Haute Égypte Osorkon Si-Isit-miriamon, dieu régent de Thèbes.

Je crois qu'on peut conclure de cette coïncidence que l'Osorkon de la statue 728 et l'Osorkon Si-Isit de la statue sont un seul et même roi.

Nous prévenons que, avec Tapiritou, la mère de Neseramon, nous relierons la famille de Horus V avec celles de Nibnoutirou, fils d'Horus, et avec celle de Nsipakashouti.

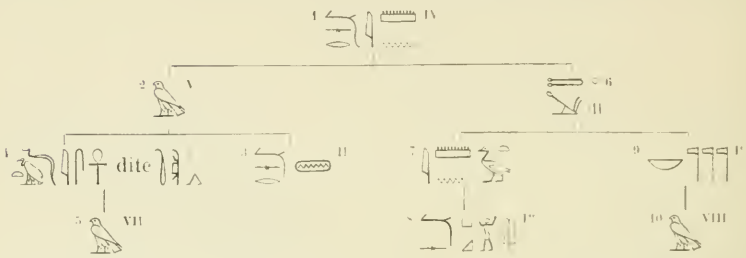
Nous reviendrons plus tard sur ces deux familles importantes, mais il faut qu'auparavant nous complétions la généalogie Neseramon IV, Hor V, etc.

Document 3. — Tableau généalogique

STATUE DE V

(Karnak n° 202)

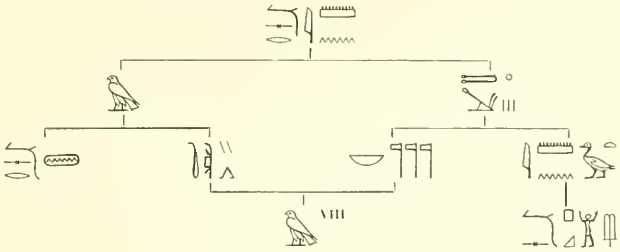
Époque : Statue octroyée par le



1		IV
2		V
4		, surnom de
5	sic)	VII
6		
7		
8	(sic)	

9		
10		VIII

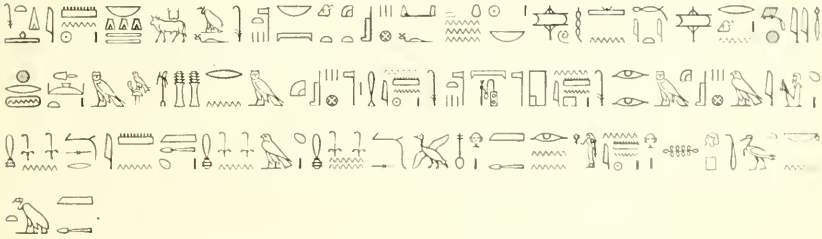
Remarque. — Horus VIII paraît être le même personnage qu'Horus VII. Dans ce cas, le tableau de famille se disposerait ainsi :



Document 4

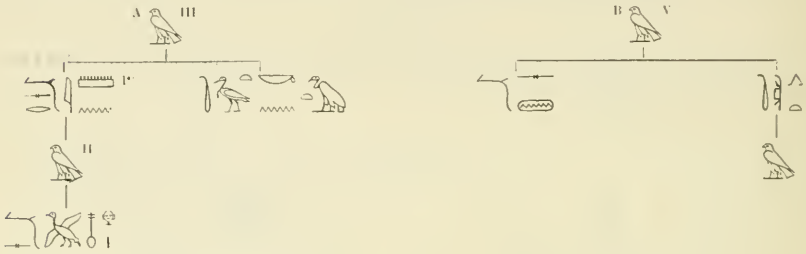
Statue dédiée à Hor III par Hor V (Karnak n° 182).

C'est grâce à la généalogie fournie par la statue 728 que j'ai pu comprendre les indications fournies par la statue 182. Dès le jour de sa découverte, je m'étais ingénié à chercher comment un certain Hor pouvait être à la fois fils d'une nommée Tashesit et d'une autre femme appelée Tabaqitenmaout. A l'avant de la statue se lisait le texte ci-contre :



Sur le dossier, le texte dédicatoire était ainsi conçu :

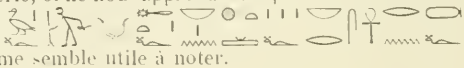
Ce qui donnait les deux séries généalogiques ci-dessous :



Grâce à la généalogie de la statue 202, nous retrouvons notre Hor V, fils de Nesamon[1], dont la mère était Djotmautefankh dite Tashesit, fille de Hor, le scribe de l'archive. D'un autre côté, la série Hor, fils de Neseramon, fils de Hor, fils de Nespanofirhir, nous est connue aussi par la généalogie 728.

La seule façon que j'ai trouvée de comprendre cette généalogie 182 a été de me reporter à l'observation de M. F. de Bissing, relative à la généalogie des personnages figurant dans l'inscription de Mès à Saqqarah, qui constate, avec M. Gardiner, que les titres de père et de fils sont parfois très vagues. « Il faut donc, conclut-il, dès qu'on se » trouve en présence de substantifs tels que ceux que nous avons cités plus haut, se » mettre en garde contre toute sorte de déception, il faut pouvoir contrôler indépen- » damment ces généalogies pour pouvoir s'en servir. »

La généalogie 728 vient précisément nous servir de contrôle et nous autoriser à croire que Hor V, fils de Neseramon et de Tashesit, fille de Hor VII, dédia cette statue à son ancêtre Hor III, dont, ainsi, nous connaissons la mère, la pallacide d'Amon de première classe, Tabakitenmaout que nous ne savions où placer auparavant.

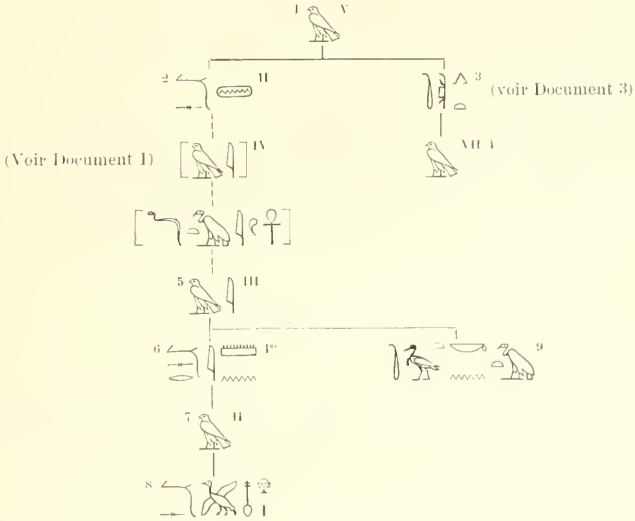
La généalogie 182 serait donc une généalogie défective. Elle a, d'ailleurs, fort peu d'importance dans la série, et ne nous apprend rien que le nom de la mère d'Hor III. En tout cas, la formule  , employée en pareille circonstance, me semble utile à noter.

1. F. von Bissing, *Note sur les généalogies égyptiennes et leur utilité historique*, dans le *Recueil de Travaux*, XXVIII, p. 6.

Document 1. Tableau généalogique

STATUETTE DÉDIÉE PAR V, FILS DE , À III, FILS DE

(Karnak n° 182)



1		V
2		II
4		VII
5		III
6		
7		

8		
9		

Document 5

Statue de V Neseramon, fils de III. Calcaire très dur. Hauteur, 0m 60 (Karnak n° 122).

Les nombreux textes généalogiques que nous fournit la statue 122 se joignent exactement, pour leur origine, à la lignée de la statue 728 (Document 1) allant depuis Horus III jusqu'à l'ancêtre le plus reculé de la famille, Ashoukhet ou Asychis.

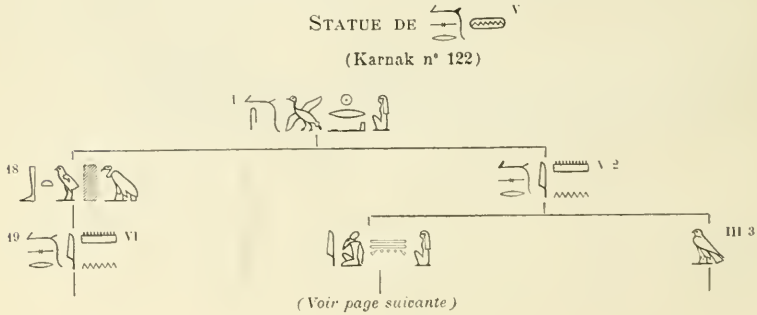
La statue 728 nous avait fait connaître Djotmaoutefankh comme fils d'Horus III. La statue nous en fait connaître un autre, un Neseramon V qu'il avait eu d'une pallacide Aatoouï, fille d'une princesse Tasephitenbastit, dont le père était un Sheshonqmiamoun imprécis, au moins pour le moment.

Un des titres curieux que porte Horus III est celui de : , purificateur de l'icone d'Osorkon.

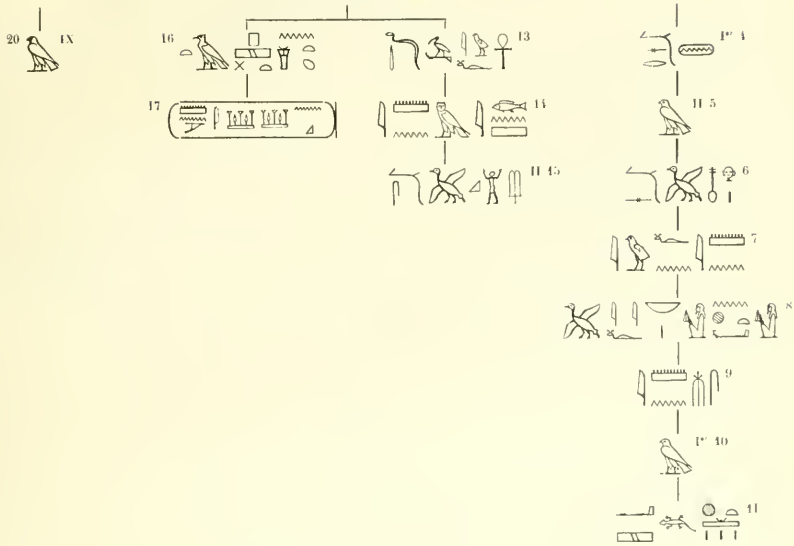
Nous aurons soin, d'ailleurs, après avoir établi les points principaux du tableau généalogique général, d'étudier les nombreux titres portés par les personnages mentionnés sur cette statue et de les comparer avec ceux des autres monuments où ils sont cités.

Ce qui reste d'absolument acquis à notre tableau, c'est la connexité absolue des séries Horus III à Asychis sur les deux statues 122 et 728. Elle classe d'une façon définitive la lignée Aatoouï, la princesse Tashepitenbastit et le Sheshonqmiamoun très loin, à neuf générations avant l'Osorkon-si-Isit des statues 728 et 202, et, quant à moi, je vois actuellement Sheshonq Ier dans ce Sheshonqmiamoun de la statue 122.

Document 5. Tableau généalogique



(Voir page précédente)



1		
2		
3		

4		
5		
6		
7		
8		
12		
13		
14		
15		

16		
17		
18		
19		VI
20		IX

Document 6

Le Fragment 3 des Annales des prêtres d'Amon

Parmi les fragments d'annales des prêtres d'Amon que je publiai jadis, il en est un qui, je crois, se rapporte à la branche Horus V Asychis. Je le reproduis ici pour la commodité du lecteur.

Il se compose de trois inscriptions se faisant suite, la première antérieure à la seconde et la seconde à la troisième. Les voici telles qu'elles sont sur le monument.

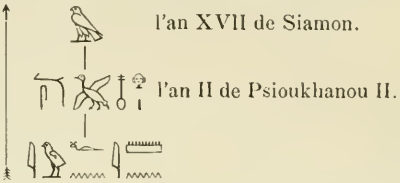
Inscription A : . Espace vide. Inscription B :

La troisième inscription C débute avec la ligne 6 : .

Le cartouche de Siamon de l'inscription B nous indique que nous devons chercher dans la XXIe dynastie un roi dont le premier cartouche était Aâkhopirri Sotpounri : il n'y en a qu'un, c'est Psioukhanou. Et le texte du début peut se rétablir ainsi : . Dans ce cas, ce Psiou khanou II aurait vécu avant Siamon.

Les lacunes du texte A se complètent facilement avec le texte B, et nous pou-

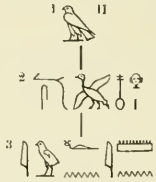
vons croire avec grande vraisemblance que le Nsipanofirhir de A est le même que celui de B. Nous pouvons dans ce cas, reconstituer la lignée suivante :



Je ferai remarquer que cette série Hor, fils de Nsipanofirhir, fils d'Aoufniamon, se retrouve aux tableaux généalogiques des statues 728 et 122. Cette série composée de noms peu usités me semble être la même, et je proposerai de dater l'Horus II des statues de l'an XVII de Siamon et son père de l'an II de Psioukhanou.

Nous serions donc arrivés, grâce à ce moyen, à pouvoir établir la place historique de la XXIe dynastie par rapport à la XXIIe.

Document 6. Tableau généalogique du Fragment 3 des Annales des prêtres d'Amon.



1	Texte B.	II
2	Texte A. Texte B.	

Bibliographie. — Legrain, *Notes prises à Karnak*, Fragments des annales des prêtres d'Amon, n° 3, B, dans le *Recueil de Travaux*, t. XXII.

Remarque — Le tableau ci-dessous montre que Hor reçoit en l'an XVII de Siamon les mêmes titres reçus par Nsipanofirhir en l'an II de Psioukhanou II. Ce sont, pour ainsi dire, des titres mineurs, des titres de début dans la carrière sacerdotale thébaine.

Document 7

La statue du Nil au British Museum

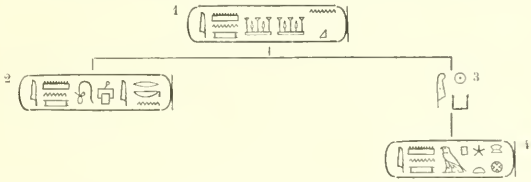
La statue du Nil, conservée aujourd'hui au British Museum, nous a appris depuis longtemps que la fille d'un roi Psioukhanou, appelée Makere, épousa un Osorkon. Ce mariage rapproche ainsi la XXIe dynastie tanite de la XXIIe dynastie bubastite. De ce mariage naquit le premier prophète d'Amon Sheshonq.

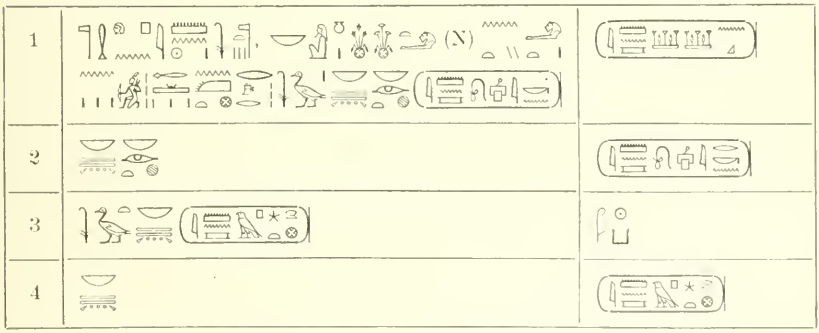
Les textes de la statue du Nil nous fournissent le tableau ci-dessous que nous grefferons au Psioukhanou du document VI. Aucun document, à ma connaissance, ne prouve que ce soit ce Psioukhanou plutôt qu'un autre qui fut le père de Makere, ni que l'Osorkon qu'elle épousa soit Osorkon Ier.

Notre tableau général tendra à montrer qu'il s'agit bien de ces deux souverains.

C'est un résultat historique qu'il me paraît utile de noter d'ores et déjà, car il permet d'assigner la place de la XXIe dynastie par rapport à la XXIIe.

Document 7. Tableau généalogique fourni par la statue du Nil au British Museum.





Document 8

La jolie statue n° 221 de Karnak vient ajouter quelques lignes au document

précédent :

Nous ne croyons pas utile de faire un nouveau tableau de cette généalogie.

(A suivre.)

Karnak, 30 juin 1907.

WANDERUNG EINES DEMOTISCHEN ZEICHENS VOM WORT-ANFANG AN DAS -ENDE

VON

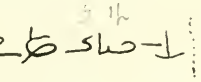
Dr Nathaniel Reich

Wenn ich es wage, folgende Studie zu veröffentlichen, welche die schwierigste Schriftart des Ägyptischen behandelt, so war dies vor allem dadurch ermöglicht, dass wir heute durch die grundlegenden Arbeiten von Gelehrten, deren Pionnirleistungen auf dem Gebiete des Demotischen immer glanzvoll dastehen werden, wenigstens in der Lage sind, solche Texte zu lesen und zu verstehen. Aber wenn wir nun auch infolgedessen in der Hauptsache die einzelnen Zeichengruppen, welche die Worte bilden, richtig zu übersetzen und zu deuten imstande sind, so können wir doch häufig, die einzelnen Zeichen aus denen diese Worte bestehen, nicht auf ihren Ursprung zurückführen. Vieles ist allerdings auch nach dieser Richtung hin schon geschehen in trefflichen Untersuchungen bekannter und anerkannter Namen, welche zu nennen bei ihrer geringen Anzahl überflüssig und deren Verdienst eben wegen dieses Umstandes umso grösser ist; doch viel mehr bleibt da zu tun noch übrig. Selbst dies alles aber genügt noch nicht. Auch wenn es möglich ist, alle Zeichen auf ihren wirklichen Ursprung hin zu erklären, ist noch nicht alles klar. Denn wenn dies auch für das Verständnis der Schrift notwendig ist, so kommt es nicht nur darauf an, was der ägyptische Schreiber *wirklich* schrieb, sondern es wird in manchen Fällen sogar vielleicht ungleich wichtiger sein, zu wissen, was er schreiben *wollte*. Dass dies aber nicht immer dasselbe ist, ja manchmal etwas ganz anderes, hat uns sogar für das Hieratische erst kürzlich z. B. Schäfer (*ÄZ.*, 40/121 ff.) gezeigt. Folgende Studie nun haben aus dem Gebiete dessen, « was er schreiben wollte », ein Thema herausgehoben, welches für sich ein geschlossenes und homogenes Ganze bildet, nämlich diejenigen Schreibungen, deren wirklichen Ursprung der Ägypter nicht nur vergessen hatte und infolgedessen als Repräsentanten ganz anderer Zeichen auffasste, sondern welche dadurch auch eine *andere* Stelle im Gefüge der Zeichen einnehmen, d. h. dass sie zu wandern beginnen je nach der missverständlichen Auffassung des Zeichens vonseiten des ägyptische Schreibers nach dem Wortende zu oder nach dem Wortanfang[1]. In vielen Fällen können wir

1. Siehe weitere Beispiele für derartige Wanderungen an anderen Wörtern in meinen *Demotischen und griechischen Texten* etc. Abschnitt VIII, IX und X.

genau verfolgen, wo er den ursprünglichen Wert der Zeichen noch kannte, wo er schon zweifelte, die Folgerungen seines Zweifels zog und in der Schreibung zum Ausdruck brachte und endlich, wo er sicher und zweifellos seine Zeichen missverstanden und darnach auf dem Papyrus verewigt hat. Doch wie verschieden auch die *unmittelbaren* Ursachen (teils grammatischer, teils orthographischer, teils paläographischer Natur) der missverstandenen Schreibungen sind, sie weisen doch auf *einen* prinzipiell *gemeinsamen* Grundgedanken als treibendes Moment hin, welches sich in der Untersuchung von selbst aufzeigt.

Im historischen « Roman aus der Zeit des Königs Petubastis[1] » der Papyrussammlung *Erzherzog Rainer* kommt folgende Stelle vor :

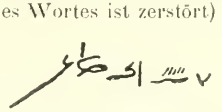
L 14, 

= kopt. ⲉⲛⲉ ⲙⲉⲩⲁⲕ[2]

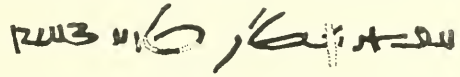
= neuäg. [3]

« Kannst du denn nicht . . . ? »

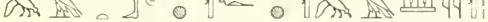
In diesem Beispiele ist die Schreibung des Striches in *rḫ* auffallend, welchen wir gewöhnlich für den Repräsentanten des *r* in diesem Worte ansehen. Hier sieht die Schreibung so aus, als ob der ägyptische Schreiber den Strich als Determinativ zu *ḫ* aufgefasst hätte. Dieses Beispiel ist aber nicht vereinzelt, so dass man an eine Verschreibung denken könnte. Derselbe Papyrus schreibt den Sohn des *Eiorhorerou*, namens . . . . . *rḫf* (der erste Teil des Wortes ist zerstört) folgendermassen :

Q 28, 

Der Schreiber einer anderen Handschrift, des Papyrus *Insinger*[4], schreibt sogar :

VII, 14, 

= kopt. ⲛⲉⲧⲁⲥⲙⲁϥ ⲉⲙ ⲛⲙⲁⲓ

neuäg. 

« Einer der das Schicksal nicht erkennen kann ? »

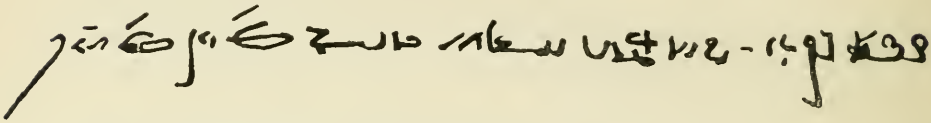
1. Die Citate richten sich nach KRALL's Signierung in den *Demotischen Lesestücken* (Tafel *R* im 1. Band, die anderen im 2. Band); vgl. hierzu auch für die späteren Stellen : Idem, in « Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer », VI. Bd., p. 19 ff., Idem, in *WZKM.*, Bd. 17, p. 1 ff.; REVILLOUT, *Revue égyptologique*, XI, p. 115 ff., und für den Papyrus Insinger, Idem, *Journal asiatique*, sér. X, t. V, p. 193 ff.

2. Die beiden Zeichen für sind nur « matres lectionis » für die betreffenden Vocale (vgl. GRIFFITH, *Stories of the high priests of Memphis*, p. 107, Note).

3. Hier haben wir einen demotischen Beleg für das Wort ⲙⲉⲩⲁⲕ « Du weisst nicht (Du kannst nicht) » = « Vielleicht » (ERMAN, *AZ.*, 1894, p. 129). Für die demotische Schreibung des , vgl. Note 2.

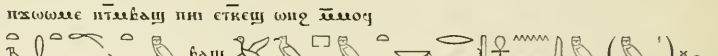
4. Nach der Publication von PLEYTE und BŒSER, *Monuments égyptiens*, 31. livr. u. Vorwort, *ibidem*. Das entsprechende Wort in der betreffenden Sprachperiode nicht nachzuweisen.

ANMERKUNG 1. Wir sehen hier zugleich, dass der Schreiber einen Unterschied zu machen scheint zwischen *rḫ* « können » und *rḫ* « wissen », « einsehen ». Diese Erscheinung, welche übrigens nicht ganz genau eingehalten wird, ist nicht vereinzelt: in demselben Papyrus steht : XXVII, 23,



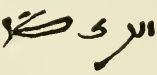
= kopt. ⲡϫⲱⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲧⲙⲃⲁϣ ⲡⲏⲓ ⲉⲧⲕ̄ⲉϣ ⲱⲛϩ ⲙ̄ⲙⲟϥ

= neuäg. ⲃⲁϣ



« Das Buch vom Nicht-Verlassen des Hauses, wenn du darin leben kannst. »

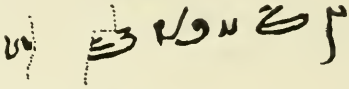
XI, 4,



= kopt. ⲉϥⲉϣⲥ

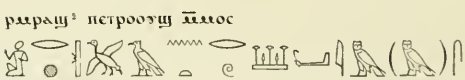
= neuäg. « Er erkennt es. »

II, 10,



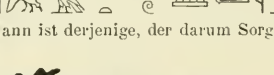
= kopt. ⲣⲙⲣⲁϣ[2] ⲡⲉⲧⲣⲟⲟⲩϣ ⲙ̄ⲙⲟⲥ

= neuäg.



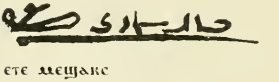
« Ein kluger Mann ist derjenige, der darum Sorge trägt. »

IV, 8,



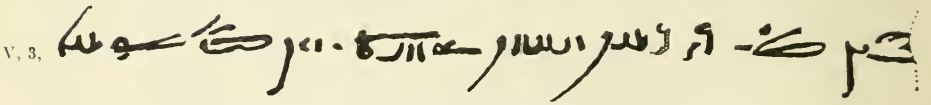
= kopt. ⲉⲧⲉ ⲙⲉϣⲁⲕⲥ

= neuäg.



« (Ein Leben,) welches du nicht begreifst. »

V, 3,



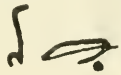
= kopt. ⲟⲩⲛ-ⲣⲙⲣⲁϣ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ ⲉⲧⲉϥ ϭⲓⲛⲱⲛϩ ⲛⲁϣⲧ

= neuäg.

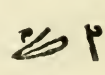
« Ein weiser Mann ist einer, dessen Leben(sinhalt) stark ist[3]. »

---

1. Vgl. Spiegelberg, *Recueil de Travaux*, XXVI, p. 34 ff.
2. Vgl. hiezu Griffith, *Stories*, p. 120, Note, und W. M. Müller, *Rec.*, IX, p. 22, Note 1.
3. Überhaupt determiniert der Schreiber die Gruppe für *rmt rḫ* immer mit Punkt, z. B. :



XXVI, 19, XXX, 19, XXXIV, 12,



XX, 10,

= kopt. ⲛⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉϣⲥ

= neuäg.

« ..... der Gott (es) versteht. »

Ausnahmen von dem obengenannten Gebrauche kommen vor; z. B.[2]

XXXI, 12,

= kopt. ⲉⲧⲉ ⲙⲉϣⲁⲩⲥ

= neuäg.

« (alle,) welche sie nicht verstehen. »

XIII, 22,

= kopt. ⲉⲙⲉϣⲁϥⲥ

= neuäg.

« Der es nicht begreift. »

Auch der Schreiber des Londoner Papyrus *DCIV* im British Museum, welchen GRIFFITH[1] in einem trefflichen Facsimile und einer ebensolchen Handcopie herausgegeben hat, macht einen Unterschied zwischen den beiden Wörtern, z. B.:

VI, 21,

= kopt. ⲉϣⲥ ⲛ *'te* ⲛ̄ⲉϭⲱϣ ϫⲉⲛⲛⲉϥ ϣ̄(..ⲁⲛ)

= neuäg.

« Es wusste der Prinz (Mann) von Æthiopien, dass er nicht imstande war..... »

V, 35,

= kopt. ⲉϣⲱⲛⲉ ⲉⲛⲉⲕ ϣ̄(..ⲁⲛ)

= neuäg.

« Wenn (es geschehen sollte, dass) du nicht imstande sein solltest. »

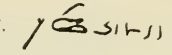
---

1. GRIFFITH, *Stories of the high priests of Memphis*: vgl. alle citierten Stellen.

2. GRIFFITH übersetzt *The* man *of Ethiopia*. Zu einer anderen Stelle (II, 29, *Stories*, p. 129, Note) bemerkt Griffith: *'te*, from the det. may mean « foreigner » or « negro », unless it be an expression for sorcerer or an abusive term. Sollte dieses Wort nicht einfach « Fürst » oder « Prinz » bedeuten und mit *'ty* « König, Fürst, Prinz » zu identificieren sein? Dieses Wort wurde nicht nur in relativ älterer Zeit (z. B. XIX. Dyn.; vgl. REINISCH, *Ægypt. Chrestomathie*, Bd. I, T. XII, l. 2), sondern auch noch spät (z. B. Rosette, 2) gebraucht.

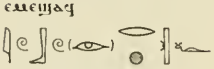
Nachträglich sehe ich, dass schon SPIEGELBERG (*P.S.B.A.*, XXIII, 252) diese Bemerkung ausgesprochen hat.

III, 7.



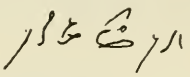
= kopt. ⲉⲙⲉϣⲁϥ

= neuäg.



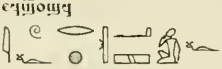
« Indem er nicht wusste..... »

II, 31,



= kopt. ⲉϥϣ̄ⲟϣϥ

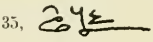
= neuäg.



« Der imstande ist, zu lesen. »

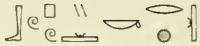
Doch ist der Schreiber dieses Manuscriptes ungenauer, als der des *Pap. Insinger*. Es giebt daher auch hier Ausnahmen, wie :

V, 35,



= kopt. ⲙ̄ⲡ̄ⲕ̄ϣ̄

= neuäg.



« Du konntest nicht..... »

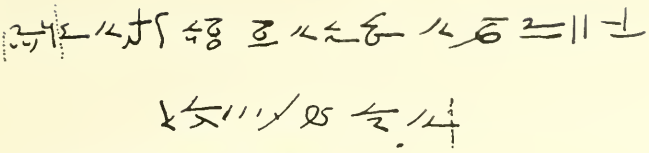
ANMERKUNG 2. Wird nun auch das Zeitwort *rḫ* in der Bedeutung « können » im Ægyptischen weit häufiger gebraucht als im Sinne von « wissen, einsehen, sehen »[1], so ist doch die Bedeutung von « einsehen » und überhaupt « sehen » die ursprünglichere, wie z. B. die Inschrift von Tanis zeigt. Hier entspricht unserem *rḫ* das griechische ΟΡΑΩ, resp. ΟΙΔΑ; vgl. Reinisch und Rœsler, *Die zweisprachige Inschrift von Tanis*, und Revillout, *l. c.* Insbesondere aber lehren uns den wirklichen Sinn die verwandten Sprachen des Kuschitischen kennen, wie z. B. :

Bed.	*erh*	« sehen, schauen, erblicken »[2].
Ga.	*arg*	« einsehen, verstehen, wissen »[3].
So.	*arag*	
Cha.	*areq*	
Bil.	*are'*	
Kaf.	*ariy*	

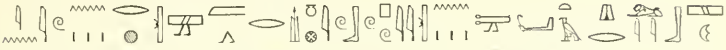
Zu unserem ursprünglichen Thema zurückkehrend, ist es nach den oben angeführten Schreibungen wahrscheinlich, dass der ägyptische Schreiber den Strich in *rḫ* als ein Determinativ auffasste, denn richtig müsste das *r* in *rḫ* durch einen wagrechten Strich über dem *ḫ* ausgedrückt sein, wie z. B. folgende Schreibungen lehren :

Historischer Roman des *Pap. Erzherzog Rainer*, G 27/28,

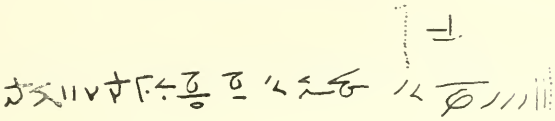
1. Vgl. hierzu auch Griffith, *Stories*, p. 106, Note, und Revillout, *Journal asiatique*, sér. X, t. VI, p. 292, Note 2.
2. Reinisch, *Bedauyewörterbuch*, p. 29.
3. Reinisch, *Somali-Sprache*, II, s. v. (= *Sadarabische Expedition*, II).



= kopt. ⲉⲛⲉⲛⲉϣ-ϣⲉ ⲉⲱⲛ ⲉⲙⲡ̄ⲛⲁⲓ ϯϫⲉⲗⲗⲓⲃϣ

= neuäg. 

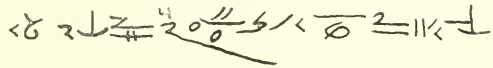
« Können wir denn nach Heliopolis ziehen, ohne die Chalibsch des..... (genommen zu haben)? = ... solange wir nicht die Chalibsch des ..... genommen haben? »

G 18/19, 

= kopt. ⲉⲛⲉⲓⲉϣ-ϣⲉ ⲉⲱⲛ ⲡⲁⲧⲟϣ

= neuäg.

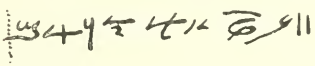
« Kann ich denn nach meinem Nomos Heliopolis ziehen? »

G 29, 

kopt. ⲉⲛⲉⲛⲉϣ ⲉⲣ *ḥb* ⲕⲁⲓⲥⲉ

neuäg.

« Können wir denn das Begräbnisfest begehen? »



R 20/21,

kopt. ⲉϥϣ̄ϯ ⲧⲉⲥⲃϣⲉ

neuäg.

« (Ich sehe, dass es keinen Menschen giebt,) welcher den Schild geben kann. »

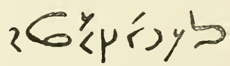
Bei flüchtigem Schreiben wurde dann der Strich immer kleiner und immer mehr nach rechts gezogen; hierzu vgl. die oben angeführten Beispiele: *Pap. Insinger*, VII, 14, XXXI, 12, XIII, 22; Verkleinerung des Striches bis zum Punkt: *ibidem*, II, 10, IV, 8, V, 3, XI, 4, XVI, 19, XX, 10, XXX, 19, XXXIV, 12. Einen ähnlichen Verlauf zeigt der Londoner *Papyrus DCIV* des British Museum: vgl. II, 31, III, 7, V, 35 *bis*, VI, 21. Es ist ganz deutlich zu erkennen, dass der ägyptische Schreiber nicht mehr die Bedeutung des Striches, welcher das *r* in *rḫ* darstellen sollte, kannte. Den

Schluss der Entwicklungsreihe unseres Zeichens bilden die Beispiele des *Historischen Romans* des *Papyrus Erzherzog Rainer*, *L* 14, *Q* 28, und des *Papyrus Insinger*, VII, 14, wo der ägyptische Schreiber halb zweifelnd den Strich als Repräsentanten des Determinativs auffasst. Welches Determinativs? Offenbar der Buchrolle ⲱ, mit welcher das Wort für *rḫ* öfters in hieroglyphischer und hieratischer Schrift determiniert wird.

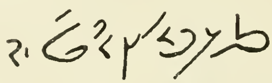
Wie kam es nun überhaupt, dass der Ägypter daran zweifeln konnte, dass der Strich über dem *ḫ* ein *r* darstellen sollte? Die flüchtige Schrift allein kann nicht die Ursache gewesen sein. Die Antwort auf die Frage ist leicht gefunden, wenn wir uns vergegenwärtigen, wie das Wort, welches wir, der Andeutung der Schrift folgend, gewöhnlich mit *rḫ* transscribieren, in Wirklichkeit um die betreffende Zeit ausgesprochen wurde[1]. Der Abfall des *r* bei der Aussprache des Wortes *rḫ* war es, der den Zweifel in dem Ägypter überhaupt erst wachgerufen hatte, dass der Strich das *r* repräsentieren solle. Er hörte immer ein ⲉϣ, wie es ja das Koptische ausweist, und konnte sich den Strich über dem Worte nicht erklären. Die flüchtige Schrift, welche den Strich aus seiner ursprünglich wagrechten Lage immer schiefer zeichnete, bis sie ihn in einen senkrechten verwandelt hatte, trug daran Schuld, dass der Zweifel bestärkt wurde und in dem Ägypter die Idee aufdämmern liess, er habe es hier mit einem Determinativ zu tun.

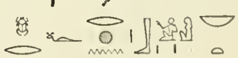
Dieser Zweifel äussert sich auch darin, dass der ägyptische Schreiber manchmal die Konsequenz daraus zog und den Strich, als überflüssig, wegliess. Sei es, dass er ihn noch als Repräsentanten des *r* in *rḫ* auffasste, welches — wie erwähnt — *es* ausgesprochen wurde und aus diesem Grunde ihn nicht schrieb; sei es — was das Wahrscheinlichere — dass er ihn schon als Determinativ auffasste. Im Ägyptischen musste aber das Wort 𓂋𓐍 *rḫ* « wissen, können » durchaus nicht mit dem Determinativ geschrieben werden. Es war orthographisch ebenso richtig und auch häufig, es undeterminiert zu lassen, wie dies ja in hieroglyphischer und hieratischer Schrift oft genug belegt ist. Aber auch in der demotischen Schrift war dies, wenn auch nicht häufig der Fall, z. B.:

Dekret von Kanopus nach der Inschrift von *Kom-el-Hisn*, l. 12:



während der *Stein von Tanis* die volle Schreibung derselben Stelle hat: l. 43:

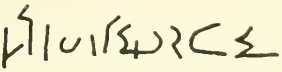


= hierogl. 

= griech. ὅπως ἄπαν εἰδῶσιν[2].

1. Letzterer Umstand war mit der Hauptgrund meiner Übersetzung der Beispiele ins Koptische.
2. Vgl. Brugsch und Rœsler, *Inschrift von Tanis*, l. 22, resp. l. 45, und Krall, *Demotische Lesestücke*, II, *l. c.*

Stein von Rosette, l. 14 :



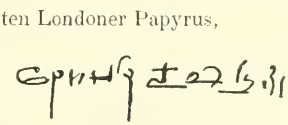
= kopt. ⲙⲉϣⲉ-ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ ϩⲟⲩⲓⲧ ⲉⲣ-

= neuäg.

« Nicht konnten die früheren Könige tun.... [1] »

Ferner in dem obengenannten Londoner Papyrus,

VII, 6,



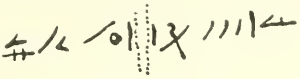
= kopt. ⲙ̄ⲙ̄ⲛ̄-ⲥⲁϩⲛⲟⲩϥⲉ ⲣ̄ⲙ̄ⲣⲁϣ

= neuäg.

« (Indem sie sagten :) Es giebt nicht einen guten Schreiber und gelehrten Mann [2]..... »

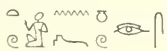
Dass der ägyptische Schreiber häufig bloss nach dem phonetischen Klang der Laute das Demotische niederschrieb, ohne sich um Etymologie zu kümmern, ist eine für die Forschung nicht hoch genug zu veranschlagende wertvolle Tatsache. Was sich da manchmal der « gelehrte » Ägypter leistete, zeigt z. B. wieder der *Historische Roman* der Papyrussammlung *Erzherzog Rainer*,

R 30,

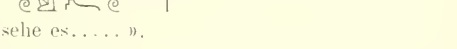


= kopt. ϯⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟⲥ

= neuäg.



« Ich sehe es..... ».

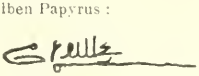


wo der ägyptische Schreiber statt des richtigen *t(w)y* ein schreibt, welches zwar phonetisch mit der Form des Hilfsverbums übereinstimmt.

1. Vgl. Krall, *Demot. Lesest.*, I, *l. c.*, und Hess, *Der demotische Teil d. dreisprachigen Inschrift von Rosette*, *l. c.*

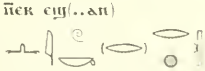
2. Nicht hierher gehört das Beispiel desselben Papyrus :

VI, 1,



= kopt. ⲛ̄ⲉⲕ ⲉϣ(..ⲁⲛ)

= neuäg.



« Du wirst nicht imstande sein.....

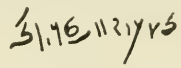
Die Handcopie zeigt wohl keinen Strich für *r*. Wenn man aber die sich durch peinlichste Genauigkeit auszeichnende Handcopie mit dem beigegebenen trefflichen Photogramm Griffith's vergleicht, so sind doch immerhin Spuren des Striches für *r* noch erkennbar.

etymologisch aber mit [hieroglyph] und [hieroglyph] « geben » zusammenhängt, eine Verwechslung die umgekehrt häufiger vorkommt.

Eine andere Verwechslung liegt im Londoner Papyrus, III, 18, vor[1].

Aber besonders wichtig für unsere Untersuchung sind die Schreibungen gewisser Verbindungen unseres Wortes *rḫ*, welche deutlich zeigen, dass der Schreiber nur nach dem Gehör niederschrieb, ohne nach der Etymologie des Wortes zu fragen :

Sethon-Roman, VI, 2 (mit Zählung der fehlenden zwei ersten Seiten),



[hieroglyphs]

= kopt. ⲁϥϭⲛ̄ⲧⲥ ⲉϣⲁⲩ ϫⲱ[2]

= neuäg. [hieroglyphs]

« Er fand (es), dass man sagen konnte[3]. »

Ebenso der erwähnte Londoner Papyrus *DCIV*,

I, 10, [hieroglyphs]

= kopt. ⲉϣⲁⲩ (ϫⲱ)

= neuäg. [hieroglyphs]

« Dass man sagen könnte[4]. »

So ist nach Griffith's vollkommen gerechtfertigter Vermutung zu lesen. Was aber steht in Wirklichkeit da? Phonetisch genommen genau dasselbe, nämlich ϣⲁⲩ, jedoch Zeichen für Zeichen aus dem Demotischen ins Hieroglyphische übertragen : [hieroglyphs]. Und wenn wir nach der Ursache fragen, so liegt speziell hier der Grund sowohl darin, dass « *rḫ* and *ḫr* might easily be confused », als auch, dass die Formen des koptischen

1. Vgl. Griffith, *Stories*, p. 168, Note zu l. 18.

2. So lese ich nach Griffith (siehe folg. Note). Doch wenn man den Satz im Zusammenhang betrachtet, so giebt er keinen guten Sinn : « *Als Stne dem Nenuferkephtah beigestimmt (d. h. ihn begrüsst hatte, fand er es, dass man sagen konnte* (das Volk zu sagen pflegte) : *Die Sonne, welche in dem Grabe war.* » Einen vollständigen und guten Sinn erlangen wir aber, wenn wir ⲉϣⲁⲩ mit « *was sie wussten* » übersetzen, statt mit « *was sie konnten* ». Dasselbe gilt wahrscheinlich auch für die folgende Stelle des Londoner Papyrus, I, 10, [hieroglyphs] hat hier eben die Bedeutung von « wissen » nicht « können ». Dazu kommt noch, dass *rḫ* in der Bedeutung von « können » gar keine Subjektsuffixe annehmen kann, weil dieses Wort in *dieser* Bedeutung nur im Infinitiv vorkommt. Vgl. Griffith, *Stories*, p. 106, note zu l. 4. « It is easy to distinguish *rḫ* « know », « perceive », « ascertain » from the same verb *rḫ* (*in the infinitive only*), « be able », und später in derselben Anm. : « be able », ϣ : ⲉϣ, Achm. ϩ, *infinitive only, always written rḫ* ». Also kann hier ⲉϣⲁⲩ nur mit « was sie wussten » übersetzt werden und somit ist natürlich das nachfolgende demotische [hieroglyphs] = [hieroglyphs] nicht mit ϫⲱ = « sagen » zu transscribieren, sondern mit ϫⲉ = « nämlich », welches auf *rḫ* sehr häufig folgt; vgl. Griffith, *Stories*, p. 138, Note zu l. 10. So giebt unsere Stelle einen vollkommenen Sinn : « ..... *fand er es* (*bemerkte, erkannte er*) [siehe folg. Anm.], *was sie* [*Nenuferkophtah und Ahure*] (*schon*) *wussten: nämlich die Sonne, welche in dem Grabe war.* Die bezieht sich bekanntlich auf die Sonnenstrahlen, die von dem Buche ausgehen und von welchen oben erzählt wird, dass sie mit dem geraubten Buch aus dem Grabe verschwanden. Vgl. übrigens meine Anmerkung 6. zu dieser Stelle.

3. *Ibidem*, p. 136, Note zu l. 2.

4. *Ibidem*.

Präsens consuetudinis[1] ⲩⲁϥ = äg. *ḫr-f* und die des Verbums *rḫ* in der Perfektform ⲩⲁϥ = *rḫ-f* um diese Zeit übereinstimmen[2].

ANMERKUNG 3. Zu *Sethon*, VI, 2, möchte ich bemerken, dass das Wort *gm* gewöhnlich mit « finden » übersetzt wird. Sehr richtig bemerkt GRIFFITH[3] : But « learn » or « know » is the most appropriate meaning in other cases, especially in the common phrase *bp-f gm* which is parallel to this *e b ʾr-rḫ-f* in III, 3, etc. Auch sonst steht es sehr häufig für *rḫ*, wie Griffith gezeigt[4]. Ich möchte auch hinzufügen, dass ⲥⲙⲉ : ϫⲓⲙⲓ und ⲙ̅ⲙ̅ : ⲉⲙⲓ auch die Bedeutung « können, vermogen » gemeinsam haben, was soviel ich sehe fast gänzlich unbeachtet blieb. Nur E. DE ROUGÉ erwähnt sie in den Manuscripten zu seinem *Dictionnaire*, wie LIEBLEIN'S *Lexicon* zeigt. Ich setze die Stelle hierher :

kem, trouver, découvrir....., pouvoir;

non *potis* expugnare intus;

non potest frangere vim ejus Nimrod (E. DE ROUGÉ. *Dict. ms.*).

Sollte nicht damit auch dann das meines Wissens noch nicht mit dem hierogl. Correlat zusammenstellte ⲥⲟⲙ « kraft » und seine Derivata ⲟⲩⲛ-ⲥⲟⲙ-ⲛ̅ⲟⲩϥ « er kann », ⲥⲙⲥⲟⲙ « er kann », ⲥⲟⲙ — ⲩϫⲟⲙ : ⲩⲥⲟⲙ[5] « möglich », etc., zusammenhängen ?

Die Entwickelung dieser und ähnlicher Bedeutungen zeigen auch verwandte Sprachen z. B. das *Somali :*

Hēl s. m. *-ki* (cf. ھَيْل *potentia*) Erwerbung, Erreichung, Fund, Zufall; v. tr. an sich bringen, *sich bemächtigen*, nehmen, ergreifen, antreffen, *finden*[6].

ebenso Bedauye :

Meri u. *meru* v. l. (von *meriy, meruw*, A. ማረከ : Ti G. ማህረከ : ....) *nehmen, erbeuten*, bekommen, *finden*[7].

Nun liegt mir noch ob, zu zeigen, dass der Ägypter den Strich, der dem Zeichen des *ḫ* in *rḫ* folgte, resp. über dem Zeichen des *ḫ* stand, wirklich als Determinativ auffasste, nachdem wir bis jetzt gesehen haben, dass der Strich in den betreffenden Beispielen für den ägyptischen Schreiber das *r* nicht sein konnte. Auch dafür finden sich genug Belege. So schreibt der oben citierte Papyrus der Sammlung *Erzherzog Rainer* — es ist paläographisch besser, für jede Eigenart des ägyptischen Schreibers jeweils seine EIGENE Schrift sprechen und erklären zu lassen —

S 23.

= kopt. ⲁϩⲣⲟⲕ[8]

= neuäg.

« Was ist es mit dir ? »

1. Vgl. STERN, *Kopt. Gramm.*, § 377.
2. Vgl. auch SETHE, *Verbum*, I, 245, 6 und 255, 2.
3. GRIFFITH, *Stories*, p. 166, Note zu l. 7, p. 164, Note zu l. 3, p. 168, l. 18, etc.
4. *Ibidem* und *passim*.
5. STERN, *Kopt. Gramm.*, § 487.
6. REINISCH, *Somalisprache*, II, p. 202.
7. REINISCH, *Bedauyeæ.*, p. 171.
8. Vgl. KRALL in den *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, VI, p. 60.

Hier sehen wir das Zeichen für *h* ebenfalls von dem in genau derselben Lage befindlichen Strich gefolgt, wie in unserem allerersten Beispiele. Dass hier der Strich nichts anderes bedeutet, wie die Buchrolle ▭, ist klar.

ANMERKUNG 4. Dieses erst in später Zeit gebrauchte Fragepronomen wird gewöhnlich mit der Buchrolle determiniert. Die Ursache dieser Determinierung scheint in seinem Ursprunge zu liegen. ▭ ist ja — wie REINISCH gezeigt hat — aus ▭ = « welche(r) » + ▭ = « Sache » entstanden[1], genau so wie أيش aus أَيّ شَيْء « welche Sache? was? »[2] und das *ná-na* (= welche Sache? was?) im BEDAUYE[3], ebenso :

BILIN : *wurá*
CHAMIR : *wurá* } aus *awa-i-ra*, *aw-i-rā* aus *awi dera* WAS FÜR SACHE[4]?
QUARA : *wérā*

wie auch { DEMBEA : *wē derā* / AGAUMEDER : *dar-mā* } was? = Sache-welche[5]?

Daher kommt offenbar das sonst unverständliche Determinativ der Buchrolle.

Derselbe Papyrus schreibt ferner :

S 23,

= kopt. (B.), ⲁϣ ⲡⲣⲱⲙⲉ

= neuäg. ▭ ▭ ▭

« Welcher von den Männern? »

G 25,

= kopt. ⲁϩⲣⲟⲟⲩ

= neuäg. ▭ ▭ ▭

« Was ist es mit ihnen? »

G 26/27,

= kopt. ⲁϣⲛ̄ⲧⲁⲓⲛ̄ⲧϣⲗⲟϥ ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛϯⲟⲛ

= neuäg. ▭ ▭ ▭ -ϣⲗⲟϥ ▭ ▭ ▭

« Was ist es nun wieder mit diesem schändlichen Benehmen eurerseits? » wörtlich : « Was für ein schändliches (schimpfliches) Benehmen veranlasst ihr wiederum? »

1. Vgl. REINISCH, *Bedauyesprache*, § 183 und 187, insbesondere Note 2.
2. *Ibidem*.
3. *Ibidem*.
4. REINISCH, *Bilinsprache*, II, p. 359.
5. *Ibidem*.

ANMERKUNG 5. An der Stelle zwischen dem Artikel und dem demotischen = ist eine Lücke. KRALL hat sehr richtig ⲩⲗⲟϥ ergänzt, wie aus der Übersetzung[1] hervorgeht. Somit bleibt noch ein kleiner Raum übrig, von welchem wir noch den Teil eines kleinen Bogens erhalten haben. Wenn wir nun die Ergänzung, welche diesen kleinen übrigbleibenden Raum gefüllt haben mag, von der rechten Seite her versuchen, so drängen sich prima facie folgende zwei Lesungen dem Betrachter auf: Erstens sieht man sich versucht, in dem demotischen den Vertreter des koptischen ⲁⲩ-ⲧⲉ zu vermuten welches für nominale Fragesätze gebraucht wird. Aber einer genaueren Prüfung hält diese Lesung aus dem Grunde nicht stand, weil dann das nachfolgende Nomen determiniert sein müsste und das Aussehen des erhaltenen Teiles des Zeichens eine solche Determinierung ausschliesst.

Vielmehr möchte man dann den noch erhaltenen Teil des kleinen Bogens mit *nt* ergänzen, mit welchem die Adjektiva gebildet werden. Wenn man aber näher zusieht, so erweist sich auch diese zweite Ergänzung aus folgenden Gründen unmöglich. Würde nämlich *nt* zu ergänzen sein, so wäre der damit gebildete Wortkomplex eigentlich ein Relativsatz, wie er im Koptischen öfters zur Bildung von Adjektiven gebraucht wird und das von dem Fragepronomen abhängige Wort wäre, da dieses sonach einen substantivierten Relativsatz darstellen müsste, ein Substantiv, welches aber mit dem *männlichen* Artikel determiniert sein müsste, da das Neutrum vom Neuägyptischen angefangen bis zum Aussterben des Koptischen bei den Relativsätzen immer mit dem männlichen Artikel determiniert wird[2]. Es müsste also in diesem Falle ⲡⲉⲧⲩⲗⲟϥ = neuäg. -ⲩⲗⲟϥ heissen, während unser Beispiel den femininen Artikel hat.

Wir müssen also eine Bildung suchen die *feminini generis* ist. Eine solche Form findet sich in den mit dem Präfix = kopt. ⲙ̅ⲡⲧ- gebildeten Abstrakta[3]. Sowohl das erhaltene Rudiment des Bogens, wie auch diese Grösse der Lücke passt ganz genau für diese Ergänzung, so dass diese Lesung mindestens viel Wahrscheinlichkeit für sich hat.

Falls nun die Form *Sethon-Roman*, VI, 3, nicht anders aufzufassen ist (siehe unten Anmerkung 6), so ist die Wortzusammensetzung ⲡⲉⲧⲩⲗⲟϥ, vielleicht in einer älteren Construction, auch im Demotischen erhalten. Ich setze die Stelle hierher:

= kopt. ⲉⲩⲉⲟⲩⲛ ⲙⲡⲧⲉⲥⲩⲗⲟϥ

= neuäg. -ⲩⲗⲟϥ

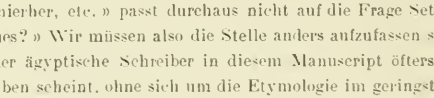
« Ist dies eine Sache, welche schimpflich ist? » = « Ist dies etwas Schimpfliches? »

ANMERKUNG 6. Oder sollte diese Stelle anders zu erklären sein? W. M. MÜLLER[4] sagt von ihr bei Besprechung der mit ⲙⲉⲥ- zusammengesetzten Formen: « Noch auffallender ist die Bildung (ⲙⲉⲥ)ⲉⲥⲩⲗⲟϥ, die vielleicht aus der oft erkennbaren älteren hieratischen Vorlage herübergenommen ist. » HESS[5] scheint sie, nach der Übersetzung zu urteilen, ebenfalls für eine mit ⲙⲉⲥ- zusammengesetzte Form zu halten. GRIFFITH[6] löst sie in einen einfachen Relativsatz auf: « *'n mt e-s slf* is there a *thing that* is disgraceful? ». Und dennoch; trotzdem

1. *WKZM.*, XVII, p. 13.
2. Vgl. STERN, *Kopt. Gramm.*, § 404, insb. den 2. Teil; SETHE, *Verbum*, II, § 739.
3. STERN, *Kopt. Gramm.*, § 179, und STEINDORFF, *Kopt. Gramm.*, § 131.
4. *Recueil de Travaux*, IX, p. 22.
5. HESS, *Der demotische Roman von Stne Ha-m-us*, p. 131.
6. GRIFFITH, *Stories*, p. 136 7.

insbesondere letztere Übersetzung philologisch vollkommen einwandfrei ist und für sich allein genommen einen klaren Sinn giebt, versagt sie ihn ganz, sobald man diese Übertragung auf ihren allgemeinen Zusammenhang prüft. Wenn wir die Übersetzung des ganzen hierhergehörigen Abschnittes in Augenschein nehmen — ich wähle z. B. die von Hess[1], — so können wir uns am besten davon überzeugen. Sethon bringt das Buch des Gottes Thot zurück. *Er gieng hinunter in das Grab, in welchem Nenuferkephtah war. Ahure sprach zu ihm : « Ptah, der grosse Gott ist es, der dich heil hergeführt hat! » Nenuferkephtah lachte, sagend : « Dies ist die Sache, die ich Dir früher gesagt hatte! » Als Stne dem Nenuferkephtah beigestimmt (d. h. ihn begrüsst) hatte, fand er es, was sie wussten; nämlich*[2] *die Sonne, welche in dem ganzen Grabe war. Ahure und N. stimmten Stne bei gar sehr; Stne sprach : « N., ist das nicht etwas schimpfliches? » N. sagte : « Stne, du weisst es, dass,* » etc. Und nun kommt die Aufforderung, die Mumien Ahuras und Merebs von Koptos in Grab N. s. zu bringen. Wir sehen also, dass unser fraglicher Satz hinüberlenken sollte in den fünften « Act »[3]; und zwar sollte er das Motiv enthalten, für Herschaffung der Mumien A. s. und M. s. in das Grab N. s. Sonst hätte der Satz überhaupt keine Berechtigung. Und der Erzähler des *Sethon-Romans* versteht sich trefflich auf das Motivieren der einzelnen Handlungen seiner Erzählung. Mit Ausnahme eben des letzten Actes, dessen Handlung uns durch den dunklen Sinn unseres zu betrachtenden Satzes, nicht motiviert ist, giebt es in dieser Erzählung nichts, dessen Motiv unverständlich bliebe. Ein reizendes Beispiel, wie schlau der Erzähler dieser herrlichen Composition bei schwierigen Motivierungen zu Werke gieng, giebt die Stelle IV, 17[4]. So können wir mit Recht vermuten, dass wir an der obengenannten Stelle den Grund für die Überführung der Mumien, welche sonst nur ganz äusserlich mit der eigentlichen Erzählung zusammenhängen würde, erfahren. Aus alledem ist aber mit grosser Wahrscheinlichkeit zu schliessen, dass unsere Stelle, trotzdem sie philologisch vollkommen einwandfrei ist, nicht richtig aufgefasst wurde. Denn die Antwort N. s. : « Du weisst, dass die Mumien in Koptos sind, bringe sie hierher, etc. » passt durchaus nicht auf die Frage Sethons : « Ist dies nicht etwas schimpfliches? » Wir müssen also die Stelle anders aufzufassen suchen. Und wenn wir bedenken, dass der ägyptische Schreiber in diesem Manuscript öfters nur nach dem Gehör geschrieben zu haben scheint, ohne sich um die Etymologie im geringsten zu kümmern (siehe unsere obigen Bemerkungen), so liegt die Vermutung sehr nahe, dass wir es hier vielleicht auch mit einer unetymologischen Schreibung zu tun haben. Untersuchen wir nun das obige Beispiel VI, 3, des *Sethon-Romans* daraufhin, indem wir uns bloss an die Transscription halten, da — falls die Voraussetzung einer unetymologischen Schreibung des Originaltextes zutreffen sollte — die Schrift nur irreführend wäre. Der Satz dürfte also vielleicht gelautet haben : *encunmentesslof* (*ne*). Abgesehen von unserer obigen Transscription, könnte dies nun aber auch folgendermassen transscribiert und übersetzt werden :

= neuäg. [hieroglyphs] -ϣⲗⲟϥ



also = kopt. ⲉⲛⲉ ⲛⲉ[5] ⲙ̄ⲛⲧⲉ(ⲙ̄ⲛ + ⲛ̄ⲧⲉ)[6] ⲉ ϣⲗⲟϥ

1. Hess, *Der demotische Roman von Stne Ḫa-m-us*, p. 130 ff.

2. Vgl. Note 17.

3. So nennt Petrie (*Egyptian tales*, second series, p. 120 ff.) treffend die einzelnen Abschnitte dieser Erzählung.

4. Vgl. Maspero, *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne* (2. Aufl.), p. 188.

5. ⲛⲉ ist das « *Characteristicum des Præteritum* (vgl. Stern, § 303, und Steindorff, § 371 u. § 320) und aus [hieroglyphs] entstanden, daher vom Demotiker so geschrieben.

6. ⲙ̄ⲛⲧⲉ (aus der Negation ⲙ̄ⲛ [ⲙⲙⲛ, ⲙⲙⲟⲛ] + ⲛ̄ⲧⲉ, der Präp., entstanden und zusammengezogen) hat die Bedeutung von « *nicht haben* »; vgl. Stern, *Kopt. Gramm.*, § 212 ff.; Steindorff, *Kopt. Gramm.*, § 366 ff. Die Form ⲛⲧⲉ-, ⲛⲧⲁ⸗ würde zwar vor Suff. mit *a* vocalisiert, wird aber speziell in dieser Verbindung

« Hatte sie[1] (Ahure) nicht etwas schimpfliches? »

Wir müssen uns eben denken, dass diese schönes Erzählung dem ägyptischen Schreiber, als er sie einmal erzählen hörte, so gut gefiel, dass er sie sich noch einmal vorerzählen liess, um sie niederzuschreiben, d. h. dass er sie sich vielleicht diktieren liess. Dabei passierten ihm möglicherweise diese verschiedenen Schnitzer in Bezug auf die etymologische Schreibung, von denen wir einige besprochen haben. Er schrieb das Gehörte ganz genau phonetisch — aber in der Eile unetymologisch — nieder. Zu dieser Schreibung mag allerdings beigetragen haben, dass es die Verbindung ⲙⲛⲧϣⲗⲟϥ wirklich gab.

Der Sinn der ganzen Stelle ist also der : Nach gegenseitiger Begrüssung in dem Grabe und dem Gutmachen des Schadens durch die Rückgabe des Buches des Gottes Thot vonseiten Sethons, fehlt noch etwas zum harmonischen Abschluss. Sethon hatte sich nämlich Ahure gegenüber nicht « nach der Art eines guten Schreibers » benommen. Als er das erstemal in das Grab hinabgestiegen war, hatte sie ihn (dies dürfte in den fehlenden Seiten gestanden sein) darum gebeten, ihre und ihres Kindes Mumien dorthin zu bringen. (Daher die Anrede Nenuferkephtahs an Sethon [VI, 4 ff.] : « Stne, du *weisst* es, dass Ahure und Mereb, ihr Junge, in Koptos sind; bringe sie hierher in dieses Grab nach Art eines guten Schreibers. ») Doch Sethon kümmert sich nicht um die Bitten und Wünsche Ahures; er steuert auf den eigentlichen Zweck seines Kommens rücksichtslos zu, verlangt das Buch und (dies ist schon erhalten) erzählt ihm ihre Leidensgeschichte, um ihn davon abzuhalten das Buch zu nehmen. Sowie nun Sethon den Schaden durch die Rückgabe des Buches gutgemacht hat, erinnert er sich der anderen Bitte Ahures. Diese eben VI, 4 ff., angeführte Bitte scheint mir sicher in dem fehlenden Teil des Manuscriptes gestanden zu sein und der Satz : « Du *weisst* es u. s. w. » sich *darauf* zu beziehen. Abgesehen davon aber fühlt sich Sethon Ahure gegenüber auch gleichsam « verpflichtet » wegen der Angst und des Wehklagens, welche er Ahure gegen « die Art eines guten Schreibers » bereitet hatte. So frägt Sethon im Hinweis auf Ahures erwähnte Bitte Nenuferkephtah : « Hatte sie nicht etwas Schimpfliches? » Das Schimpfliche bestand natürlich darin, dass der *Ka* Ahures und ihres Kindes Mereb fern von der Begräbnisstätte weilen musste, ein Gedanke, welcher ja für den Ægypter etwas ungemein Peinliches und Quälendes an sich hatte. *Darauf* nun passt ganz genau Nenuferkephtahs Antwort und wiederholte Bitte, die Mumien in seine Grabesstätte zu bringen, damit sie nicht das Schimpfliche erleiden und fern von ihrem *Ka* weilen müssten.

Wenn diese Auffassung der Stelle richtig ist, so würde der Roman auch harmonisch abschliessen, während es ihm so an der « Einheit der Handlung » gebricht und der letzte « Act », der die Herbeischaffung der Mumien in das Grab Nenuferkephtahs behandelt, als eine unmotivierte Weiterführung der « eigentlichen » Erzählung ganz äusserlich angehängt erscheint. Und wenn wir uns an den richtigen Titel unserer Erzählung erinnern, so lautet derselbe ja nicht *Sethon-Roman*, sondern wie die letzten Zeilen zeigen : *Sage von Sethon Hamois und Nenuferkephtah und Ahure, seiner Frau, und Mereb, ihrem Kinde.* Dieser Titel würde ohne die Herbeischaffung der Mumien Ahures und Merebs nicht passen. Man würde vielmehr als Titel erwarten : *Sage von Sethon Hamois und Nenuferkephtah*, welcher den Antagonismus dieser beiden Personen (um einen solchen würde es sich ja dann handeln) genügend bezeichnen wurde.

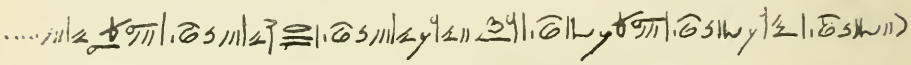
---

immer zu *e* abgeschwächt; vgl. Stern, § 313 ff.; Steindorff, § 367. Das direkte Objekt dieser schwachen Verba (hier also ϣⲗⲟϥ) wird unmittelbar angeknupft; vgl. Stern, § 315; Steindorff, § 367. Es stimmt also alles ganz genau.

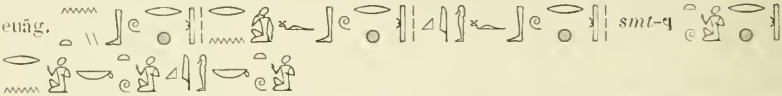
1. Das feminine *s* bezieht sich eben nicht auf etwas allgemeines, unbestimmtes, sondern ist auf die Frau N. s., Ahura, zu beziehen.

Ich kehre wieder zu unserem ursprünglichen Thema zurück. Wir haben oben gesehen, wie der Strich in *rḫ* infolge Missverständnisses des ägyptischen Schreibers immer mehr nach links wanderte, um zuletzt, sicher als Determinativ aufgefasst, am Ende des Wortes zu stehen.

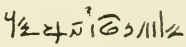
Interessant für unsere Untersuchung ist nun auch die Tatsache, dass der Londoner magische Papyrus[1], sowohl den Strich über dem Zeichen des *ḫ* schreibt, als auch den senkrechten Strich, welcher das Determinativ darstellen soll. Der Grund ist leicht einzusehen. Der Ägypter, der das Manuscript dieses Papyrus verfasste, legte — da es ja bei den Beschwörungen auf die genaue Aussprache der Worte ankam — grossen Wert auf die genaue Schrift und Aussprache, so sehr, dass er ja bekanntlich viele Wörter mit griechischen Buchstaben transscribiert darüberschrieb. Wir sehen in den folgenden Beispielen, dass er das Wort für *rḫ*, um Missverständnissen vorzubeugen, sowohl nach der vermeintlichen historischen Schreibweise schrieb, wie auch dass er der urspr. Phonetik des Wortes Rechnung zu tragen sich bemühte, IX, 4 :



— kopt. ⲉⲧⲉⲙⲉϣⲁⲩ ⲣⲁⲛϥ ⲙⲉϣⲁⲩ ϭⲓϥ ⲙⲉϣⲁⲩ *smt*-ϥ ϯϣ̄ ⲣⲁⲛⲕ ϯϣ̄ *ϭⲓⲕϯ.....

= neuäg. 

« Dessen Namen man nicht kennt, noch dessen Natur, noch seine Ähnlichkeit. Ich kenne deinen Namen, ich kenne deine Natur, ich kenne (deine Ähnlichkeit). »

XXI, 29, 

— kopt. ϯϣ̄ ⲡⲉⲕ ⲣⲁⲛ

= neuäg.

« Ich kenne deinen Namen. »

Hier hat Griffith über den Strich nach dem Zeichen des *ḫ* sogar ein Fragezeichen. Durch diese Untersuchung aber scheint mir die Antwort auf das Fragezeichen gegeben zu sein.

1. Griffith, *Demotic magical Papyrus of London and Leiden*, p. 66 67, etc. Die Beispiele nach Griffith's trefflicher Handcopie.

AMULETIC SCARABS, ETC., FOR THE DECEASED

" Gli oggetti che svelano il culto dominante
" sono gli scarabei." (G. Spano.)

" Quels que soient les rites employés, l'être
" divin pour les Égyptiens, c'est, avant tout, celui
" qui a franchi le seuil de la mort." (A. Moret.)

BY

A. Grenfell

In the late dynasties the Egyptians became more mystical. Their surviving monuments show this. Late sepulchral stelæ portray the four children of Horus standing on a lotus flower; or a picture of the solar boat is given, with the Deceased in adoration before it, while stelæ of the XIIth and earlier dynasties depict only family scenes; the Deceased, — with a few stereotyped emblems above, — and his relatives; the latter bearing offerings, his wife sitting behind him, with a pet dog or a monkey underneath their seats.

The same mystical tendency is shown in the choice of personal names. The incised faïence pale green or blue ushabtis of the XXVIth dynasty supply numerous examples of the then fashionable names. A XXVIth dynasty ushabti belonging to Queen's College, Oxford, has a man's name written on it compounded of three gods : *Ra-Ptah-Hapi,*

But this mysticism is displayed above all on the amuletic scarabs, scaraboids, plaques, etc., provided for the Dead, which were buried with the mummy, in order to place the Deceased under divine protection, and keep him safe from the dangers of the next life.

Some of the wish-scarabs, etc., refer to this life, especially the "Happy New Year" series :— [They are often found on the bezels of rings.] Nos. 1-8, Plate I, are examples :

Eight Wish-scarabs which refer to this life — [Nos. 1-8]

See Plate I, 1. "May Maat (give) a happy new year!" Bower Collection.
— 2. "May Bast (give) a happy new year!" Liverpool Museum.
— 3. "May Isis (give) a happy new year!" Cawthorne Collection.
— 4. "May Amen (give) a happy new year!" Queen's College, Oxford.
— 5. "May Ra give double good luck!" Ashmolean Museum.
— 6. "May your name be established; may you have a son." Coltman-Clephan Collection.
— 7. "May Ra give a good beginning and duration" (of life). Florence Museum.
— 8. "May Amen (give) a happy old age!" The verb is omitted. Fraser Collection.

I have translated these wish-scarabs with the English wish-formula "may", not in the original, except on such scarabs as Mr. Loat's, No. 16, where a seated man with his hand to his mouth expresses the wish part; but a good wish is clearly understood is this class of scarab.

Amuletic scarabs which refer to the next life are far more numerous than the above-mentioned eight; they are often beautifully cut, generally of steatite; but they are mostly very difficult to make sense of, owing to the general omission of the verb; also of letters, syllabics, determinatives and grammatical endings, for want of room; not to mention the reverse process, which is often mystifying, namely, repeating superfluous signs merely to fill up spaces. Difficulty is also added by reversing the signs, or placing them sideways, to make them fit better, or balance properly: for the Egyptians never lost the artistic side of their writing. They aimed at putting as much as possible on a scarab in a little compass, and the small available space on the base was more favourable to a contracted method which they understood perfectly well, than to a careful spelling out of words alphabetically and syllabically, and adding a determinative.

There are many mythological allusions in this class of scarab, and much light is thrown on the interpretation by studying the inscriptions on papyri; on sarcophagi; on coffins; on funeral stelæ; by studying the Pyramid Texts; the Book of the Dead; the Lamentations of Isis and Nephthys; the Book of Wandering through Eternity; the Book of Am Duat, etc., in fact, by the whole of the literature connected with the Dead. Our imperfect knowledge of this literature makes mistakes in elucidation of amuletic scarabs unavoidable, especially as little or nothing has been written on them; collectors generally preferring to catalogue royal scarabs, with names of kings and queens.

I give 12 examples of scarabs explained by the literature of the Dead.

Twelve Amuletic Scarabs, etc., explained by the Literature of the Dead
[Nos. 9-20]

See Plate I, 9. "May Ra provide a Usekh." From *Description de l'Égypte*, etc. [broken] scarab No. 9 is a rare form, with the verb given; the usual form is without the verb, [the eye,] as on a scarab also drawn in the *Description de l'Égypte*, 1809-1829 [No. 10].—From chap. CLVIII of the Book of the Dead we know that the Usekh [collar] amulet was intended to give Deceased power to free himself from his swathings.

Text: "The Chapter of a collar of gold which shall be placed "at the neck of the Deceased. The Osiris Auf-ankh... saith: "'O my father, my brother, my mother Isis, I am unswathed, "'and I see.' I am one of those who are unswathed, and who "see the god Seb." [Dr. BUDGE's translation.]

— 10, has been noticed: "May Amen (give) à Usekh."

See Plate I, 11. This scarab follows in a very remarkable way the more fully developed hieroglyphs in the inscriptions of Nekht-Amsu, [Egyptian Reading book, Dr. BUDGE] : Deceased speaks : "Over my piece of ground every day unceasingly may I flutter" (in the next world).

"May Amen-Ra allow Deceased to hover over his city unceasingly." Published by Mr. Newberry, *Scarabs,* 1906.

Scarab No. 11 gives the key to a set of Scarabs which mention the fluttering, or hovering power, which the goddesses, Maat, Bast, etc., were invoked to give the Deceased. One of these scarabs is in Cairo Museum; one in the Edwards Collection; one in Johns Hopkins University; Mr. Newberry has published an allied variety from Luxor; Prof. Petrie has two in his *Historic Scarabs,* 1889; Sir Herbert Thompson has one, and there is one in the Loat Collection. Five of these are shown on Plate I, Nos. 12, 13, 14, 15, 16.

— 12. "May Maat give this (Deceased man) the fluttering power." Edwards Collection.

— 13. "May Mut give the fluttering power." PETRIE'S *Historical Scarabs.*

— 14. "May Bast give the fluttering power." Ditto.

— 15. "May Anubis provide (or make) the fluttering powers." Sir Herbert Thompson's Collection.

— 16. "May the lord of beautiful face [Ptah,] and the Lord of Hermopolis, "[Thoth,] (give) duration, strength, and the fluttering power..." (Sign at the base doubtful perhaps knowledge?) Loat Collection.

— 17. This scarab represents Ra, Atum and the Deceased, (a woman) as a , in the solar boat. Macgregor Collection.

(For explanation of the nefer as a Deceased Person, see page 110.)

The is in the right place, after the gods, see papyrus of Nu, chap. c, published in the *Books on Egypt Chaldea Series,* vol. XX, Dr. BUDGE.

That the Deceased went into the solar boat with Ra and Atum we know from the funeral hieratic papyrus in the Egyptian Museum at Florence (published and translated by A. Pellegrini in *Bessarione*), of a lady, Ari-Suiniat, who is called the "Hat-hor", not "the Osiris";

This is the passage :—

"Atum, placing me in the divine boat of Ra, lets me make all the transformations I like."

See Plate I, 18. "May Maat make the garment for Deceased." Fitzwilliam Museum. See Book the Dead, chap. LXXXII. Deceased says :— "Let

"me clothe myself in the *taau* garment, from the hand of the "goddess Taït." (She may well be a form of Maat.) For explanation of *hes* = Deceased, see further on in this article.

According to M. A. Moret, *La Condition des Féaux*, etc., *Recueil de Travaux*, XIX, to become an *amakh*, (or a follower of Horus) a special garment or sign was necessary. This view is confirmed by scarab *No. 19*, bought in Cairo, "May the god give the *amakh* clothing for a garment (?)." These scarabs are rare. No. 20 scarab (Bower Collection) has 3 objects on it, a bird's nest, and . Chap. CXLII of the Book of the Dead gives, as one of the epithets of Osiris : "The Golden one of millions of years." . — = behind, requires the name of a god, or goddess, for it is always used with a deity on scarabs; as, 'Bast is behind; do not fear'; 'Ra is behind', etc.; Khonsu; Mut is behind: and in the Louvre Museum is a rare scarab, "*Ba-neb-dad* (title of Khnum) is behind, do not fear". — Thus we may by analogy translate : "The Golden One is behind." To be behind is to be protecting a person, as the protector stood behind. — In the Book of Wandering through Eternity we find the North wind written, *beginning with a bird's nest :* . The Egyptians after death especially wished to breathe the refreshing breezes of the North wind, and this wind is often prayed for on stelæ in the formula, along with oxen, geese, incense, etc. Therefore, as for want of space on scarabs, often only one sign of a word is given, scarab No. 20 may well mean : "The Golden One is behind, with the North Wind", (for thy nostrils), or in wish-form : "May the Golden "One", etc.

Birds-nest scarabs are rare; there is one in Leyden Museum, one in the British Museum, both broken; Mr. Newberry has published one from the Grant-Bey Collection. —

Besides the question of mythological meaning, there are 2 other points to be decided, which are necessary for the interpretation of amuletic scarabs :

I. What verb to supply when it is left out?

II. What are the various hieroglyphic signs which stand for the Deceased by whom the scarab was used?

I. — The Omitted Verb

The verb is more often left out than it is expressed on both amuletic and wish-scarabs. Scarab No. 9, Plate I, *"May Ra provide a Usekh"*, is what may be called a "key" scarab, i. e., an example which explains a whole row of similar design, by supplying the verb. The *usekh* collar, with Amen written inside is not uncommon on scarabs, and makes no sense; but directly a verb is put in it becomes quite clear, and means, "May Ra provide (or make) a *usekh*" (for you; wish-form).

I give 3 other examples of 'key' scarabs and those scarabs which are explained by them, on Plate I, Nos. 21, 22, 23, 24, 25, 26. —

No. 21. "Amen makes the *sa ankh*" (see further on in this article for the meaning of this; hes section). Sayce Collection.
— 22. Ditto. Bower Collection.
— 23. "Ra watches over the Double Hall (?)." Ashmolean Museum.
— 24. Ditto. Rugby School.
— 25. "Khonsu provides the *sa ankh*."
— 26. Ditto. Both from Dorow and Klaproth's *Antiquités égyptiennes*.

The verb which is left out is generally 'make', 'give', 'guard', 'provide', 'see', 'watch over', etc., being something that a deity does or is asked to do on behalf of his votaries. Hundreds, if not thousands of scarabs become legible by supplying the omitted verb.

An added difficulty is that the eye means both "make"; also "see".—

II. — The various signs which stand for the Deceased on Amuletic Scarabs

These are seven in number :

1. ankh. 3. hes. 6. kheru.
2. nefer. 4. amakh. 7. ?
5. s.

, , , are common; is moderately common; , , , are uncommon, and might easily be overlooked; but still there is sufficient evidence to show that and represent the Deceased, and that indicates some aspect of, or something connected with him. There is a tendency to use for deceased women.

, , , interchange freely with each other in numerous designs; I have twenty one sets of this interchange, but give here only four sets; scarabs Nos. 27, 28, 29; 30, 31, 32; 33, 34, 35; 36, 37, 38, Plate I.

Scarabs showing the interchange of , , :

No. 27. — Harrow School.
— 28. — Grant-Bey Collection.
— 29. — Queen's College, Oxford.
— 30. — Fitzwilliam Museum, Cambridge
— 31. — Vienna Museum.
— 32. — Queen's College, Oxford.

No. 33. } Bower Collection.
— 34. }
— 35. — *Hist. Scarabs*, Petrie.
— 36. — Ashmolean Museum.
— 37. — Bower Collection.
— 38. — *Antiquités égyptiennes*, Dorow et Klaproth.

We find , , , , which are used on scarabs to symbolise the Deceased, also used on funeral stelæ; on sarcophagi; and on papyri. I have not seen the last three signs , , , except on scarabs.

is used on the Ptolemaic sarcophagus of Pa-nehem-Isis, edited by V. BERGMANN, Vienna, 1876.

Deceased says : "I am a *hes*, who was praised in his town." Dr. V. Bergmann writes in a note : "*Hes*, eine häufige Benennung der Todten." This in 1876: in 1904 Dr. Erman writes in his *Ægyptisches Glossar*, p. 87, "*hsj*, der "Gelobte = der Tote, ".

is used for the Dead in the *Zweiwegebuch;* a text of Pyramid date, in the Berlin Museum, edited by Schack-Schackenburg, 1903 :—

(for)

"Every glorified spirit who knows it (i. e. the magical sayings of the *Zweiwegebuch*), lives among the Living Blessed ones." Also one the inner coffin of Nesi-pa-ur-shef, Fitzwilliam Museum.

is used in the Abbott Papyrus, British Museum, see *Enquête judiciaire* by M. Maspero, 1869; also in Dr. Budge's *Egyptian Readingbook*, under the title of *The Spoliation of the Tombs*, 1896.

"Xamûs, etc., went to examine the great abodes of the royal children; of the "royal wives; of the royal mothers, who are in the abode of the nefers", i. e. tomb, ; also written , . is also used on the same sarcophagus :

Deceased says : "I am an *amakh* "who is admitted to the Underworld at the Pylons." — In all civilised languages there is a great variety of expressions used for the Dead, especially numerous circumlocutions. The Egyptians used several :

"Those who are at rest";

"Those who are in Amenti", etc.

I will now describe the seven signs separately.

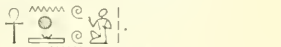
1. — *The*

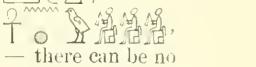
Those whom we name the Dead, the Egyptians called "Living Ones", for they really believed in another life beyond the grave [(abbreviated form)]. It is written on the inner coffin of Nesi-pa-ur-shef, superintendent of the scribes in the temple of Amen at Thebes, c. 1500, B. C. [Fitzwilliam Museum Cambridge, translated and published by Dr. Budge, 1893] :—

"Hail to you, Lords of Amenti, the cycle of great gods in the underworld, and "ye resting Ones who are in Duat; ye who repose, divine Souls, Living Ones who are "in the funeral valley ( ) gods, Lords of Ta-sert; come ye, "protect the Osiris, (the Deceased) divine Father of Amen-Ra, king of the gods, "".

Also in the "Book of Wandering through Eternity" (papyrus of Nesi-paut-taui, at

Vienna, published by V. Bergmann, 1877) we find, "glorious is thy Sah (astral body) "among the (heavenly) Living Ones", .

These beatified *ankhs* are written with the determinative for sacred Deceased persons; in the same papyrus living mortals on earth are written  .

That the *ankhs* worshipped on scarabs represent these glorified  , — for if the *ankhs* received prayer, they also received adoration, — there can be no doubt; see Plate I :

No. 39, *Antiquités égyptiennes*, Dorow and Klaproth;
— 40, Brighton Museum;
No. 41, John Ward Collection;
— 42, *Koptos*, Petrie;
— 43, Cairo Museum.

We also find the ☥ under the protection of (1) various deities; (2) deified kings; (3) sacred animals, and (4) amulets, etc. — The verb is always left out.

(1) The ☥ with Deities :

Plate I, No. 44, Grant-Bey Collection, Ptah.
— — 45, Harrow School, Bast and Ra.
— — 46, Leyden Museum, Ra-Harmakhis.
— — 47, *Recueil d'Antiquités*, Caylus, Horus.
— — 48, Ashmolean Museum, Bes.
— — 49, Ashmolean Museum, Anubis.
Plate II, — 50, Ashmolean Museum, Set.

(2) The ☥ with deified kings :

Plate II, No. 51, "Amenhotep III, prince of Thebes", On, Bower Collection.
Plate I, — 34 scarab, is an ☥ protected by Rameses II. *Chicago Art Institute* has a scarab with ☥, and the cartouche of Sety I.

(3) The ☥ with sacred animals :

Plate II, No. 52, Queen's College, Oxford, Ra as a cat.
— — 53, Ashmolean Museum, lion.
— — 54, Vienna Museum, Uræus [Isis?].

(4) The ☥ with amulets, and sacred formulæ :

Plate II, No. 55, *Tanis* (Dome-seal), Petrie, hand amulet.
— — 56, Queen's College, Oxford, Maat feather.
— — 57, Queen's College, Oxford, 2 Uas sceptres.
— — 58, *Antiquités égyptiennes*, Dorow and Klaproth, Dad amulet.
— — 59, Queen's College, Oxford, 'Ra-n-Ra' formula.
— — 60, Florence Museum, 'Men-kheper-Ra' formula.
— — 61, Edwards Collection, Usekh amulet.

Plate II, No. 62, *Koptos*, PETRIE, Crown of Lower Egypt amulet.
— — 63, *Ramesseum*, PETRIE, Concentric rings.
— — 64, Ashmolean Museum, Tied lotus.

The Ra signs with the ☥, as on scarab 65, *Antiquités égyptiennes*, are a mark of the ☥'s divine character after death.

Deities often hold ☥ in their hands when standing (scarab 66, Florence Museum); or have an ☥ protruding from their knees when sitting (scarab 67, Queen's College, Oxford); as a sign that they are leading an ex-terrene life not of this world; according to the Egyptian expression, they are "living in Maat", ☥ 𓅓 𓆄 𓄿 𓏏. Thus the ostrich feather, the symbol of Maat, is occasionally placed with deities and sacred animals; an example of Amen Ra with Maat feather is given in *Antiquités égyptiennes*. We also have :

Plate II, No. 68, Ashmolean Museum, Ra as a cat.
— — 69, Hudd Collection, Amen as a goose (or perhaps the king?).
— — 70, Queen's College, Oxford, Mut as a vulture, all three with Maat feather.

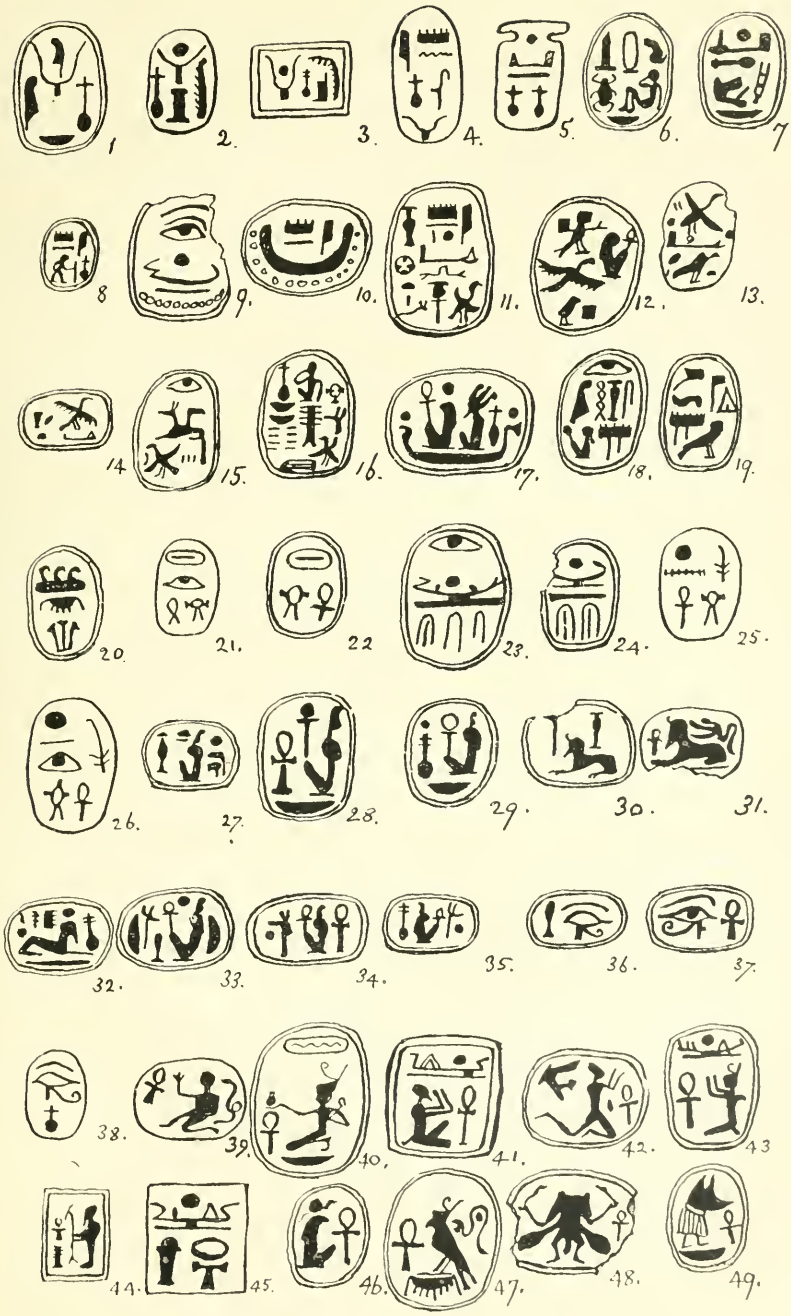
I do not mean to say that ☥ always refers to a Deceased Person; "☥𓅱, the living Horus", as on the historical scarabs of Amenhotep III, is one of the king's titles. ☥ often has the obvious meaning of life as we use it, see scarab 71, Ashmolean Museum, "May Amen-Ra, the lord (give) the breath of life." In the Book of Respirations we read, "Amen is near thee, to give thee the breath of life."

We also find ☥ in the solar boat; scarab 72, Vienna Museum.

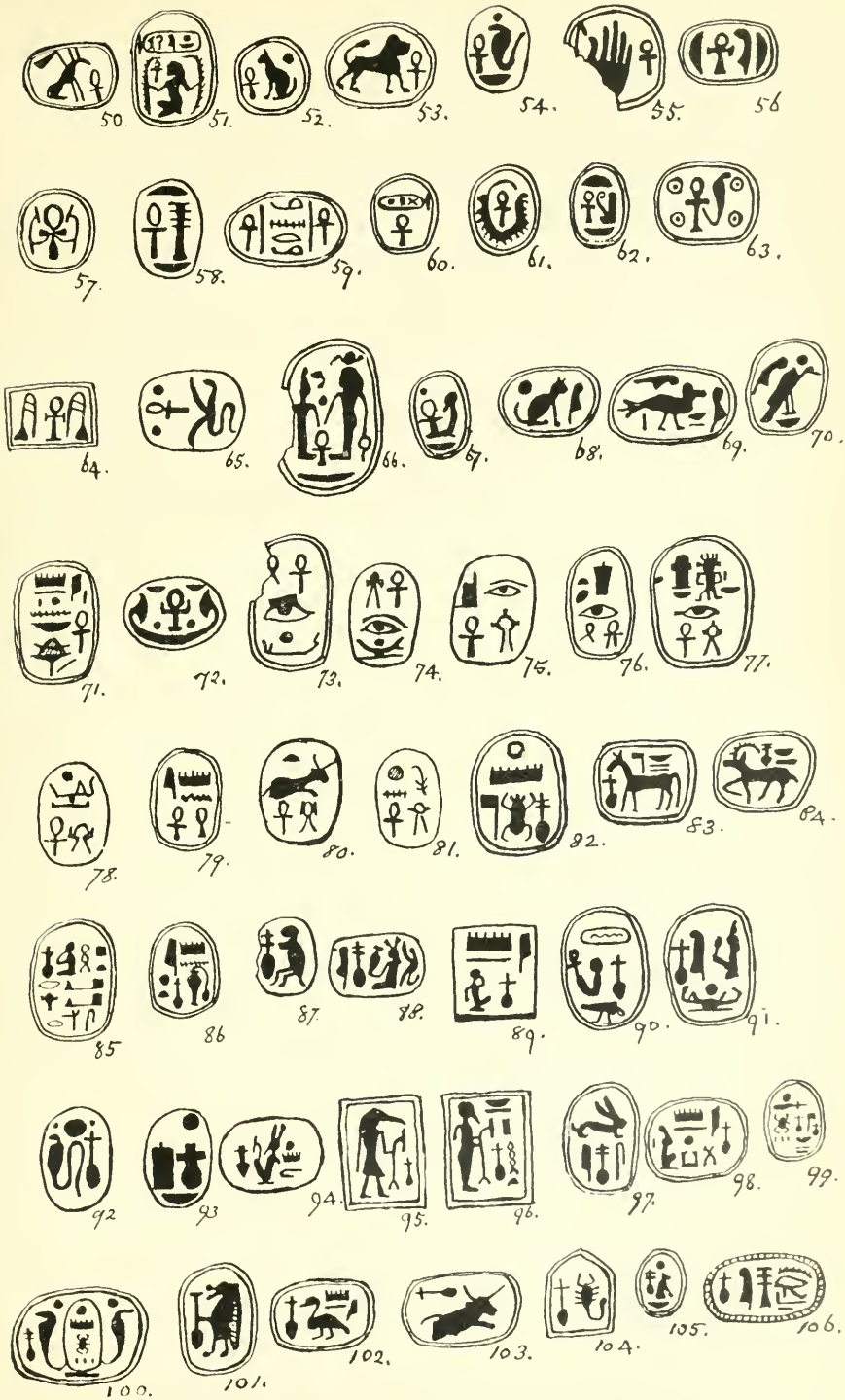
The expression on scarabs, "☥𓋴", is generally translated "safety and life". It was evidently something very important to the Deceased. M. Moret considers that 𓋴, *sa*, [variants 𓋴, 𓋴, 𓋴, 𓋴, 𓋴, etc.], means the luminous fluid which came from the sun, and made beings live. Professor PETRIE, in his *Religion of the Ancient Egyptians*, 1906, calls 𓋴, "An essence which was imparted to the king when he knelt "with his back to the god, and the divine hand was placed on him." The *sa* was also imparted to a class of priests, or initiates, who are described as *impregnated with the* 𓋴 *of four different grades*; see the 𓋴 section, No. 3, for this class of priests figured on scarabs Nos. 135, 136, 137 and 138. — Ra is called in the Pyramid Texts "chief of the divine sa", 𓋴 (MORET), and this title may explain why Ra is so much oftener placed on 𓋴☥ scarabs than the other deities. We should expect to find the great gods providing this life-giving fluid, and such is the case. — Contrary to the usual pratice, the verb 𓄿 is oftener expressed than omitted on 𓋴☥ scarabs, and may be translated 'make', or 'provide with'. —

Five 𓋴☥ scarabs with the verb :

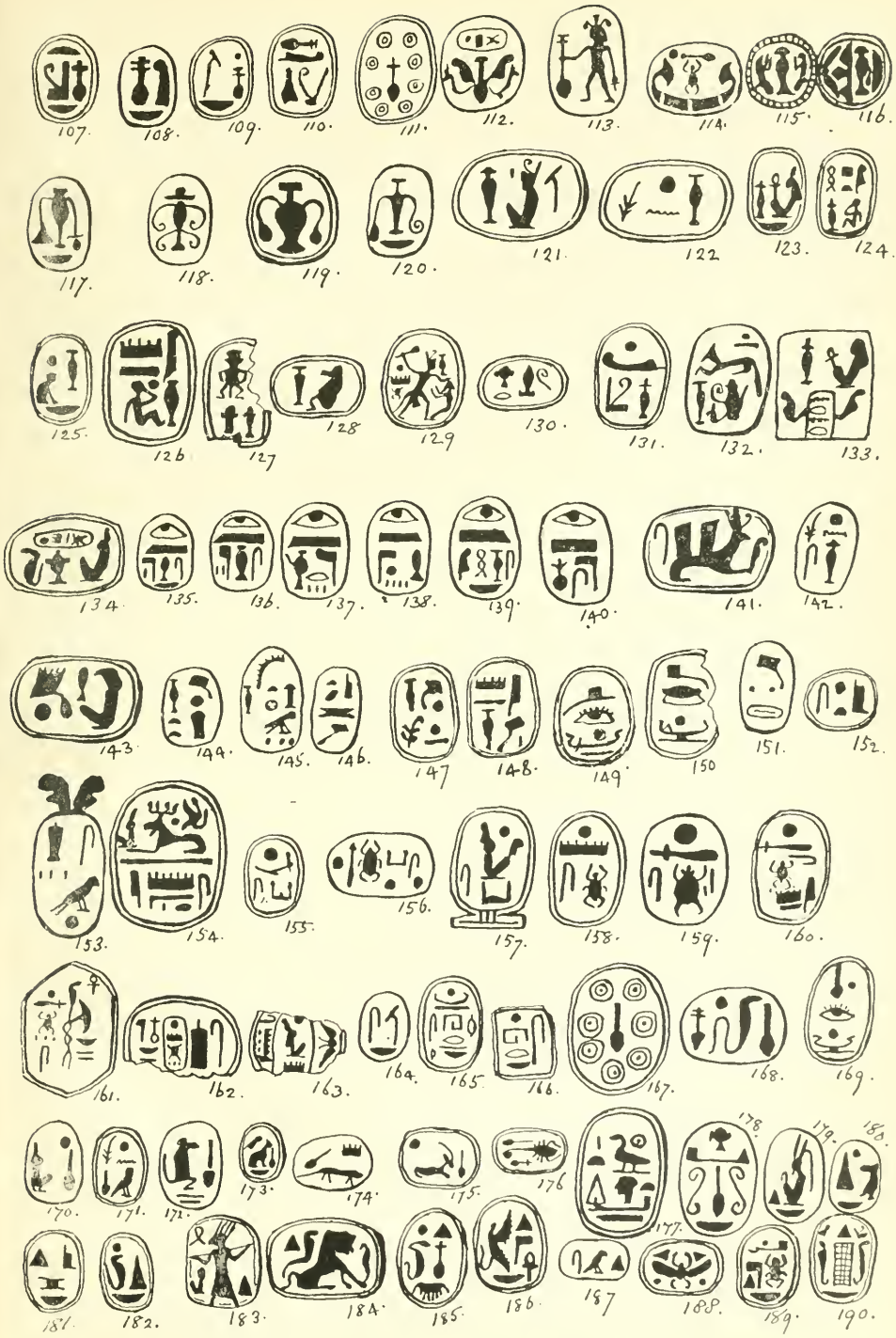
Plate II, No. 73, Ashmolean Museum, "Ra provides the 𓋴☥".
— — 74, Vienna Museum, Ra.



AMULETIC SCARABS, SCARABOIDS, PLAQUES, ETC.



AMULETIC SCARABS, SCARABOIDS, PLAQUES, ETC.



AMULETIC SCARABS, SCARABOIDS, PLAQUES, ETC.

Plate II, No. 75, Florence Museum, Isis.
— — 76, Leyden Museum, Bast.
— — 77, Hilton Price Collection, Bes and Bast.

Four scarabs without the verb :

Plate II, No. 78, Maegregor Collection. Ra.
— — 79, Queen's College, Oxford, Amen.
— — 80, Leyden Museum, Hat-hor.
— — 81, *Antiquités égyptiennes*, Khonsu.

2. — *The*

The is still more common on scarabs than the , and I repeat (what I stated as regards the), that every nefer does not represent a Deceased Person, and I give 5 examples of its use on scarabs, otherwise than as a symbol of the Dead.

(1) There is the oft recurring *title* of the king, *Beautiful god, Lord of Egypt.* The various animals which symbolise the king, often have written above them; see scarab 83, which belongs to Miss Ellis, the king as horse, and 84, Liverpool Museum, the king as ibex. The Men-kheper-Ra formula, (which is also used as an amulet) when it signifies Thothmes III, is frequently flanked by , see scarab 82, Eton College.

(2) The is often found in *names*, as Men-nefer, Memphis; particularly in women's names, as Nefru-Ra, Sebek-nefru, Nefertari, etc.

(3) The is found in *epithets*. There is a plaque in the British Museum with "Ptah, *beautiful of face*" on it. This expression is often to be found on wish-scarabs, as on scarab 85, Harrow School.

(4) The nefer is placed on *Happy New Year* wish-scarabs, etc. Examples have been given on Plate I, Nos. 1, 2, 3, 4.

(5) "", good things, or "", every thing good, is to be found on scarabs; it is not very common, see scarab 86, Rose Collection, "May Amen (give) Deceased good things."

The is not worshipped often on scarabs as the is. There are two rare scarabs in the Vienna Museum; No. 87 has a worshipped by an ape, and No. 88 has Hapi kneeling before a . But as Hapi always kneels on scarabs (except when he is doubled, and symbolises N. and S. Egypt), and generally holds his vase representing Nile water, whether there is an object in front of him or not, his kneeling position does not imply adoration of that object.

The , like the , is protected by (1) deities; (2) deified kings; (3) sacred animals, and (4) by amulets.

(1) *By Deities :*

Plate II, No. 89, Cairo Museum, Amen: plaque, has the wish-formula. "May Amen", etc.

Plate II, No. 90, Harrow School, Amen, the guardian and guide of the ☥.
— — 91, Macgregor Collection, Maat and Ra.
— — 101, Loat Collection, Thoueris.
— — 93, Ashmolean Museum, An, a form of Osiris.
— — 94, Queen's College, Oxford, Amen...
— — 95, *Illahun, Kahun and Hawara*, PETRIE, Thoth.
— — 96, *Illahun, Kahun and Hawara*, PETRIE, Ptah.

(2) *By Deified kings :*

Plate II, No. 97, Blanchard Collection, Unas.
— — 98, Fraser Collection, "Hatshepsut, beloved of Amen-Ra".
— — 99, *Hist. Scarabs*, PETRIE, Amenhotep II.
— — 100, Grant-Bey Collection, published by Newberry, Thothmes IV.

(3) *By sacred animals :*

Plate II, No. 92, Vienna Museum, uræus, with Ra-sign (Isis?).
— — 102, Florence Museum, goose (Amen).
— — 103, Leyden Museum, cow (Hathor).
— — 104, Leyden Museum, scorpion (Serq).
— — 105, *Hist. Scarabs*, cat (Ra).

(4) *By amulets :*

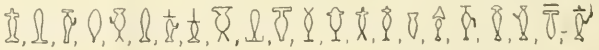
Plate II, No. 106, Queen's College, Oxford, Maat feather, dad and uzat.
Plate III, — 107, Rose Collection, crown of Lower Egypt.
— — 108, Queen's College, Oxford, Maat feather.
— — 109, *Hist. Scarabs*, uas sceptre.
— — 110, Bower Collection, Maat feather, crowns of upper and Lower Egypt.
— — 111, Queen's College, Oxford, concentric rings.
— — 112, Miss Frizell, 2 Maat feathers, and Men-kheper-Ra formula.

Deities hold ☥ (as well as ♀) in their hands, see 113 scarab, Vienna Museum.

☥ is to be seen in the solar boat, as on Mr. Macgregor's beautiful scarab, already mentioned, No. 17. — Leyden Museum also has a ☥ boat scarab (with a beetle) No. 114, and judging from the hypocephalus amulet of the lady Ta-tu, this beetle represents the coming into being of the Deceased's new life. On the hypocephalus the beetle, rising above the coffin of the Deceased Ta-tu, is about to be united to Ra.

3. — *The* ☥

[The variants of ☥ are very numerous. I give 22, but there are several others.]



The extreme antiquity of the ☥, the sign par excellence of the Deceased, is testified by its appearance on the early cylinder seals of the Ist and IInd Dynasties : I am indebted to Professor Sayce for this reference to cylinders. ☥, besides being written alphabetically on cylinders, appears on them also in the pictorial form of two of its variants, [☥ and ☥]. One of these cylinders is published by Mr. Fraser; the other belongs to Mr. Somers Clark. In its contracted shape of ∩, the ☥ is extremely common on these cylinders.

There was not a frequent worship of ☥, as of ☥. I have been able to find only four scarabs with such worship; 3 belong to Leyden Museum, and one to Mr. Rose of Hutton, No. 115, Plate III. This latter scaraboid has the foreign rope border. The shape of the ☥ figured on it exactly coincides with the ☥ on scaraboid 116, von Bissing Collection. We know that the von Bissing specimen is figured with a ☥ representing the Deceased, because there is a lotus-bud coming out of it, which is an example of the efflorescence of lotuses (there are often spirals, etc.), which typify the new life of the ☥. We also find the lotus-bud coming out of ☥ on scarab 86 (already mentioned).

Four examples besides of efflorescence :

Plate III, No. 117, Rose Collection, lotus and ankh (reversed).
— — 118, Cairo Museum, spirals.
— — 119, von Bissing Collection, two lotus-buds.
— — 120, Leyden Museum, bud and spiral.

☥ is placed under the protection of (1) deities, and especially of Amen-Ra as a Sphinx; (2) of deified kings; (3) of those above; (4) of amulets and formulæ.

(1) Deities :

Plate III, No. 121, Cawthorne Collection, Khonsu figured.
— — 122, Ashmolean Museum, Khonsu written, v. common.
— — 123, Grant-Bey Collection, Maat.
— — 124, Queen's College, Oxford, Ptah, Maat; with wish-formula, "May", etc.
— — 125, Blanchard Collection, Ra as a cat.
— — 126, John Ward Collection, Amen-Ra, with wish-formula.
— — 127, Hudd Collection, Bes and Bast.
— — 128, Liverpool Museum, Thoth.

(2) Deified kings :

Plate III, No. 129, Fraser Collection, is a most interesting scarab of Thothmes III slaying his enemy. This is a very common design, but with ☥ it is, as far as I know, unique. — ☥ protected by Rameses II has been already given on Plate I, No. 33.

(3) "Those above" :

Scarab 130, Vienna Museum, is curious: ☥ (in a variant form) under the protec-

tion of the *Heru* — "Those above" — celestial Beings. — They are often mentioned in the Book of the Dead. There is a chalcedony scarab in the Ashmolean Museum of similar design, except that the form of plural is put, instead of .

(4) Amulets and formulæ :

Plate III, No. 131, Ashmolean Museum, Crown of Lower Egypt, and Maat feather.
— — 132, *Antiquités égyptiennes*, Double Crown of Egypt, and Anubis...
— — 133, Ashmolean Museum, Maat and Ra-n-Ra formula.
— — 134, Rose Collection, Maat and Uræus, Men-kheper-Ra formula.

I have never found in any of the sacred boats: it is not held in the hands of deities; it was evidently an aspect of the Deceased less spiritualised than or .

There is a class of scarabs (with an at the top of the design) which is important, for it gives the evidence of the mysterious being an abbreviation of . I have found 17 specimens, of which six are drawn on Plate III,

No. 135, bought in Cairo;
— 136, Vienna Museum;
— 137, John Ward Collection;
— 138, formerly in the Rustafjaell Collection;
— 139, Cairo dealer;
— 140, Bristol Museum.

"" evidently means a deceased priest. It it remarkable as has already been noticed in referring to scarabs, that there was "a class of priests or initiated who "were described as impregnated with the *sa* of 4 different grades" [PETRIE]. Now on these eye scarabs, exactly 4 grades are marked and no more. The fourth grade scarab is unique, and so is Mr. John Ward's third grade, but first and second grades are commoner. Most of these 17 scarabs have on them, but not all. That this means the goddess Maat is made certain by No. 139, where the Maat feather occurs, so we may translate : "Maat watches over the deceased priest (or, may Maat "watch over, etc.)."

In a dark corner of the Bristol Museum is a tray with 16 sealing wax impressions, (some cracked) of valuable lost scarabs; but a thoughtful person has left among these impressions one which is from a scarab of great rarity, see No. 140. On it has disappeared, and only is left, and a , thus showing that is a contraction of , or rather its phonetic complement used by itself.

being the usual sign for the Deceased on scarabs — I have mose than 200 examples of drawings, etc., from scarabs — is used in combination with the six other signs, , , , , , . But some of these are rare. A and scarab is in the Ashmolean Museum, and and 2 's reversed on a scarab belongs to Miss Phœbe Thoms.

4. — *The*

The on scarabs interchanges very seldom with the other signs for the Deceased,

and is less common. is known to be a particular relationship (féal, A. MORET) to a Deity, namely that of being under his particular protection; under the protection of Ra, Horus, Khonsu, Amen, etc., just as the Egyptians placed themselves in life under the protection of some great person, preferably the king. Thus they engraved the formula, which occurs on thousands of stelæ, "*An offering "which the king gives*", etc., which was supposed to be all the more efficacious because it came (nominally) from the king, see ERMAN'S *Egyptische Religion*, 1905.

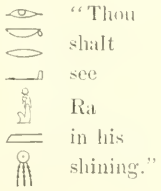
M. Moret describes the very elaborately in the *Recueil de Travaux*, t. XIX, *La Condition des Féaux en Égypte, dans la famille, dans la société, dans la vie d'outre-tombe*. I have not found the protected by deified kings, nor by sacred animals, except once, by the ichneumon; nor protected by amulets, etc., except once by the amuletic formula Men-kheper-Ra, but several deities are found guarding the .

Plate III, No. 143, "Ra protects the ", Sayce Collection.
— — 144, "Bast protects the ", Bought in Cairo.
— — 145, "Horus of... (some town) protects the " of Bubastis, Petrie Collection.
— — 146, "Isis loves the ", Petrie Collection.
— — 147, "Khonsu protects the ", Cairo Museum.
— — 148, "Amen protects the ", Cairo Museum.

According to M. Chassinat (*Recueil de Travaux*, t. XVI) the of Osiris were admitted on board the Neshmit boat after having given the password, and made act of adoration to all the parts of which it was composed.

On the sarcophagus of Pa-nehem-Isis, already mentioned, the says: "I shall "not be repulsed at my arrival" (at the pylons of the next world). scarabs frequently have the rare eyelashes figured on the eyelid, see scarab 149, Sayce Collection. Amakhs are oftener incised on scaraboids and plaques than on scarabs. When eyelashes are not figured, eyes on amakh scarabs tend to have eyelids and eyebrows. This seems to emphasise the seeing power of the eye. Therefore I would translate 150 scarab, *The sees Ra*, Fitzwilliam Museum.

It was one of privileges promised to the Deceased, to see Ra; as written on the seated statue of Sa-dep-ahu, XVIII Dynasty (*El-Amrah and Abydos*, MAC IVER and MACE, 1902):


"Thou
shalt
see
Ra
in his
shining."

Also on the Stele of Hui-shera, XIXth Dynasty (part at Stockholm, part in the Louvre, PIEHL). "May I see Ra daily" the Deceased says.

On the Ptolemaic coffin of Aroeri-ao (*sic*) (1858, SHARPE) we read : "Thy soul (proceeds) to heaven to see the disk of the sun..."

An uncommon scarab, No. 151, formerly in the Rustafjaell Collection has two dots for eyes, as in the above written word = see. "*The amakh sees Amen*". We may compare Tennyson's last poem, *Crossing the Bar :*

> "I hope to see my Pilot face to face,
> "When I have crossed the bar."

5. — *The*

The eye , scarab No. 140, with dropped out, belonging to the Bristol Museum, which gives the evidence of being a contraction (the phonetic complement) of *hes,* has been given already.

is particularly common on early cylinder seals. There are 3 fine examples in the Cairo Museum.

We find scarabs with under the protection of deities, but they are not common. I give three examples :

Plate III, No. 152, Isis, *Hyksos and Israelite Cities,* PETRIE, 1906.
— — 153, Bast and Horus of ... (some town), Petrie Collection.
— — 154, Amen-Ra as a sphinx, Eton College Museum.

No. 141 is a sphinx protecting, , Cairo Museum.

No. 142, has the sign and its phonetic complement, , under the protection of Khonsu, Blanchard Collection.

A curious fact is the number of kings, mostly of the XVIIIth Dynasty, which protect the . — I give 8 examples, and one of the XIXth Dynasty.

Plate III, Nos. 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 163 : Amenhotep I, Thothmes I, Hatshepsut (queen), Thothmes III, Amenhotep II; (3) Thothmes IV, Sety I.

These nine scarabs belong — taking them in the above order — to :

Plate III, No. 155, Cairo Museum, published *Hist. Scarabs,* PETRIE.
— — 156, Sayce Collection.
— — 157, British Museum, published *Hist. Scarabs,* PETRIE.
— — 158, Macgregor Collection.
— — 159, Vienna Museum.
— — 160, Leyden Museum.
— — 161, Cairo Museum.
— — 162, Stuttgart Museum.
— — 163, Cairo Museum.

I have not found the 𓋴 protected by sacred animals, except by the sphinx; nor by amulets except once by the *uas* sceptre amulet, No. 164, Rose Collection.

A particularly interesting 𓋴, scarab No. 165, Grant-Bey Collection, has the rare verb, the eye placed sideways, as on an example in Bologna Museum. "May Ra "make Deceased pleased with everything", or perphaps, "Ra makes Deceased", etc. — No. 166, a plaque in the John Ward Collection, has a contracted form of this sentence. It would be very difficult to decipher without the full version.

Care must be taken not to mix the numerous name-scarabs compounded with 𓋴, with the above amuletic 𓋴 scarabs. Most of the distinguished kings, and various queens have an 𓋴 in their names : Unas, Se-hotep-ab-Ra [Amenemhat I]; Khian (Se-user-n-Ra), Aahmes, the Thothmes, the Rameses, Amenardus (queen), the Psamteks, etc. Names of private persons with 𓋴 are often misleading.

6. — *The* 𓌀

That the 𓌀 of scarab 167 (Bristol Museum), which replaces the 𓌀 of scarab 111 (Queen's College, Oxford), is *not* a 𓌀, can be dearly seen from scarab 168, Plate III (*Hist. Scarabs*, PETRIE), where both 𓌀 and 𓌀 are given. — Both signs are also given on scarab 176 [from PETRIE's *Illahun, Kahun and Hawara*].

The 𓌀 is protected by deities which are mostly in animal form. The 𓌀 is still more uncommon than the 𓋴, or the 𓏏. It seems to have prevailed at Naucratis, and therefore is of rather late date. I have not found it protected by deified kings, unless by the ibex; rarely by amulets. No. 169 scarab [bought in Cairo] is a fine 𓌀 example : "The Deceased sees Ra." The Ra-sign accompanies the 𓌀, as it so often does the nefer. I give six examples of the 𓌀 protected by deities.

[Plate III, No. 170,] Maat, *Naucratis*, PETRIE.
— — 171, Khonsu, Cairo Museum.
— — 172, Thoth, Formerly Rustafjaell Collection.
— — 173, Ra as a cat, *Hist. Scarabs*, PETRIE.
— — 174, the ichneumon; Horus was worshipped at Letopolis under the form of an ichneumon, Leyden Museum.
— — 175, reposing goat, [ibex], *Naucratis*, PETRIE. (The deified king is occasionally represented as an ibex.)

We find ancient names of women compounded with both 'tep' and 'her'. There is a fine steatite scarab No. 177, Rugby School Museum, of the princess Tep-du, a lady otherwise unknown. In Leyden Museum and also *Naucratis*, we have a scarab of Her-du, No. 178. We know that this is a woman's name from its appearance on a funeral stele in the Cairo Museum, as belonging to the man's daughter; see LIEBLEIN's *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, No. 298, stele, "His daughter, Her-du du", the doubling of the 'du' here is only a variant.

The 𓌀 of No. 178 scarab evidently means that Herdu was dead. The 2 spirals

have doubless a symbolic signification referring to her new life. The *neb* only fills up the space at the bottom. — The is worshipped by an ape on a scarab in the Cairo Museum.

7. — *The*

The hieroglyph is found on archaic cylinder seals, see the example published by Mr. Newberry from the Amherst Collection, in *Scarabs*. is also found doubled on one of the cylinders belonging to Cairo Museum.

We find under the protection of deities; scarabs No. 179, Amen-Ra, and 180, Thoth, both in *Antiquités égyptiennes*, DOROW and KLAPROTH.

Plate III, No. 181, "Isis loves the ", Ashmolean Museum.
— — 182, "Isis (?), protects the ", Queen's College.
— — 183, Anhour, Liverpool Museum.
— — 184, a lion, with his tongue protruding, Cairo Museum.
— — 185, the with the , and uræus, and Nub sign, Mr. Nahman, Cairo.
— — 186, the with , winged uræus and neter, Cairo Museum.
— — 187, the with , and Horus, Leyden Museum.
— — 188, with beetle having outstretched wings, Coltman-Clephan Collection.
— — 189, "Ra gives Deceased his transformations", or "May Ra", etc.
— — 190, is a curious scarab (*Koptos*, PETRIE), which has the mounted on the *serekh*, the place where the deceased kings were represented as Horus (see MORET'S remarks). Horus on the *serekh* is the only deity I have ever found thus. This scarab confirms the supposition that represents a Deceased Person.

One has to be careful not to mix up with the sign , *du*, give. — "Giver of life" is a divine and royal title. The Hyksos kings especially used it on their scarabs.

I beg to thank all those who have kindly allowed me to publish their scarabs.

CHALON-SUR SAÔNE, IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

P
557089
Arch
Recueil de Travaux Relatifs à la Philologie
R
et à l'Archéologie Égyptiennes ...
30(fasc.1-2) (1908)

University of Toront
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITE

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 09 19 06 027 5